J'admire grandement les traditions canadiennes-françaises. L'Angleterre et le Canada tout entier ne peuvent que bénéficier de la croissance en terre canadienne d'un peuple, qui est attaché par toutes les fibres de son coeur à la Couronne et qui garde fidèlement le précieux héritage que lui ont laissé ses ancêtres.
(Lord Tweedsmuir)

LE PATRIOTE DE L'OUEST

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

Il est plus important que jamais que vous conserviez les traditions de vos pères. Si vous restez fidèles à ces traditions, vous serez de meilleurs Canadiens et de meilleurs Américains . . . C'est à vous qu'il appartient de garder la pureté de cette langue, de la préserver à la fois du pédantisme et du jargon . . .
(Lord Tweedsmuir)

27ième année | PRINCE-ALBERT, Sask., mercredi le 14 juillet, 1937 | NO. 17.

La Saskatchewan en face du pire désastre de son histoire

Une sécheresse torride y brûle récoltes et pâturages. Le thermomètre atteint 109 degrés dans certains endroits. ---- La détérioration se propage. Le bétail paît dans les champs en culture

DANS LE MANITOBA ET L'ALBERTA

OTTAWA, 7.— D'après le relevé hebdomadaire de l'état des cultures à travers le Canada, fait par le Bureau Fédéral de la Statistique, la Saskatchewan est en face du pire désastre de son histoire. Tous les malheurs, dirait-on, se sont abattus sur cette province depuis le commencement de la saison. Une sécheresse torride y sévit maintenant depuis plusieurs semaines et brûle récoltes et pâturages. La consternation règne parmi les cultivateurs qui ne voient plus maintenant dans ce qui reste de leurs cultures qu'un peu de graines de semence et de provende. Rien pour le commerce. A l'exception de quelques rares endroits où les perspectives sont encore passables et ne se maintiendront telles quelles s'il pleut immédiatement, toutes les régions confirment le désastre.

Perspectives en baisse

A la suite d'une autre semaine au cours de laquelle la pluie a été rare et la chaleur torride, les perspectives de récoltes ont continué de baisser. La région frappée de sécheresse s'est graduellement agrandie. La majeure partie de la Saskatchewan et une bonne partie de l'Est et du Nord de l'Alberta, souffrent de cette sécheresse. Certaines régions de l'Ouest du Manitoba commencent à ce sentir le manque d'humidité. Ailleurs, au Manitoba, les perspectives de récoltes restent bonnes bien que les cultures soient menacées de la rouille. La récolte sera bonne dans le Sud-Ouest de l'Alberta. Dans les régions du Nord de l'Alberta et de la Saskatchewan, les perspectives ont baissé au cours de la semaine écoulée. La région de la rivière La Paix ne compte plus que sur cinquante pour cent de sa récolte normale. Les perspectives dans le Nord-Est de la Saskatchewan restent passables, mais ailleurs elles ne sont que de pasables à pauvres. C'est la faillite complète dans le Sud et le centre. Les approvisionnements de provende sont excessivement minces dans tout le sud de la Saskatchewan et l'Est de l'Alberta, où la sécheresse a rôti les pâturages et ruiné toute perspective de récolte de foin.

Une bonne pluie immédiate soulagerait la situation critique de la provende dans ces régions.

Désastre en Saskatchewan

REGINA, 7.— Les perspectives de la récolte et de la provende en ont de nouveau perdu énormément au cours de la semaine écoulée. En dehors de quelques averses çà et là, la sécheresse sévit. La chaleur se met de la partie et des vents chauds sont venus réduire à une récolte de graines de semence et de provende tout au plus, certains champs desquels ont comptait encore retirer une récolte marchande. La récolte n'aura à peu près aucune valeur marchande dans les régions du Sud, excepté une petite étendue dans l'extrême Sud-Est où les cultures restent passables. On rapporte aussi une grave détérioration dans le centre et l'ouest central de la Saskatchewan, où, malgré des conditions des plus favorables, on ne pourra compter tout au plus que sur une

(Suite à la page 2)

NOUS VOULONS CONSERVER NOTRE HÉRITAGE

EN RUSSIE

Nouvelles arrestations en Russie

Trois officiers du ministère de l'Agriculture accusés de conspiration

MOSCOU.— Le journal "Pacific Star" de Khabarovsk, Sibérie, annonce que trois officiers du ministère de l'agriculture ont été arrêtés sous la prétendue accusation d'avoir conspiré pour détruire les récoltes, afin d'aider la conquête japonaise. Les accusés sont Chermanoff, Khavkin et Vasielvitch, des germano-japonais, et des agents fascistes.

24 Soviets exécutés

MOSCOU.— Des informations reçues à l'ambassade japonaise d'ici annoncent que 24 Soviets, qui étaient accusés d'avoir participé au sabotage d'un chemin de fer, ont été exécutés.

298 personnes ont été fusillées au cours des derniers mois, sous la prétendue accusation d'espionnage ou de trahison.

Nouvelle épuration en Russie

MOSCOU.— Le mouvement dit d'"épuration" atteint l'industrie métallurgique. Le directeur général Kanner devra répondre à l'accusation d'avoir permis l'infiltration de "trotskystes", d'espions allemands et d'espions japonais dans les usines dont il avait la responsabilité. Il y a destitution de plusieurs autres dirigeants de la métallurgie. La "Pravda", qui annonce ces faits, ajoute que la production de l'acier est très inférieure à ce qu'exige le second plan quinquennal.

DES CREVETTES

MOSCOU.— Les membres de l'expédition soviétique au pôle nord, peuvent dîner avec des crevettes fraîches s'ils le désirent. C'est ce qui a été révélé dans un message reçu par radio et donnant des détails sur les découvertes accomplies par ces illustres savants.

On a trouvé une couche d'eau chaude à une profondeur de 1968 pieds, dont la concentration en sel est très élevée. A 3,281 pieds, on a trouvé des mollusques, des larves et des crevettes.

De nouvelles envolées aériennes

Par la route du Pôle nord

MOSCOU.— Enthousiasmés par la récente randonnée aérienne de leurs compatriotes, des aviateurs russes projettent de nouvelles envolées aux Etats-Unis par la route du Pôle nord.

Le "Caledonia" de retour

PORT WASHINGTON, N.-Y.— Le gros vaisseau aérien de l'"Imperial Airways", qui vient de réussir une envolée d'essai d'Angleterre en Amérique, est reparti d'ici pour son voyage de retour.

Une audience du Saint-Père

CASTELGANDOLFO.— En dépit d'une chaleur extrême, le Pape Pie XI a accordé le 7 juillet l'une des plus grosses audiences de l'été, en recevant d'un seul coup 700 pèlerins, dont plusieurs venus d'Amérique, et 30 couples de nouveaux mariés.

UN AEROPORT

ROME.— Mussolini vient d'annoncer que des plans ont été dressés pour la construction d'un vaste aéroport, qui coûterait $6,000,000.

EN PALESTINE

Mobilisation de 7,000 soldats britanniques et de 4,200 policiers

La Terre Sainte serait partagée en trois parties: un Etat juif, un Etat arabe et un territoire sous mandat britannique

JERUSALEM.— Les autorités ont mobilisé 7,000 soldats britanniques et 4,200 policiers, au cas que des troubles éclatent à la publication du rapport de la commission royale chargée de tracer un plan de régime politique pour la Terre Sainte. On croit que la commission conseille de partager la Terre Sainte en trois parties: Un Etat juif, un Etat arabe et un territoire sous un mandat de la Société des nations confié à la rande-Bretagne.

UNE CONFERENCE

LONDRES.— Le correspondant diplomatique du Daily Express a déclaré qu'il croyait savoir que le premier ministre Paul Van Zeeland, de Belgique, prendra l'initiative de convoquer bientôt une conférence mondiale de la paix.

MESSAGE DE M. KING

A LA RADIO

LE 19 JUILLET



OTTAWA, 13 juillet.— Le premier ministre du Canada, parlera à la radio, le 19 juillet de 7 à 7:30 h. p.m. (M.S.T.), annonce la Société Radio-Canada.

Lord Tweedsmuir vers le nord

CALGARY. — Lord et Lady Tweedsmuir et leur suite viennent de quitter la ville, où ils ont assisté au fameux Stampede, pour un voyage dans le grand nord.

Premier vol d'essai à la fin du mois

OTTAWA. —Contrairement à ce qu'on croyait, ce n'est que la dernière semaine de juillet qu'aura lieu l'envolée d'essai transcontinentale de Montréal à Vancouver.

Pas d'accord possible entre le catholicisme et le nazisme

PARIS.— L'archevêque de Salzbourg en Autriche, S. E. Mgr Sigismond Waitz, a déclaré dans une entrevue au "Figaro" qu'il n'y a pas d'accord possible entre le catholicisme et le nazisme. Il a rappelé que les prêtres chassés d'Allemagne en 1870 par le Kulturkampf ont stimulé la vie catholique en Amérique du Nord et il a déclaré que la persécution d'aujourd'hui a forcé des prêtres et des religieux de chercher refuge dans les pays de l'Amérique du Sud auxquels ils apporteront les bénédictions de Dieu. Il a conclu que l'Eglise sortirait victorieuse de cette persécution comme ce fut toujours le cas depuis sa fondation.

Pas de médiation

PARIS.— Dans une entrevue publiée dans l'"Intransigeant", le général Franco dénonce la possibilité d'une médiation comme moyen de mettre fin à la guerre civile espagnole.

"La guerre ne peut se terminer que par une victoire de nos armes, car cette victoire signifie la victoire de la civilisation occidentale, de la justice et du progrès social, comme aussi l'unité et l'indépendance de l'Espagne", a-t-il déclaré.

Londres proteste auprès de Rome

LONDRES.— Le gouvernement a chargé l'ambassadeur du pays à Rome de faire des représentations au gouvernement italien au sujet des journaux qui affirment qu'on a envoyé de Grande-Bretagne en Espagne, des volontaires, des armes des munitions et des avions.

EN ESPAGNE

Bombardement aérien

Deux cents cinquante avions en opération

3,000 soldats sont tués, 6,000 blessés

BURGOS, Espagne.— Samedi dernier, le généralissime Franco avait réunie de différents bases nationalistes 250 avions dont 100 tri-moteurs chargés d'explosifs et 150 munis de mitrailleuses dans un effort pour enfoncer le front ouest de Madrid.

Une armée de 30,000 soldats du gouvernement se trouva exposée au terrible bombardement. Un communiqué nationaliste annonce que 3,000 soldats loyalistes furent tués et 6,000 blessés.

Tout le nord relèverait de Franco

VALENCIA, Espagne.— On pense que vers la mi-août tout le nord de l'Espagne relèvera du gouvernement Franco.

Des officiers blancs, qui participent à l'offensive ayant Santander pour objectif, disent que dans le nord du pays, plus de 15,000 soldats "gouvernementaux" se sont rendus à l'armée blanche.

Les troupes blanches ne rencontrent guère de résistance dans la province de Santander. Depuis la chute de Bilbao, le cours de la guerre se modifie profondément dans le nord de l'Espagne. Les Basques, si fiers, semblent agréer leur défaite. Maintenant, ce sont les mineurs asturiens (rouges "alliés" que les Basques ont dû combattre à certains moments) qui cherchent à arrêter l'offensive blanche.

Contre le communisme

LONDRES.— Le généralissime Franco a fait tenir une note à des puissances européennes, pour revendiquer la reconnaissance des droits de la belligérance à l'Espagne blanche. Il annonce, dans cette note, qu'il se peut que l'Espagne blanche ferme ses marchés aux pays qui lui nieront ces droits. (D'après une dépêche spéciale que le "Times" de Ne-York et la "Gazette" de Montréal ont reçu de Salamanque, la note du généralissime rappelle que l'Espagne blanche défend la civilisation en luttant contre le communisme; le généralissime ajoute que les sacrifices qu'elle a faits donnent à l'Espagne blanche le droit d'exiger le respect de tous et de parler directement au monde, surtout aux pays qui, "comme l'Angleterre et la France", soit en agissant, soit en s'abstenant d'agir, sont intervenus en faveur de ceux qui aspirent à bolcheviser et à détruire l'Espagne).

Elections au Mexique

MEXICO.— L'administration du parti révolutionnaire national est satisfaite d'avoir fait élire 160 des 173 députés au scrutin. Vingt-etune personnes ont été blessées durant la journée dans le district fédéral.

Discours prononcé par le Dr Laurent Roy, président de l'A. C.F.C. au congrès de la Langue française à Québec

Il fait bon pour un quasi-exilé des plaines de l'Ouest de se retrouver au milieu de vous, d'entendre le beau verbe français, de respirer à pleins poumons l'air embaumé du vieux Québec.

Quasi-exilé, je le suis depuis 32 ans. L'exil est un peu le partage de ma famille. Un mien ancêtre fut du nombre des exilés du pays d'Evangéline. Né moi-même à l'Acadie du comté de St-Jean, je vis en Saskatchewan depuis 1905.

J'ai dit quasi-exilé car, après tout, nous avons droit de nous considérer chez nous dans les plaines de l'Ouest; mais les groupes canadiens-français sont tellement dispersés que nous éprouvons là-bas, bon gré, mal gré, la nostalgie de l'exil.

Des dispersés nous le sommes malheureusement. Cette dispersion des nôtres là-bas comme dans les autres parties du Canada pourrait à la rigueur avoir deux effets contraires: l'infiltration de la culture française dans les autres groupes ou l'infiltration de leur culture respective dans la vie des nôtres.

Même dans le Québec avec votre majorité si prépondérante de Canadiens français, je ne sache pas qu'on ait constaté une influence française bien marquée sur la minorité non française.

Il est d'évidence que ce que votre majorité ne peut accomplir ici devient une impossibilité pour nous dans les régions de l'Ouest.

Je n'ai donc pas à annoncer qu'il n'entre nullement dans nos desseins de faire accepter notre neutralité à vos concitoyens de là-bas.

Cependant de même que dans l'est vous avez appris à la longue aux autres races à reconnaître votre importance nationale, votre même à admirer parfois la culture française, de même nous de l'Ouest, espérons arriver dans la mesure du possible à nous faire reconnaître comme un groupe national de la civilisation spéciale que nous a léguée la vieille France, comme un groupe qui ne doit pas être mis sur le même pied que les autres groupes ethniques, recrues de date récente des divers pays d'Europe.

En effet nous refusons d'oublier que ce fut un Canadien français, lé vaillant sieur La Verendrye et ses fils nés aux Trois-Rivières qui les premiers' foulèrent aux pieds il y aura juste deux siècles l'an prochain le sol encore vierge de nos vastes plaines du Manitoba et de la Saskatchewan.

Il y a, certes, lieu de nous réjouir des victoires gagnées par le petit groupe de Canadiens français laissés à la dérive après la défaite de Montcalm à quelques pas d'ici sur les Plaines d'Abraham.

A la pensée des grandes luttes menées avec vaillance depuis près de deux siècles par eux et leurs descendants, nous les Canadiens français de l'Ouest prenons courage. Nous restons bien résolus de continuer cette même lutte pour sauver là-bas le plus possible de notre héritage national.

Tout handicapés que nous sommes, nous refusons de nous avouer vaincus et nous sommes bien résolus de sauver ce qui reste du naufrage.

(Suite à la page 7)

Le fédéral au secours de la province

M. GARDINER ANNONCE LA NOUVELLE

LA POLITIQUE DU GOUVERNEMENT FEDERAL SERA CONNUE SOUS PEU ---- IL SUGGERE AU PEUPLE DE LA PROVINCE DE NE PAS AGIR TROP PRECIPITAMMENT

REGINA,— M. J.-G. Gardiner, ministre de l'Agriculture à Ottawa, annonçait, samedi dernier ici, lors d'une réunion des membres du parlement fédéral, que M. King, premier ministre du Canada, a déclaré que son gouvernement ferait tout son possible pour venir au secours de la Saskatchewan, qui est si rudement éprouvée par la tragédie du fiasco de la récolte.

M. Gardiner demande au peuple de la province de ne point agir trop précipitamment. Il lui suggère d'attendre que la nouvelle politique d'Ottawa soit annoncée avant de prendre une décision radicale. Cette politique sera manifesté au public sous peu.

Au moyen d'un téléphone longue distance, samedi dernier, M. Gardiner a fait connaître à M. King la grave situation, qu'il a constatée au cours d'un voyage de quatre jours dans l'immense secteur asséché.



M. GARDINER

Après une série d'entrevues avec les membres du fédéral et du cabinet provincial, M. Gardiner est parti pour Ottawa où il étudiera avec ses collègues les meilleurs moyens à prendre pour venir en aide à la province.

"J'ai dans mon esprit un plan qui pourrait alléger la situation, déclara M. Gardiner, mais je suggérerait, en attend que l'attitude du fédéral soit connue, que les fermiers ne sacrifient pas trop. Toutefois, s'ils ont la chance de vendre des animaux à ce que pourrait appeler un prix raisonnable, je leur conseillerais de le faire. Mais tant que le gouvernement n'aura pas exposé les détails de sa politique, je leur demanderais ne pas faire un trop grand sacrifice. Ils ne doivent se lancer dans un mouvement trop précipité."

LES RESULTATS DES EXAMENS DE FRANCAIS DE L'A.C.F.C. SERONT PUBLIES AU COMPLET LA SEMAINE PROCHAINE. QU'ON SE LE DISE.

NOUVELLES AGRICOLES

Fluctuations du marché du blé

D'après la Searle Grain Co.

Facteurs de la hausse

Les facteurs suivants ont influencé une augmentation des prix:

La plus intense sécheresse dans l'histoire des prairies de l'Ouest Dommages causés par la rouille au blé d'hiver aux Etats-Unis— Rouille du blé de printemps au Canada et aux Etats-Unis— L'inflation de l'argent qui commence à hausser le prix des produits en général — Danger de guerre dans les pays orientaux et occidentaux.

Les facteurs suivants ont eu leur effet sur la baisse des prix

Les pays européens usant d'un substitut du blé pour la pain—Diminution de la demande à mesure que montent les prix— Plus grande superficie en emblavures en Argentine— Les estimés privés du blé bien maintenus— Moisson des récoltes du blé d'hiver et du seigle commencée en Europe— Surplus de blé prévu en Roumanie— La moisson en pleine activité en Algérie— Récolte plus abondante de figues en Grèce.

Etats de cultures

En Saskatchewan

La pluie qui a complètement fait défaut dans la province ou qui a été trop légère pour être de valeur pratique a considérablement étendu les limites ravagées par la sécheresse au cours de la semaine dernière. Les régions qui, il y a une semaine, donnaient des espérances convenables en sont rendues au point où l'on ne peut s'attendre à une récolte de qualité commerciale. Les températures, qui se sont maintenues de beaucoup au-dessus de la normale toute la semaine, ont hâté la destruction des cultures qui semblent maintenant être les pires dans l'histoire de la province. Dans toute la région du sud excepté dans l'extrême sud-est, les cultures sont détruites et il ne reste que peu ou point de fourrage. Seule une pluie immédiate pourrait remédier à la situation fourragère. Les districts du centre et de l'ouest central ne laissent pas espérer autre chose que de la provende et des graines, à condition toutefois qu'une pluie immédiate vienne améliorer la condition de la terre. Dans les districts du nord-est les conditions sont encore passables, tandis que la région de l'est central est pauvre, rapporte-t-on. La superficie ravagée par la sécheresse s'étend maintenant aux districts du nord-ouest et l'on s'attend à un rendement minimum dans cette section. Une pénurie sérieuse de provende est inévitable dans la plus grande partie de la province, s'il ne tombe bientôt des pluies bienfaisantes.

:::

LA ROUILLE

Ses ravages dans les Etats d'Iowa, du Wisconsin et du Minnesota

RAPPORT DU GOUVERNEMENT

WASHINGTON.— Le ministre de l'agriculture des Etats-Unis annonçait, samedi dernier, des dommages considérables causés au blé d'hiver par la rouille dans l'Indiana et l'Illinois. Seul le sud de ces Etats est endemme.

La rouille est général dans le blé d'hiver à Iowa, au sud-ouest du Wisconsin, où elle a causé des dommages particulièrement dans les champs en retard. Les progrès de la rouille dans le blé de printemps dépendront de la température qui prévaudra d'ici la moisson.

Le blé de printemps au sud Dakota mûrit et sèche très rapidement; il est quelque peu avarié par la rouille. La rouille s'est répandue rapidement dans la partie nord du sud Dakota.

:::

882,287,000 boisseaux de blé aux Etats-Unis

882,287,000 boisseaux de blé Contre 626,461,000 l'an dernier et 864,532,000 moyenne de cinq ans — Récolte de maïs 2,571,851,000 boisseaux au 1er juillet

WASHINGTON.— Le 1er juillet les rapports du ministère de l'agriculture annonçaient qu'il y aurait une récolte de 2,571,851,000 boisseaux de maïs et 882,287,000 boisseaux de blé.

L'an dernier, la récolte de maïs atteignait 1,529,327,000 boisseaux et celle du blé 626,461,000 boisseaux.

Voici un rapport des autres grains:

Avoine: 1,111,229,000 boisseaux contre 789,100,000 l'an dernier et la moyenne de cinq ans.

Orge: 243,540,000 boisseaux contre 147,452,000 et 281,237,000.

Seigle: 50,398,000 boisseaux contre 25,554,000 et 38,212,000.

Lin: 7,622,000 boisseaux contre 5,908,000 et 15,996,000.

Foin: 75,321,000 tonnes contre 63,309,000 et 70,147,000.

:::

Augmentation de la récolte de blé

ROME.— On vient d'annoncer à l'Institut international de l'agriculture que la récolte mondiale du blé surpasserait celle de l'année dernière de 20 à 30 pour cent.

:::

AVERSES

ROSTHERN, 11.— Un orage chargé de pluie et de grêle s'est abattu sur la région— Il est tombé 3.6 pouces d'eau.

* * *

LANIGAN, 11.— Samedi soir, il a plu dans le district durant 15 minutes.

* * *

ALBERTVILLE.— Dans la nuit de samedi, il a plu près de 3 heures dans la région.

* * *

PRINCE-ALBERT, 10.— Vendredi dernier, il a plu à torrent durant près de 20 minutes. Il serait tombé plus de 2 pouces d'eau — On rapporte qu'il a plu aussi à St-Brieux et Melfort.

:::

La pluie aide à combattre les feux de forêt

Il est tombé en moyenne un demi-pouce d'eau dans les régions du nord. Ce qui aida puissamment à l'extinction des feux de forêt.

Tableau comparatif sur la pluie

La "Searle Grain Company" vient de publier un tableau comparatif montrant la quantité d'eau qu'il est tombée en diverses régions; le tableau est basé sur les rapports fournis par les agents de ses divers élévateurs. S'il est tombé moins d'un dixième d'un pouce d'eau durant la semaine dernière, le rapport est donné comme zero:

	Pluie durant la semaine	Depuis le 1er avril	Depuis le 1er avril jusqu'à date l'an dernier	Même période durant plusieurs années
St-Walburg, 7 juillet	0	5.10	3.20	5.61
Paynton, 8 juillet	0	3.27	1.88	5.94
Lanigan, 9 juillet	0	4.13	6.29	4.56
Dafoe, 8 juillet	0	4.18	6.71	5.87
Bruno, 8 juillet	0	3.81	5.79	5.64
Laird, 8 juillet	0	5.13	4.24	4.56
Humboldt, 8 juillet	0	4.92	5.37	4.52
Shellbrook, 8 juillet	0	3.31	2.61	5.94
Turtleford, 7 juillet	0	4.23	2.59	6
Rosetown, 8 juillet	0	2.97	2.75	5.67
Prince, 8 juillet	0	2.46	1.98	5.94
Stranraer, 8 juillet	0	3.02	2.98	5.57
Wynyard, 8 juillet	.22	3.19	6.82	5.87
Redfield, 8 juillet	0	2.66	2.33	5.94
Alvena, 8 juillet	.53	3.1	4.24	5.64
Senlac, 8 juillet	0	2.76	1.89	5.67
Mount Nebo, 7 juillet	0	3.70	4.43	5.94
Weirdale, 7 Juillet,	0	4.15	3.61	5.94
Craik, 8 juillet	0	3.43	5.96	4.56
Blaine Lake, 8 juillet	0	3.31	3.45	5.94
Leask, 8 juillet	0	3.76	3.32	5.94
Krydor, 8 juillet	0	3.31	2.41	5.94
Titchfield, 8 juillet,	0	2.83	3.56	3.95
Imperial, 8 juillet	0	2.88	7.03	4.56
Handel, 8 juillet	0	2.34	2.36	5.67
Oat Knife, 9 juillet	0	3.09	2.05	5.94
Laura, 9 juillet	0	1.65	3.98	4.56

LE MARCHE

Les grains

WINNIPEG, LE 12 JUILLET

Blé— 1 dur 144 3-4; 1 Nor. 144 3-4; 2 Nor. 142 3-4; 3 Nor. 139 1-4; 4 Nor. 133 1-2; 5 blé 125 1-2; 6 blé 119 1-2; blé fourrage 103 1-2; 1 Garnet 139 1-2; 2 Garnet 136 5-8; 1 Amber Durum 130; 4 Spécial 123 1-2; 5 spécial 119 1-2; 6 spécial 112 1-2; voie, 130; criblures $8.00.

Avoine— 2 C.W. 65 1-2; 3 C.W. et ex. 1 fourrage 62 1-8; 1 fourrage 60; 2 fourrage 56; 3 fourrage 51; voie 52 1-8.

Orge— 3 C.W. 74; 4 C.W. 69; 5 C.W. 68; 6 C.W. 67; voie 71 1-2.

Lin— 1 C.W. 181 3-4; 2 C.W. 177 3-4; 3 C.W. 161 3-4; 4 C.W. 156 3-4; voie 181 3-4.

Seigle— 2 C.W. 145 7-8.

* * *

PRINCE ALBERT, LE 12 JUILLET

Blé— 1 Nor. 121 1-2; 2 Nor. 119 1-2; 3 Nor. 115 1-2; 4 Nor. 110; 5, 102; 6, 96; fourrage 80; Garnet 1 C.W. 116 1-2; Garnet 2 C.W. 113 1-2.

Avoine— 2 C.W. 48 1-2; 3 C.W. 45, ex. 1 fourrage 45; 1 fourrage 42; 2 fourrage 39; 3 fourrage 34.

Orge— 3 C.W. 53 1-2; 4 C.W. 48 1-2; 5 C.W. 47 1-2; 6 C.W. 46 1-2; 3 ex. C.W. 6 rangées 55 1-2; 2 rangées 55 1-2; 6 rangées spéciale 49 1-2.

:::

Les bestiaux

WINNIPEG, LE 12 JUILLET

Reçus: 6300 bêtes à cornes; 350 veaux; porcs 2350; 680 moutons.

Bouvillons de choix $8 à $9; génisses de choix $7 à $7.50; veaux de choix $8.50 à $9.50; bonnes vaches $4 à $4.75; bons taureaux $3 à $3.50; veaux bons et choix $5 à $5.50.

Bacons $9.25; légers $8.50 à $8.75; truies $7 à $7.25.

Bons agneaux $8.50 à $9; medium $7 à $8.

* * *

PRINCE ALBERT, LE 12 JUILLET

Reçus: 38 bêtes à cornes, 9 veaux, 82 porcs. Le marché léger, les prix plus bas pour bêtes à cornes communes. Génisses de boucherie $4; vaches de $3. Pas de veaux de choix offerts. Bons $3.25; medium $2 à $2.50; communs $1.50. Le marché des porcs ferme. Bacons $9; "rail grade" $12.15.

:::

LE CHANGE

LE 12 JUILLET

La livre sterling à Montréal 4.97 3-4.

Le dollar américain à Montréal 1.00 11-64.

Le franc à Montréal 3.88 3-4.

La livre sterling à New-York 4.97.

Le dollar canadien à New-York .99 13-16.

Le franc à New-York 3.88 3-16.

En or: la livre 12s 1d; le dollar américain 59.46 sous; le dollar canadien 59.30 sous.

Poudre LePage pour les maladies de peau

Témoignage assermenté

J'ai souffert après la guerre 1914 de plaies causées par les gaz. Et la démangeaison que j'en ressentais ne me laissait aucun moment de répit. On me donna, ici, comme en Europe toutes sortes de traitements sans le moindre effet. Finalement, comme dernière ressource, je fis usage de la "POUDRE ANTI-SEPTIQUE LE PAGE". Je fus étonné du soulagement obtenu. Au bout de quelques semaines toute trace était disparue.

Je suis heureux de la faire connaître.

Ernest Bernart,
243-14ème rue
Prince-Albert, Sask.

Signé devant moi à Prince-Albert le 24 mai, 1937.

B. BARIBEAU, Juge de paix.

$1.00 la boîte.—Cie LE PAGE.
Prince-Albert, Sask.

:::

La Saskatchewan...

(Suite de page 1)

récolte de provende et peut-être un peu de graines de semence. S'il ne pleut pas immédiatement, l'état des cultures de provende va devenir alarmant dans ces régions. La région affectée par la sécheresse s'étend jusqu'au Nord-Ouest de la province, où les rendements seront très peu considérables. Il faudrait de la pluie immédiatement pour enrayer la détérioration. Les cultures d'une grande partie de l'Est central de la Saskatchewan sont pauvres ou passables. Les perspectives restent passables dans la majeure partie du nort-est, bien que dans certains endroits les cultures aient été endommagées. De bonnes pluies amélioreraient sensiblement la situation dans cette partie de la province. Les sauterelles abondent dans le sud, l'ouest et le nord-ouest de la Saskatchewan. Toutefois, du point de vue commerciale, elles n'ont encore causé que peu de dommages, et les fermiers redoublent d'efforts pour en enrayer les déprédations dans les champs dont on espère encore retirer une récolte de provende. Très peu de jachérage d'été a été fait au cours des deux dernières semaines dans les régions desséchées, mais si l'on prend la province dans son ensemble, on peut dire que 65 p.c. des jachères sont maintenant terminées. Les pâturages sont gravement menacés dans le Sud, le centre et l'Ouest central de la province. Dans plusieurs endroits on a dû mettre le bétail dans les cultures.

Rhumatisant pendant 25 ans

Ne pouvait plus se servir de ses bras

La première attaque de rhumatisme le surprit il y a 25 ans environ. Un jour vint où il ne put même plus se lever les bras. Mais il fut soulagé — comme on verra par sa lettre ci-dessous:

"Je fus frappé, il y a environ 25 ans, de ma première attaque de rhumatisme, au bras et à l'épaule. Un peu plus tard, ce fut le lumbago. Le mal empira, aux bras et aux reins. Je ne pouvais même plus soulever un pot d'eau au bout du bras. J'achetai il y a 12 mois une bouteille de Sels Kruschen qui me soulagea avant d'être vidée. J'en achetai une autre et toutes mes douleurs disparurent pour ne plus revenir." - T. R.

Des dépôts d'acide urique dans les muscles et les articulations causent souvent les douleurs et raideurs du rhumatisme. Les sels minéraux du Kruschen aident à activer et régulariser le fonctionnement des organes et à les débarrasser de tout excès d'acide urique.

Annonces Classées

Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce; sinon elle ne sera pas insérée. Minimum, 50 sous par insertion

TARIF: ..... **2 sous par mot**

PERSONNEL

MESSIEURS ! VITE RENFORCISSEZ-VOUS ! Les nouvelles Pastilles Toniques Ostrex contiennent les éléments fortifiants des huîtres crues et autres stimulants. Une dose revivifie les organes, les glandes. Si vous n'êtes pas enchantés des résultats le fabricant rembourse les quelques sous payés. Vendues par Pharmacie Duncan, Prince-Albert.

LES CATHOLIQUES de Waskesiu auront la messe à 9 a.m. les dimanches 18 et 25 juillet.

AGENTS DEMANDES

VOUS POUVEZ AJOUTER A VOTRE REVENU ACTUEL! Nous voulons des agents pour vendre des monuments. Des centaines sont vendus dans votre région. Nous vous fournissons échantillons et instructions Gratuites. Vendre Gratis. Pour plus de détails écrivez à boite 2, Le Patriote.

INSTITUTEUR ou INSTITUTRICE

ON DEMANDE pour l'école St Louis no 728 institutrice ou instituteur bilingue pour le 1er août. Salaire $500, par année, donc $30 par mois comptant. S'adresser à Théodule Landry, Secr, Cantal, Sask.

DEUX INSTITUTEURS ou institutrices, (catholiques de préférence), demandés pour l'école St-Pascal de Green Lake, pour le commencement de l'automne. Salaire $300.00 — On garatit logement et chauffage. S'adresser à W. J. Houde, (sec-très.) St-Pascal School, Green Lake, Sask.

DEUX INSTITUTRICES BILINGUES demandées pour l'école du village de Lisieux. Salaire $600 par année comptant sur octroi, balance sur billet. Applications doivent être soumises d'ici au 20 juillet. Théo. Préfontaine, secr. Lisieux, Sask.

ON DEMANDE INSTITUTRICE pour district d'école séparée d'Edam No. 9, capable d'enseigner français et anglais jusqu'à grade 9. Envoyez genre de certificat et salaire demandés à F. M. de Montarnal, secr. trés. Edam, Sask.

REMERCIEMENTS

La famille Cochet désire exprimer ses plus sincères remerciements aux nombreux amis qui lui ont témoigné tant de sympathie à l'occasion de la douloureuse perte de la regrettée Mme Marie Cochet, qui est décédée, le 4 juillet, à l'âge de 83 ans.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

NOUS PARLONS FRANCAIS
Prescriptions remplies avec soin
Vous trouverez ici tout ce qui s'achète dans une pharmacie
PHARMACIE
McArter
Entre Woolworth et le Théâtre Strand. Téléphone 2114

Tabac à Fumer NATUREL
ALOUETTE
Gros Paquet 10¢
Aussi en boîte métallique d'une ½ lb-50¢
La Cie B. Houde Limitée—Vieille maison de Québec. Commerce établi en 1841

Palace of Sweets Cafe
Confiserie et sucreries faites à la maison
Les repas sont soignés
Billets pour les repas, valeur de $5.50 pour $4.50

MORE than a NAME..
this "Gold Seal" is your guarantee of Quality!


by the glass - by the bottle - or by the case-
ask for Gold Seal Beer by name
DREWRYS REGINA LTD.

Connais-toi toi-même
Désirez-vous connaître exactement quelles sont vos inclinations morales, vos aptitudes intellectuelles et vos dispositions physiques? Adressez à
GERARD JANELLE
Boîte 382, Edmonton, Alta.
environ 150 mots de votre écriture, signés de votre nom, accompagnés de $1.00. Ecrivez lisiblement votre nom et adresse

Vous les brisez — Vos Pneus — Nous les réparons
Vulcanisation -- redoublement - Pneus usagés ou neufs
Batteries rechargées
Nous réparons Rouleaux pour tordeuse de moulin à laver
HENDERSON'S TIRE SERVICE
147 River Street Ouest — Prince-Albert

Constructeurs...
DEMANDEZ UNE EVALUATION, CHEZ McDIARMID POUR VOS BESOINS
Nous livrons
McDiarmid Lumber Co.
LIMITED
Téléphone 2733 — Prince-Albert.

CARTES PROFESSIONNELLES
"ON TROUVE SES BONS CONSEILS A LA BONNE ENSEIGNE"
VERITE DE LA PALICE

DR. J. ANGUS McDONALD
MEDECIN ET CHIRURGIEN
Rayon-X au bureau
Tel:— Bureau 8175 —— Rés. 8195
4 Edifice Rowe :—: Prince-Albert

Dr LORNE CONNELL
Dr MABEL CONNELL
DENTISTES
Rayons X à l'office
Office 2773—Téléphone—Res. 2772
7 édifice Mitchell Prince-Albert

DR E. A. SHAW
SPECIALISTE DES YEUX, OREILLES, NEZ ET GORGE.
Bureaux dans l'Edifice Rowe
Vis-à-vis le Bureau de poste
Téléphone 2170 Résidence 3556
PRINCE-ALBERT, SASK.

Docteur
A. MYLES, D.D.S. L.D.S.
DENTISTE
Tél: 6 Tisdale, Sask.

HARRIS & NELSON
Avocats, Percepteurs, Notaires
Walter H. Nelson, LL.B.
Frank M. Harris, LL.B.
SUITE 1 Edifice MILLER
Prince-Albert, Sask. Tél: 3518

H. J. COUTU, C.R.
AVOCAT, NOTAIRE
Suite 5, Edifice Imperial Bank
PRINCE-ALBERT - - - SASK.

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Publié par l'Imprimerie "Le Patriote" Limitée,
A PRINCE-ALBERT, SASK.
Directeur: J. VALOIS, o.m.i. Gérant: L. BUSSIERE, o.m.i.

LE SEUL JOURNAL FRANCAIS DE LA SASKATCHEWAN

Le "Patriote" est lu chaque semaine par plus de 30.000 personnes

BUREAU: 1303, 4ème Avenue Ouest Prince-Albert, Saskatchewan
TELEPHONE 2964

ABONNEMENT

Un an, Canada $2.00
" " Etats-Unis $2.50
" " Europe $2.50

Tenir jusqu'au bout

Touchant appel de Son Excellence Mgr Guy à ses nouveaux diocésains

A l'occasion de la célébration de la fête St-Jean-Baptiste, à Gravelbourg, Son Excellence Mgr Joseph Guy, o.m.i., nouveau titulaire du diocèse, adressait à ses nouveaux diocésains un touchant appel à tenir jusqu'au bout, malgré l'adversité dont le fardeau s'alourdit d'année en année.

Certes, les calamités qui assaillent le sud de la province depuis sept ans — mévente du blé, sécheresse, sauterelles, tourbillons de poussière — ont fortement entamé le réservoir d'énergie et d'enthousiasme des vaillants terriens du sud. Seule l'espérance fondée sur la foi en la divine Providence a empêché le découragement, sinon le désespoir, de s'installer à demeure dans leur âme. Car, du côté humain, nul espoir de véritable restauration, en dépit des efforts des gouvernements impuissants.

A un moment de crise sans pareille dans l'histoire de la jeune colonie du sud, les réconfortantes paroles de leur nouvel évêque renouvelleront la dose d'énergie et de foi qu'ont si efficacement entretenue Son Eminence le cardinal Villeneuve et Son Excellence Mgr Melanson. Grâce à un si haut encouragement, nos compatriotes de là-bas ont tenu le coup. A l'instant où une recrudescence d'adversité s'abat sur eux, une nouvelle voix vient leur redire de mettre en Dieu toute leur confiance. Car c'est lui qui mène le monde, c'est Lui qui commande à la pluie et aux vents, c'est Lui qui distribue la souffrance pour la sanctification du genre humain . . .

Les populations catholiques ont sans doute compris le sens profond de ce langage, puisqu'elles ont accepté avec une résignation admirable l'épreuve de sept années de sécheresse et attendent avec soumission le moment où le ciel leur sera plus favorable.

Son Excellence Mgr Guy compatit à leur misère et les exhorte malgré tout à demeurer fidèles à la terre.

"Il n'y aura pas de récolte pour vous cette année, dit-il, c'est un fait certain. Mais regardez le présent et l'avenir quand même, sans vous laisser abattre, et même avec le désir de tenir jusqu'au bout: c'est la seule conduite digne d'un catholique et d'un Canadien français. La ténacité est une marque caractéristique de notre peuple; c'est pour cela que malgré tout il fera son chemin . . .

"Mes chers amis, tenez bon et ne vous inquiétez pas outre mesure. Je verrai à ce que vous receviez toute l'aide possible pour maintenir votre courage déjà fortement mis à l'épreuve.

"Je suis content d'aller au milieu de vous, car je pense pouvoir aider vos intérêts. En tout cas mon grand désir c'est d'être pour quelque chose dans la lutte que vous soutenez pour vos familles, vos chez vous et votre église. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas partir de Gravelbourg. Tout n'est pas fini. Malgré toutes les promesses qu'on pourrait vous faire, il est mieux de rester dans une maison où l'on est chez soi que de courir les chemins chez les étrangers . . . .

"Bon courage . . . Que saint Jean-Baptiste vous garde toujours bons Canadiens et catholiques sincères, avec cela on finira par vaincre les obstacles à votre bonheur . . .

Ces paroles de la tendre sollicitude de leur nouveau pasteur, jointes aux sympathies et aux ferventes prières des compatriotes du nord, relèveront le courage et centupleront les énergies de nos gens du sud qui tiendront jusqu'à l'heure marquée par la divine Providence pour leur délivrance.

Joseph VALOIS, O.M.I.

Suggestion de M. L. Bertrand

Le célèbre visiteur croit que le Canada bénéficierait d'une Académie comme l'Académie Française

MISE EN GARDE

MONTREAL.— M. Louis Bertrand, romancier, historien et membre de l'Académie française, a suggéré que le Canada français ait une académie similaire à l'Académie française, dont le rôle est de veiller sur la pureté de la langue.

Le distingué visiteur, qui fut l'envoyé de l'Académie au Congrès du parler français, tenu à Québec, a émis son idée, au cours d'une causerie au Cercle universitaire.

M. Bertrand a mis ses auditeurs en garde contre le danger d'une trop grande attention dans l'épuration de la langue. Un travail trop sévère nuirait à la pensée aussi bien qu'à la langue, a ajouté M. Bertrand.

M. Bertrand et le "miracle canadien"

Au cours des dernières journées j'ai beaucoup entendu parler du "miracle canadien" déclare M. Bertrand. Votre histoire, en effet, et la survivance de votre langue, de vos traditions et de votre caractère, sont un véritable miracle. Cette étonnante réussite autorise les plus heaux espoirs. Et c'est pourquoi je m'explique mal que, tout en étant si fiers de cette prodigieuse survivance, vous vous affligiez de ne pas avoir, en même temps que la supériorité de l'esprit, la supériorité du nombre. Il y a deux petits peuples dont la destinée, depuis des millénaires, est, elle aussi, un véritable miracle. A côté du miracle juif il y a eu le miracle grec. Vous savez pourtant le rôle capital qu'ils ont joué dans le monde. L'un a conquis l'univers religieux, l'autre l'univers intellectuel.

Peut-être n'est-il pas téméraire de rêver pour le Canada un destin semblable. Nous sommes à la veille, je le crois, des pires bouleversements. Nous ne savons plus très bien dans quel sens la civilisation va s'orienter, si elle ne sombre pas tout à fait. Notre vieille Europe, en tout cas, semble bien malade, et cette contagion paraît gagner aussi les Amériques. Dans un monde, non plus nouveau mais renouvelé, peut-être le Canada français est-il appelé à devenir l'artisan des renaissances futures.

J'aime mieux qu'il reste un grand pays de civilisation française par-delà les océans. C'est dans cette pensée que je lève mon verre à ses gloires passées et à son avenir, — et, puisque vous l'aimez toujours d'un amour si fort et si fidèle, à notre commune patrie, — à la France!...

Une page d'histoire

St-Laurent et St-André de la Prairie-Ronde

La mission de St-Laurent, qui semble chaque année revivre au jour du pèlerinage du 16 juillet, peut à juste titre se glorifier d'avoir été le grain de sénevé d'où est sorti l'arbre puissant du diocèse de Prince-Albert; mais à elle aussi revient l'honneur d'avoir donné naissance à la première mission et élevé la première chapelle dans les limites du diocèse de Saskatoon où il n'y avait encore ni fort commercial, ni bourgade permanente, ni population stable.

Lorsque la liberté du commerce eut été proclamée à la Rivière-Rouge et dans l'Ouest, les Métis commencèrent chaque automne à organiser de longues caravanes de charrettes bruyantes chargées de marchandises et à se diriger avec leurs familles soit vers la Montagne de Bois, soit vers la Fourche des Gros-Ventres, nom communément donné à la Saskatchewan du Sud. Les plus fortunés voyageaient pour leur propre compte; les autres en qualité de commis de quelque compagnie commerciale siégeant à la Rivière-Rouge. Tout en s'occupant de leurs affaires, ils se gardaient bien d'oublier la partie la plus passionnante et souvent la plus profitable du voyage, la chasse au bison.

Tandis que les uns restaient au pays pour chasser tout l'été à la Prairie, les autres s'en retournaient le printemps suivant à St-François Xavier ou à St-Boniface pour remplir leurs devoirs religieux, faire baptiser leurs enfants "nés à la Prairie", et disposer aussi avantageusement que possible des fourrures et des vivres acquis en échange de leurs bibelots. Après avoir fait l'acquisition de nouvelles marchandises, ils repartaient à temps pour rejoindre les autres dans leurs camps de chasse ou dans leur plâce d'hivernement.

Un des endroits les plus fréquentés de ces chasseurs et petits traiteurs était la Prairie Ronde (aujourd'hui Dundurn) près du Bois d'Orignal. A cause de ses succulents pâturages de ses nombreuses sources et de sa protection contre le vent du nord, cet endroit était le rendez-vous chaque hiver de plusieurs petits troupeaux de buffles. En 1858, on y remarquait déjà "de vieilles cabanes de Métis qui venaient au Bois d'Orignal pour trailer avec les Sauvages en hiver. En 1863, le petit village qui s'était formé à cet endroit se composait déjà d'une quarantaine de maisonnettes où les Cris des Saules aimaient à venir traiter.

Cette époque, quelques Métis désireux de profiter des avantages que leur procurerait le voisinage du fort Carlton, vinrent hiverner à une vingtaine de milles au sud-ouest de ce poste commercial, sur le bord du chemin qui y conduisait. En arrivant au fort Carlton, le 22 janvier 1870, Mgr Grandin apprit l'existence de ce groupement métis, mais malgré son grand désir, il ne put s'y rendre à cause de ses occupations.

Le printemps venu, les hivernants prirent, comme d'habitude, les uns le chemin de la Rivière-Rouge, les autres celui de la grande Prairie. Au commencement de juillet, en dépit des bruits sinistres qui circulaient à St-Boniface, la caravane des hivernants partit de la Rivière-Rouge avec plus de deux cents charrettes. Arrivés à Carlton, les voyageurs apprirent que ces bruits sinistres étaient bien fondés: tout le pays était en proie à la petite vérole, les chasseurs de bisons étaient décimés et, par suite de cela, les vivres devenaient de plus en plus rares dans le pays. Cependant M. Clark, le bourgeois, toujours charitable, donna à chaque famille les provisions nécessaires pour leur permettre de continuer leur route vers la Prairie.

Les gens de la Prairie-Ronde dont le chef était Charles Trottier durent se rendre jusqu'au lac Manito avant de rencontrer les premiers buffles. Sous le besoin les poussa à pénétrer au coeur de la zone contaminée par l'épidémie; mais ils ne le firent qu'en usant de mille précautions et en se tenant à l'écart de tout rassemblement suspect. Les autres, sous les ordres de Gabriel Dumont, poussés par l'âpre soif du gain, commirent l'imprudence d'aller colporter leurs marchandises dans des camps infectés par l'épidémie. Effrayés de leur propre témérité, ils s'en vinrent confier leurs craintes à Mgr Grandin au Fort Carlton. "Lorsque que j'allais partir, raconte-t-il, une députation de Métis m'arriva. C'était ce que nous appelons des hivernants. Ils étaient quelques centaines campés sur la branche sud de la Saskatchewan. Un homme du nom de Dumont me dit: "Monseigneur, nous apprenons que la picotte fait des ravages partout. Nous ne sommes pas atteints encore, mais nous regardons comme certains que nous n'échapperons pas au fléau. Sans prêtre qu'allons-nous devenir?" Je pouvais d'autant moins leur en promettre que je redoutais que plusieurs de mes missionnaires fussent morts de l'épidémie à St-Albert et dans les environs. "Si vous voulez avoir un prêtre, leur dis-je, allez à l'Ile à la Crosse à vos frais et, si un Père veut venir avec vous, chargez-vous des frais de son voyage et de son entretien quand il sera parmi vous". Ils partirent enchantés avec une petite lettre que je leur donnai".

Suivant les directions données par leur évêque, ils envoyèrent deux messagers à l'Ile à la Crosse; ils revinrent accompagnés du P. Moulin. (Lubins)

Avant son arrivée, la petite vérole avait fait plusieurs victimes; mais les premiers froids avaient arrêté la virulence de l'épidémie. Le missionnaire s'installa au camp des Dumont dans la petite cabane qui lui avait été préparée. Habitué à vivre de peu, il se trouva heureux au milieu de cette population que le spectre de la mort avait assagie.

Dans le courant de l'hiver, il eut l'occasion de se rendre à la Prairie-Ronde pour assister une personne malade. Il profita de cette occasion pour prêcher une mission à ce groupe de Métis. Il entendit une centaine de confessions et bénit quatre mariages. "Il est regrettable, écrit-il, de voir tant de gens privés de tous les secours de la religion et de nous trouver dans l'impossibilité de les voir, car ils ne sont pas assez nombreux dans chaque place, et ils sont trop éloignés les uns des autres". Après cette retraite, il revint à l'hivernement des Dumont où il resta jusqu'au printemps.

Le P. Moulin fut très satisfait de son séjour. "J'ai passé l'hiver avec les gens libres qui mènent la vie errante dans la Prairie, écrit-il à son supérieur général. J'ai été très bien avec eux. Ils se sont chargé de toutes les dépenses de sorte que Monseigneur n'a rien eu à dépenser. Le jour d'après Pâqus (10 avril 1870), nous quittions nos maisons pour nous mettre en loge. On m'en avait fait une avec onze peaux de buffalo et c'est dans cette loge que j'ai reçu Mgr Grandin, le 6 mai, lorsqu'il se rendit à la Rivière-Rouge. Sa Grandeur a confirmé vingt-six personnes. J'ai dû quitter ces braves gens deux jours après le passage de Mgr Grandin."

Ces chasseurs pourtant ne furent pas laissés sans prêtres. Le P. André arriva quelques jours plus tard et alla les rejoindre sur leurs terres de chasse. C'était, nous dit Mgr Graudin, "un original, sans gêne, sans formes, mais assez bon religieux et missionnaire plein de bonne volonté, sachant se faire aimer des Métis et des Bourgeois". Son arrivée au milieu des chasseurs dont plusieurs le connaissaient, fut saluée par des démonstrations de joie et son ministère parmi eux fut des plus fructueux.

A l'automne, Mgr Grandin lui accorda un auxiliaire dans la personne du Père Bourgine. Les deux missionnaires arrivèrent de St-Albert le 8 octobre 1871. La place d'hivernement que l'on appelait déjà la "Petite Ville" ou "la Mission" se composait d'une cinquantaine de cabanes disposées sans aucun souci d'alignement. Sur des échafaudages étaient empilées les provisions de viandes. Des peaux de loup séchaient çà et là tendues sur des chassis. Des chiens innombrables, des chevaux en liberté, des enfants prenant leurs ébats, des femmes chargées de leur provision d'eau ou de leur faix de bois de chauffage, des chasseurs encapotés, enrubanés, entourés de leurs ceintures flèchées se croisaient et se recroisaient en tous sens. Au crépuscule, la lumière rougeâtre des foyers filtrait à travers les minces parchemins des fenêtres. De l'intérieur on entendait parfois le son criard de quelque crincrin raclé par la main un peu rude de quelque chasseur. Tel était le spectacle qui se déroula à la vue des deux missionnaires le jour de leur arrivée. Les hivernants étaient occupés à terminer l'église, longue et étroite, couverte de foin et de terre et éclairée seulement par une porte et quelques fenêtres de parchemin. La résidence des Pères était à l'avenant. Le premier soin du P. André fut de consacrer cette mission naissante au saint martyr Laurent, en souvenir de son frère aîné.

"La ferveur et la piété des chrétiens fixés dans cet hivernement, dit la chronique, consolèrent grandement les deux missionnaires. Les gens assidus à la sainte Messe le matin et à la prière du soir suivie d'une instruction journalière, représentaient l'image d'une maison religieuse."

Le P. Bourgine quitta momentanément St-Laurent pour aller exercer son ministère à la Prairie-Ronde connue désormais sous le nom de mission St-André. Les gens construisirent à son usage une maison et une chapelle répondant à la simplicité et à la pauvreté de toutes les constructions de ces camps provisoires.

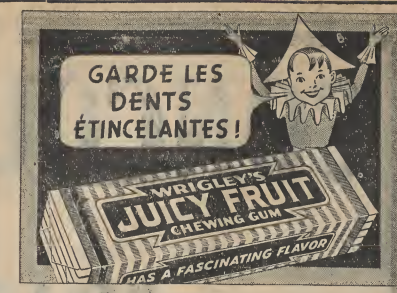
Ni à St-Laurent, ni à St-André, les Métis n'avaient encore songé à s'établir d'une façon définitive. Ils n'étaient venus dans l'ouest que pour tuer le buffle et se déplacer en nomades suivant les exigences de la chasse. Cependant le P. André arriva à la mission St-André de la Prairie-Ronde le quatrième jour. "On ne m'attendait pas si tôt, écrit-il. On se mit le jour même à réparer la maison qu'habitait le P. Bourgine l'année dernière et le soir j'ai pu y coucher. Le lendemain on a réparé la chapelle". Il y avait là plus de soixante familles qu'il évangélisa avec soin. Chaque jour, il faisai deux classes de catéchisme aux enfants et, dans la soirée, une instruction familière suivie de la prière et du chapelet. "J'ai bien peu de loisirs, répétait-il, et à peine si je trouve le temps de réciter mon bréviaire."

Le P. André vint lui rendre visite pendant le courant de l'hiver et il séjourna plusieurs jours chez lui. Le P. Moulin se proposait de lui rendre cette aimable visite après la fête de Pâques, mais ses paroissiens ne lui laissèrent pas le temps de le faire. En effet, dès le lundi de Pâques, la caravane de charrettes prenait le chemin de la Rivière-Rouge, tandis que les chasseurs partaient pour la Prairie le surlendemain. Bon gré, mal gré, le P. Moulin dut suivre sa paroisse ambulante jusqu'au- delà de la Rivière Red-Deer.

Après plusieurs mois de chasse, le P. Moulin obtint du chef du camp la permission de retourner à St-Laurent pour rencontrer Mgr Grandin. Il arriva chez le P. André, le 23 juillet 1874, et constata que ce dernier n'était pas resté inactif; et que sa chapelle était presque terminée.

(Suite à la page 7)

Parti le 4 novembre, le P. Moulin





MODERNISEZ VOTRE FOYER
avec une salle de bain Emco

C'est difficile à croire qu'il y a aujourd'hui beaucoup de foyers sans les commodités d'une salle de bain, mais c'est bien le cas. Si votre foyer manque cela, ne laissez pas souffrir votre famille plus longtemps.

Les fournitures et accessoires de salles de bain Emco sont bien connus pour leur qualité, long usage et prix modéré.

Les trois morceaux illustrés — baignoire, évier et toilette — avec accessoires pour installation, coûtent seulement $93.83

SYSTEMES D'EAU DURO

Peut-être que vous avez été sans installation de bain parce que votre foyer n'avait pas l'eau courante. Dans ce cas, un système de pompe Duro résoudra cette situation et fournira en même temps la cuisine, l'écurie, le blanchissage, etc.

Le Duro-Spécial a une capacité de 250 gal. de l'heure, se nourrit d'un Réservoir Galvanisé de 30 gal. et d'un moteur de 110 volt de 21 à 60 cycles, le tout pour $104.80



Duro-Spécial
Peut être fourni aussi pour moteur à essence.

Trois ans pour payer

Le système de bain Emco et le système de pompe Duro peut s'acheter sous le Régime du Plan D'amélioration. Vous pouvez prendre pas plus de trois ans pour le payer. Nous serons heureux de vous donner tous les détails.

P. A. Plumbing and Heating
15—River St. West — Phone 2527
Prince-Albert, Sask.

M. & P. Plumbing & Heating Co.
Phone 2291 — A. E. Partridge
Prince-Albert, Sask.

Empire Brass Mfg. Co., Ltd.
74 Princess St. — Winnipeg, Man.
London Hamilton Toronto Vancouver



"Que d'heures pénibles à guetter un poêle surchauffé —avant de découvrir que ma famille préférait les Kellogg's Corn Flakes à tout autre déjeuner!"

Tout le monde raffole des Flocons Kellogg, *croquants* et délicieux, servis en un clin d'œil et, grâce au sac intérieur *scellé à chaud*, toujours frais comme au sortir du four.

Préparés par la Sté Kellogg, à London, c'est l'achat avantageux par excellence. Chez tous les épiciers.



CUISSON SOIGNÉE... EMPAQUETAGE SAVANT ...ET QUEL GOÛT!



CONCOURS D'ABONNEMENT

DU

"PATRIOTE DE L'OUEST"

Faites votre part!

Un appel aux convaincus—Mettez vos actes d'accord avec votre pensée!—Ce que vous pouvez faire—Songez à vos amis—Nos divers services.

FAITES VOTRE PART!

La suggestion pourra paraître hardi. On pardonnera notre audace, en songeant que nous nous adressons d'abord et surtout à nos amis, c'est-à-dire à nos fidèles abonnés.

A ceux qui croient que Le PATRIOTE DE L'OUEST est nécessaire à la survivance du groupe franco-canadien de la Saskatchewan.

A ceux qui déplorent avec nous que notre journal ne soit pas lu par un plus grand nombre, et que ses appels en faveur de la propagande ne soient pas suffisamment écoutés.

A ceux-là, qui sont déjà des convaincus, nous prenons la liberté de dire:

Soyez logiques et conséquents! Mettez vos actes d'accord avec votre pensée!

Si vous faites cela, si vous exercez autour de vous la propagande qui vous est souvent facile, le tirage de votre journal prendra des proportions qui vous surprendront. De plus, l'accroissement des revenus nous permettra d'améliorer notre service et de rendre le journal encore plus intéressant. Et tous les lecteurs nouveaux entendront cette parole qui selon vos désirs n'est pas suffisamment répandue.

Ils prendront goût à la lecture sérieuse, aux choses qui doivent vraiment nous intéresser. Ils aideront mieux nos différentes oeuvres qui toutes tendent à assurer notre survivance.

Faites votre part!

Il y a peut-être à vos côtés quelqu'un qui n'attend qu'un mot, qu'une invitation, qu'un abonnement d'essai pour lire LE PATRIOTE.

Il y a peut-être là-bas, dans les provinces de l'Est, aux Etats-Unis, un parent, un ami qui serait heureux d'avoir chaque semaine, par le journal, des nouvelles de la Saskatchewan. Avez-vous réfléchi que ces abonnements à l'extérieur aident beaucoup à l'immigration. Elles sont nombreuses les paroisses qui peuvent offrir des avantages réels aux franco-canadiens qui cherchent à s'établir, en aidant votre journal, vous aidez votre paroisse même.

Faites votre part! répétons-nous avec audace et confiance, parce que nous ne plaidons pas pour nous.

Faites votre part! parce qu'il s'agit d'augmenter la force et la portée d'une arme que vous croyez nécessaire et opportune.

Faites votre part! si modeste qu'elle puisse être, elle comptera. Ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières.

L'abonnement au Canada, est de $2.00, et aux Etats-Unis, $2.50.

NOS AUTRES SERVICES

Il ne faut pas oublier nos autres services, qui tous contribuent au succès de l'oeuvre.

Il ne faut pas oublier que notre atelier fait tous les travaux d'impressions depuis la carte de visite jusqu'au journal.

Il ne faut pas oublier de lire toutes les semaines ses annonces attrayantes et variées.

Il ne faut pas oublier que LE PATRIOTE DE L'OUEST publie toutes les annonces honnêtes, que vous nous rendrez service en le rappelant à vos amis et en vous réclamant du journal auprès de vos annonceurs.

Aidez-nous. Plus nous serons forts, plus nous serons en état de vous aider.

Nous offrons gratuitement

UN ABONNEMENT

A

"L'AMI DU FOYER"

A CELUI QUI NOUS ENVOIE $2.00 POUR UN

NOUVEL ABONNEMENT

LE PATRIOTE DE L'OUEST

REMARQUES

1. L'abonnement au "Patriote" sera en vigueur aussitôt que nous recevrons le nom et l'adresse de l'abonné nouveau.
2. L'abonnement à l'"Ami du Foyer" sera en vigueur au mois de septembre seulement.
3. Découpez le coupon, remplissez-le et envoyez-le immédiatement à l'Administration, Le Patriote de l'Ouest, Prince-Albert, Sask.
4. Ce concours s'étend à tous nos abonnés et non-abonnés du Canada et des Maritimes.

"LE PATRIOTE" A 16 PAGES

UN SUPPLEMENT TRES CAPTIVANT

Une prime à ceux qui nous trouveront de nouveaux abonnés

Nous publions le "PATRIOTE" à 16 pages. C'est une innovation que nous caressions depuis longtemps, mais les conditions financières en ont toujours retardé la réalisation.

Si nous ajoutons aujourd'hui un supplément spécial ce n'est pas parce que nous sommes plus riches, mais bien parce que nous espérons ainsi augmenter notre tirage en donnant plus de satisfaction.

De fait, dans ce supplément spécial, nous ajoutons de nouvelles rubriques susceptibles d'intéresser nos lecteurs. La jeunesse, les femmes, les hommes d'affaires, tous ceux qui aiment emmagasiner des connaissances variées, y trouveront de quoi satisfaire leur inclination et leur curiosité.

Combien de temps continuerons-nous la publication du PATRIOTE à 16 pages? Cela dépend de vous. Si vous nous aidez, chers compatriotes, nous ne discontinuerons pas le supplément.

Mais que nous faut-il faire? nous répondrez-vous.

D'abord renouvelez fidèlement votre abonnement.

Ensuite, trouvez nous de nouveaux lecteurs, que vous abonnerez au PATRIOTE. C'est un travail d'action catholique par excellence. Vous pouvez si aisément atteindre vos voisins, les convaincre si facilement de la nécessité de la bonne littérature pour sauvegarder la langue française au foyer, pour préserver l'âme délicate de l'enfance contre le poison de la littérature anglaise et corruptrice des magazines et des comiques burlesques des journaux immoraux.

Voilà ébauchées à grands traits des idées qui ne manqueront pas de faire une impression profonde sur vos amis et voisins. De là à s'abonner au journal catholique et français, il n'y aura qu'un pas vite franchi, lorsqu'ils auront lu attentivement un numéro du PATRIOTE que vous aurez eu l'obligeance de leur passer pour les attirer à votre projet.

Si vous réussissez, ce dont nous ne doutons pas un instant, outre la joie que vous procurera l'accomplissement d'une belle action, vous recevrez en plus une prime très appréciable: un abonnement gratuit, à des périodiques très intéressants. Lisez dans cette page, l'entrefilet à ce propos.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Une autre façon pratique de nous aider est d'acheter chez nos annonceurs et de mentionner en même temps que vous avez lu leur annonce dans le PATRIOTE; ce qui vous incita à venir acheter chez eux. Nous travaillons actuellement les marchands de la ville de Saskatoon. Pour que notre travail soit durable, il faut absolument que nous puissions compter sur votre coopération.

Donc, vous consulterez le PATRIOTE avant d'aller faire vos emplettes et n'oubliez pas nos annonceurs.

Cette coopération amènera de l'eau au moulin, et la publication du PATRIOTE à 16 pages sera de réalisation plus facile.

L'AMI DU FOYER

La Revue des Missions, journal des familles chrétiennes publié à Saint-Boniface, Man., est maintenant dans sa 32e année.

Le prix de l'abonnement au Canada: 60 sous par année.

L'Ami du Foyer est publié une fois par mois à 16 pages grand format, équivalant à 32 pages petit format ordinaire.

Les pages sont présentées d'une façon très attrayante par ses nombreuses gravures appropriées et tout-à-fait intéressantes, instructives et édifiantes par le choix de ses articles.

Les abonnés et les défunts participent à un grand nombre de messes et de prières.

Quand on a lu l'Ami du Foyer une fois, on ne peut plus s'en passer.

AFFICHES DE PIQUE-NIQUE

Le temps des piques-niques est arrivé et les commandes commencent à entrer.
N'oubliez-pas d'envoyer votre copie de bonne heure, afin de ne pas être désappointé.
Nous payons les frais de transport sur les affiches
IMPRIMERIE LE PATRIOTE LTEE.

LIVRES DE COMPTOIR

LE PATRIOTE PEUT VOUS EXPEDIER PAR LE RETOUR DU COURRIER DES LIVRES DE COMPTOIR

Avec Imprimerie Commune No. 3 — 3¾ x 6" au prix de:

L'unité	.10	50 pour	$ 3.00
Deux pour	.15	100 pour	5.10
La douzaine	.75	2500 pour	96.25

AVEC TOUTE L'IMPRIMERIE QUE VOUS DESIREZ

125 livres au prix de	$11.25 le cent	1000 livres au prix de	5.10 le cent
250	8.75	2500	4.35
500	6.35	5000	3.85

Faites votre commande au plus tôt car la Compagnie vient de nous avertir que les prix vont monter.
Pour ces commandes vous n'avez pas de taxe ni de transport à payer.
IMPRIMERIE LE PATRIOTE LTEE.

ENVOYEZ-NOUS CE COUPON

L'Administration
Patriote de l'Ouest
Prince-Albert, Sask.

Ci-joint deux dollars ($2.00) pour un nouvel abonné au Patriote de l'Ouest.

NOM de l'abonné nouveau .....

Adresse .....

Veuillez m'accorder un an d'abonnement à

( ) l'Ami du Foyer

Signature .....

Adresse .....

.-. Les idées et les faits .-.

Le Dr Petitclerc au "Rotary" à Québec

Les groupes français des provinces anglaises considèrent le Québec, la "doulce province", comme leur mère-patrie et les propos de sécession les affligent

Le bilinguisme et les droits de la langue française

QUEBEC.— M. le Dr J.-L. Petitclerc, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Québec et ancien président de l'Association canadienne-française de l'Alberta, a été l'hôte d'honneur au dîner hebdomadaire du club "Rotary de Québec, au Château-Frontenac récemment. Il a profité de l'occasion pour parler du récent voyage qu'il a fait à travers les provinces de l'Ouest pour organiser le congrès de la langue française. La moitié environ des membres du club sont de langue anglaise.

M. le Dr Petitclerc a déclaré que tous nos groupements sont bien vivaces et fermement résolus à conserver leur héritage français. Les groupes français des provinces anglaises considèrent le Québec, la "doulce province," comme leur mère-patrie, et les propos de sécession les affligent.

M. le Dr. Petitclerc a insisté sur le bilinguisme et les droits de la langue française.

:::

André Mathieu à Paris

PARIS.— On annonce que la Société Mozart de Paris vient d'offrir un engagement au petit pianiste prodige de six ans, André Mathieu, de Montréal. Il donnera au début de septembre à la salle Gaveau un concert avec le concours de l'orchestre de cette société sous la direction de Philippe Noegel Il y jouera un de ses propres concertos pour piano et orchestre et une suite intitulée "A bord du "Duchess-of-Richmond", suite qui lui a été inspirée par sa première traversée à bord de ce navire. Elle comprend trois numéros, "Les Mouettes", "La petite Sœur malade" et "Les Vagues". André a produit plusieurs compositions dès l'âge de cinq ans. Il étudie actuellement en France.

Son père, M. Rodolphe Mathieu, pianiste, professeur et compositeur de Montréal, a été son premier professeur.

69 à 69

L'élection générale dans l'Etat libre d'Irlande fut en somme une partie nulle ---- M. de Valera n'aura plus que 68 députés sur 138 après l'élection du président de la Chambre

DUBLIN.— L'élection générale dans l'Etat libre d'Irlande fut en somme une partie nulle et le président Eamon de Valera devra se chercher des appuis en dehors de son propre parti pour conserver le pouvoir. Le gouvernement n'a fait élire que 69 députés contre 69 également pour les divers partis d'opposition. Voici le résultat final de l'élection: Fianna Fail (le parti de M. de Valera), 69; Fine Gael (le parti de l'ex-président William-T.-Cosgrave, 48; travaillistes, 13; indépendants, 7; travailliste indépendant,1.

Les chefs du gouvernement sont évidemment déçus de n'avoir pas obtenu une majorité absolue et surtout au résultat du plébiscite qui n'a donné qu'une majorité relativement faible à la nouvelle constitution.

Le président de Valera a perdu la majorité absolue de quatre voix qu'il commandait au dernier Dail Eireann: il n'aura plus que 68 députés sur 138 après l'élection du président de la Chambre, M. Frank Fahy. On croit cependant que le député travailliste-indépendant et l'un des indépendants sont sympathiques à M. de Valera et qu'ils lui assureront une faible majorité de tois voix dans le prochain Dail. D'autre part, les travaillistes ne tiennent pas à renverser le gouvernement même s'ils ne sont plus en excellents termes avec lui: ils auraient préféré que M. de Valera obtint une majorité absolue afin de pouvoir voter à l'occasion avec M. Cosgrave et s'imposer à l'attention du pays. Ce sont précisément les travaillistes qui ont le plus lieu de se réjouir du résultat de l'élection.

L'électorat de l'Etat libre l'Irlande a ratifié la nouvelle constitution par un vote de 686,042 à 528,296. Les cinq circonscriptions de Cork-ouest, du comté de Dublin, du canton de Dublin, de Sligo et de Wicklow se sont prononcés contre le rejet de la constitution.

L'un des faits saillants du plébiscite, c'est le nombre de bulletins qui ont été maculés, intentionnellement ou, et qui ont dû être rejetés: le nombre de ces bulletins s'élève à 110,000.

:::

L'organisation religieuse en Ethiopie

CITE DU VATICAN.— Des décrets de la Congrégation pour l'Eglise orientale et de la Congrégation de la Propagande annoncent le parachèvement de l'organisation religieuse à Addis-Abéba, et c'est à Mgr Sastellani, Frère mineur, naguère archevêque de Rhodes, que ce vicariat sera confié. La préfecture apostolique de Kaffa fait place à un vicariat apostolique qui portera le nom de Djima. Enfin, il y aura établissement de vicariats apostoliques à Gondar, à Dessyé et à Neghelli.

:::

Nouvelles taxes pour la France

PARIS.— En vertu des pouvoirs dictatoriaux qui lui ont été consentis par la Chambre et le Sénat, ces jours derniers, le premier ministre Camille Chautemps va probablement décréter de nouveaux impôts. Les revenus de ces taxes additionnelles se chiffreraient à environ 8 milliards de francs (8320,000,000) somme nécessaire pour équilibrer le budget de 1937.

Une dette formidable

WASHINGTON.— Le Trésor a fait rapport que le gouvernement américain avait terminé l'exercice financier avec une dette totale de 836,424,613,723. A la fin de l'exercice précédent la dette s'établissait à 833,778,543,493. Le déficit de l'exercice écoulé, compte non tenu des $103 millions affectés à l'amortissement, fut de 2,707,347,110, dépassant ainsi les prévisions du président Roosevelt, qui l'avait estimé à $2,557,000,000, mais accusant une réduction par rapport au déficit de l'exercice précédent, qui s'élevait à $4,360,601,492.

:::

La C.C.F. de la Colombie

VANCOUVER.— La section de la Colombie de la C.C.F. s'est engagée à agir indépendamment des partis politiques pour une période d'un mois.

Le vote, pris au cours du cinquième congrès annuel du parti, a été de 129 à 40 en faveur de "l'indépendance politique de la C.C.F."

Le vote a été pris après une discussion qui dura plus de deux heures, un groupe de délégués demandant la formation d'un "Front populaire" qui aurait inclu le parti communiste. La résolution adoptée dit qu'une alliance avec le parati communiste serait préjudiciable au but poursuivi par la C.C.F.

M. A.-M. Stephen, de Vancouver, candidat défait dans le comté d'Alberni-Nanaimo aux dernières élections provinciales, a été expulsé du parti pour l'appui qu'il a donné au "Front populaire".

:::

Maurras quitte la prison

PARIS.— M. Charles Maurras, le chef royaliste bien connu, a quitté la prison de la Santé aux acclamations de ses partisans après avoir purgé une peine de huit mois. On sait que le directeur de l'"Action française" a été condamné pour avoir écrit des articles violents contre l'ancien premier ministre Blum, et les députés qui ont voté pour les sanctions contre l'Italie, articles que l'on a interprétés comme des incitations au meurtre.

Des contrats pour avions

WASHINGTON.— Le secrétariat de la guerre des Etats-Unis a accordé un contrat de $4,113,550 à Curtiss Wright Corporation, de Buffalo, pour 210 aéroplanes de poursuite.

:::

Le C.I.O. veut nos bûcherons

WASHINGTON.— John-L. Lewis, a pris des dispositions pour étendre le rayon d'action de son Comité d'Organisation Industrielle dans l'ouest et l'est du Canada. On rapporte que l'un des principaux objectifs du C.I.O. sera l'organisation des bûcherons dans l'Ontario et le Québec.

:::

Un nouveau dirigeable

Le "LZ-130", du même modèle que le "Hindenburg" est aménagé pour recevoir du gaz hélium au lieu de l'hydrogène

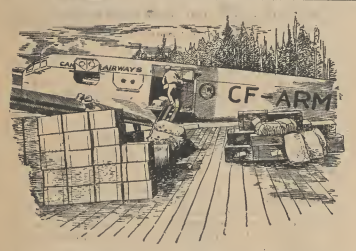
METAL PLUS LEGER

FRIEDRICHSHAFEN, Allemagne.—Des ingénieurs ont commencé à transformer le nouveau dirigeable allemand LZ-130, du même modèle que le "Hindenburg", pour lui permettre d'utiliser le gaz hélium au lieu de l'hydrogène.

Un premier plan selon lequel le dirigeable aurait été agrandi pour compenser la différence de poids de l'hélium et de l'hydrogène, afin de permettre au nouveau ballon de transporter autant de passagers que le "Hindenburg", a été abandonné parce qu'il n'y a actuellement aucun hangar assez spacieux pour abriter un tel dirigeable.

Le LZ-130 aura les mêmes dimensions que le "Hindenburg" soit environ 735 pieds de longueur et 125 de hauteur. Comme l'hélium pèse plus que l'hydrogène, il faudra diminuer le poids du dirigeable d'environ 20 tonnes pour qu'il puisse recevoir suffisamment d'hélium pour décoller.

Les ingénieurs examineront la carcasse du dirigeable pour juger quelles parties ils pourront remplacer par un métal plus léger.



10,000 REPAS

Les avions de transport du nord sont construits spécifiquement pour faciliter le chargement et le déchargement de marchandises. Les livraisons sont ainsi faites efficacement et économiquement. De grandes écoutilles sont pourvues pour accommoder de gros morceaux et des planchers renforcis assurent le support nécessaire pour des charges concentrées. On peut comprendre l'importance d'une seule livraison par le fait qu'un chagement de ce gros avion contiendra 10,000 repas.

POUR PLUS AMPLES DETAILS ADRESSEZ-VOUS AU SURINTENDANT LOCAL

PRINCE-ALBERT
PHONE 3090

WINNIPEG	MONTREAL	TORONTO
Edifice Airways	Edifice Desbarats	217 rue Bay
Tél. 201-184	Tél. MA. 4231	Tél. Elgin 2081

CANADIAN AIRWAYS
BASES Throughout CANADA



AVOID CONFUSION AND DISAPPOINTMENT BY INSISTING ON
Queen City 550 ft. or Prairie Pride 600 ft.
HAROLD & THOMPSON
General Sales Agents
REGINA, SASK.

Manufactured by UNITED ROPEWORKS ROTTERDAM HOLLAND

A PROVEN SUCCESS IN THE HARVEST FIELDS OF WESTERN CANADA

TOUS EN PELERINAGE
A LA BONNE
SAINTE ANNE
à
St-Brieux
diman. le 25 juil.
Grande Messe solennelle à 10:30 par Mgr Duprat,
Procession dans l'après-midi au calvaire à 3 hrs.
Dîner servi à la salle paroissiale.

Essayez le thé "SALADA"
Orange Pekoe
516F

Chacun En Parle!
Flash
DOUX HACHÉ FIN
TABAC À CIGARETTES 10¢

Collège Mathieu
GRAVELBOURG, SASK.
COLLEGE FRANCAIS DE LA SASKATCHEWAN
affilié à l'Université d'Ottawa, dirigé par les Pères Oblats



COLLEGE ORGANISE, FONDE DEPUIS SEIZE ANS
Cours CLASSIQUE BILINGUE adapté aux besoins des enfants de langue française de notre province.
Ce cours conduit au grade de B. A., et prépare les jeunes gens à toutes les carrières: sacerdoce ou professions libérales.
DATE D'ENTREE: le 16 septembre

PIERRE L'ERMITE

:-: Les deux mains :-:

XLV

Pendant toute cette lecture, Olivier ne perdait pas le prêtre des yeux.

— Ce blessé..., c'est moi, dit-il à la fin. Moi aussi, j'ai mon compte!...

— Seulement, dit l'abbé Longuet, j'aurais la tristesse de ne pas pouvoir vous assister comme ce bravé aumônier... Je ne pourrais même pas, aller, comme prêtre, bénir votre tombe!

— Et pourquoi?...

— Parce que vous n'êtes pas baptisé...

— C'est si important que cela!

L'abbé lui expliqua le dogme, s'interrompant parfois pour ne pas fatiguer le malade. Olivier écoutait comme un enfant.

Puis il redemanda la page de journal, la plia soigneusement, la mit sous son oreiller, et s'endormit sur elle.

Les jours qui suivirent furent meilleurs. L'abbé revint, et, chaque fois, il instruisait un peu son malade.

Un soir, il s'était attardé. Dans le cadre sombre de la fenêtre grande ouverte, un pullulement d'étoiles se découpait au milieu du ciel d'un bleu d'abîme.

L'abbé regarda la nuit quelques instants en silence; puis, se retournant avec une visible émotion:

— Avez-vous quelquefois pensé à ce mystère d'infini qui nous entoure et nous écrase..?

— Si j'y ai pensé!...

Et Olivier leva une main, qui retomba comme lasse du poids des choses que son geste voulait évoquer.

— Là encore... et, pour vous je dirai, là surtout, il y a toute une révélation de l'au delà. Vous m'avez demandé l'autre jour, sur la place du village, une preuve tangible de Dieu. Cette preuve, la voici, éclatante, irrésistible. Je ne peux jamais me mettre devant ces immensités, dont le silence est effrayant, sans avoir comme la sensation physique que Dieu est tout près, toutpuissant, infiniment auguste. J'ai là, dans mon bréviaire, quelques lignes du grand Pasteur à ce snjet; elles m'ont toujours paru si belles que j'aime à les méditer. J'aurai du bonheur à vous les lire... Voulez-vous..? Ce serait notre première prière du soir..., la seule que nous pouvons actuellement faire ensemble. Nous la dirions devant cet abîme d'étoiles..?

— Oui..., je veux bien.

— Cela ne vous fatiguera pas..?

— Une belle chose dite par un ami est une caresse et pas une fatigue.

Et l'abbé commença, dans le silence de cette nuit, où les étoiles elles-mêmes, comme si elles savaient qu'on parlait d'elles, semblaient religieusement écouter:

Au delà de la voûte étoilée, qu'y a-t-il? De nouveaux cieux étoilés.

Soit!

Et au delà?

L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander: Qu'y a-t-il au delà?

Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace?

Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité.

Il ne sert de rien de répondre: Au delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites.

Nul ne comprend ces paroles.

Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible.

Quand cette notion s'empare de l'entendement il n'y a qu'à se prosterner. Encore, à ce moment de poignantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison: tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre; on se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion positive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés.

La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle le surnaturel est au fond de tous les coeurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples, vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini.

— L'infini!... répéta Olivier.

Et, sans le savoir, il joignit les mains en un geste qui était une humilité, et peut-être aussi une prière.

— Je ne vous ai pas fatigué, au moins..?

— Non..., n'ayez pas de remords... J'ai même presque l'impression d'être mieux. Cette nuit, en regardant les étoiles, je penserai à vous...

A Dieu surtout!...

— A Dieu aussi, répète Olivier en lui serrant la main. Quel bon serviteur il a en vous!...

L'abbé Longuet partit presque heureux.

D'ailleurs, au fond, le médecin était content, la fièvre suivait son cours normal, et si rien ne survenait, on parlerait bientôt de convalescence.

En réalité, Olivier éprouvait une grande joie d'être tranquille pour sa mère..., tranquille pour sa classe, qu'un remplaçant de ses amis faisait avec soin..., heureux de sentir à son chevet un homme dévoué sur lequel il pouvait absolument compter..., un homme doux, tolérant, qui, sans l'effrayer, sans le contraindre, sans le pousser, l'amenait par la bonté au seuil même de l'espérance religieuse.

Il s'habitua tellement à la venue de son curé, que ce fut une véritable souffrance quand, la veille du Jeudi-Saint, l'abbé Longuet lui dit de ne pas trop compter sur sa visite pendant deux jours, car, en plus du service paroissial très chargé, il devait prêcher plusieurs fois dans des paroisses voisines, et même y coucher.

— Ne m'abandonnez pas, Monsieur le Curé!...

— Jamais, mon cher ami!

— Car alors je douterais de tout!

— Mais..., vous croyez donc?...

— Oui... je crois... à vous!...

— A moi!... Mais qui suis-je!... sinon le misérable représentant d'un maître, très doux, très tendre, infiniment affectueux, qui me répète chaque jour: "Laisse tout! Va voir Olivier Bernard!... Car il est comme moi, pauvre et malheureux!" Ce que vous aimez en moi, c'est Lui qui l'a suscité... Si j'était un saint..., si je répondais à sa voix, comme cette voix m'appelle, ce serait bien plus doux, bien plus tendre, bien plus affectueux! Vous l'aimeriez déjà avec moi.

— Peut-être que je l'aime un peu!...

L'abbé lui prit les mains:

— A mon tour, je vous dit: "Répétez cette parole!"

Olivier eut la pose habituelle de réflexion exigée par son scrupule de sincérité. Puis, lentement, il répéta:

— Oui..., je l'aime un peu!...

— Et quand vous le connaîtrez! ... Quand vous sortirez de cette souffrance..., oh! comme vous l'aimerez davantage!... Il n'y a que cela de vrai ici-bas: "aimer Dieu", puisqu'il est la source de toute beauté, de tout amour...

— Et ma mère?... Et Adda?...

— Il faut les aimer en lui..., sous son clair et affectueux regard, car il est le royal manteau qui protège vos trésors... C'est lui qui vous les a données.

— Données!... Oh! Monsieur le Curé!...

— ... Qui vous les donnera peut-être un jour, rectifia l'abbé... Tout arrive, même le bonheur!... Adieu ... ce sont des anniversaires de tristesse pour nous... Mais je vous gâte, je vous laisse de la joie, même pour le Vendredi-Saint!... Et que serait-ce si, au lieu du pauvre que je suis, c'était Lui qui venait!...

— Lui?... fait Olivier encore interrogateur, car tout est nouveau pour le payen qu'il est.

— Le Christ Jésus... le Maître!...

— Il vient donc quelquefois?...

— Son désir immense est de venir ici...

Olivier regarde sa petite chambre, puis le prêtre, ne comprenant pas.

Mais ce jour-là, ils n'allèrent pas plus avant...

CHAPITRE XXIX

L'abbé Longuet ne devait pas revoir Olivier pendant quarante-huit heures.

Le soir du Vendredi-Saint, il essaya de finir son sermon un peu plus tôt à Fleury-en-Bière; il voulait gagner une demi-heure, et faire, avant l'office de Grez, une petite visite à son cher malade dont, le matin même, il avait eu des nouvelles assez bonnes.

(A suivre)

L'EXPOSITION A SASKATOON

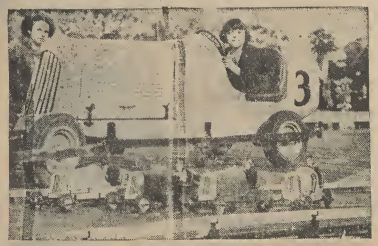
du 19 au 24 JUILLET

ATTRACTIONS VARIEES A LA GRANDE ESTRADE

COURSES CHAQUE JOUR



Mlle Marjorie Kemp, étoile d'un siècle de progrès, conduit son auto en sen vertical, c'est-à-dire sur la paroi de cette immense tonnelle, en compagnie du Roi de la jungle, sir Lion.



N'oubliez pas d'embarquer dans les autos-miniature. Ce n'est pas dangereux, et puis ça file . . . .

Des attractions sans pareilles

Tous ceux qui feront coïncider leurs vacances avec l'Exposition de Saskatoon, cette année, qui aura lieu du 19 au 24 juillet, peuvent être certains de jouir d'un agréable passe-temps.

M. S.-W. Johns, gérant de l'Exposition de Saskatoon, est en mesure d'affirmer que la valeur des attractions, cette année, surpassera celle des années précédentes. Les spectacles devant la grande estrade, sous le nom général de "Cavalcade of Hits", ont été montés par Ernie Young, de Chicago, qui dirigeait les attractions l'an dernier. Un communiqué du "Brandon Daily Sun" affirme que les spectacles ont atteint un nouveau standard cette année et qu'en fait d'attractions extérieures ce sont les meilleures des Tournées d'Expositions, classe "A". Le "Royal American Shows" prendra encore cette année l'initiative du Carnaval.

Les entrées d'exhibits sont très nombreuses cette année. Il y aura des animaux de l'Alberta, du Manitoba et de l'Ontario, aussi bien que de la Saskatchewan, qui passeront devant les juges.

Les autres événements de l'Exposition comprendront des courses chaque jour, un tournoi de seize clubs de balle-au-camp, diverses parades, et des concours pour exhibits d'industrie.

Toute personne, qui résidait en Saskatchewan avant le 1er janvier 1907, est éligible comme hôte de l'Exposition, le mardi, jour des pionniers, mais elle doit écrire à la "Saskatoon Oldtimers' Association", aux soins de l'Exposition de Saskatoon, pour obtenir les lettres de créance.



Ne manquez pas le démon de la vitesse, Old Doug. Fairbanks est un singe très bien entraîné. Il vous causera des surprises



Le trapèze volant est l'un des plus intéressants amusements. Il donne des frissons.



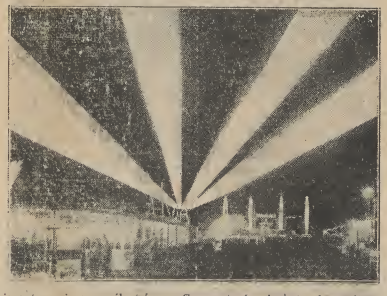
Messieurs les nains, Harry Klima et sa troupe d'acrobates. De tout petits hommes et d'une dextérité!



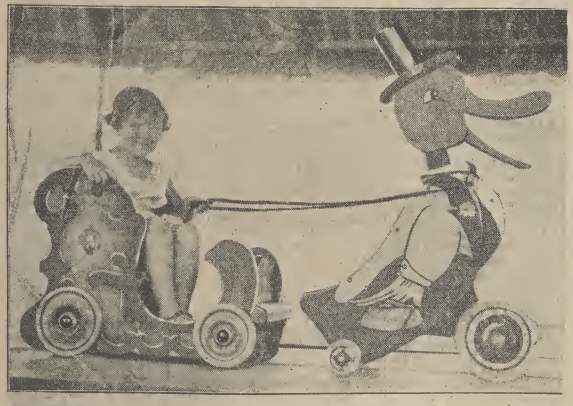
Joe Lotus vous transportera à Hawaï. Il présentera à l'Exposition l'un des plus charmants spectacles hawaïens.



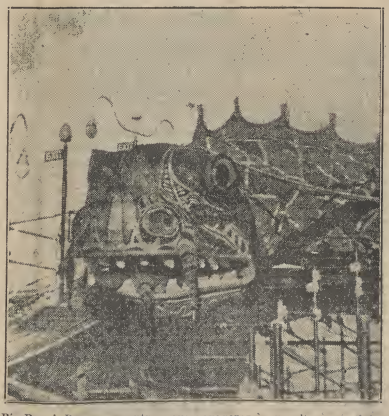
Une troupe d'artistes de l'"Imperial Hawaiians. Elle est composée de chanteurs, de danseurs, de musiciens tous natifs des îles du sud du Pacifique .



Puissants projecteurs électriques. Ces quatre projecteurs de navire, qui illumineront le firmament durant l'Exposition ont une intensité d'un billion de chandelles et peuvent être aperçus à une distance de plus de cinquante milles.



Un jouet pour bébé. Les jeunes de six à sept ans aimeront l'utiliser. Vous verrez leur joie à leur sourire



Le Big Bozo! Dans son ventre, vous voyagerez à une vitesse vertigineuse, confortablement assis, par monts et par vaux.



Leon Claxton, de Memphis, sait produire de la musique enlevante . . . Son orchestre composée de nègres à fait sensation aux Etats-Unis.

Vous verrez tout cela et plus à l'Exposition

A SASKATOON

SI VOUS VOULEZ UN BICYCLE
Allez au
DE ARMOND & WILKS, 234 — 20e rue. E.

SI VOUS VOULEZ DES BIJOUX
Allez au
MURPHY'S JEWELRY STORE, 121-2e Ave. N.

SI VOUS VOULEZ DES CHAUSSURES
Allez au
PARAMOUNT SHOES, 123-2e ave sud.

SI VOUS VOULEZ DES CLICHES
Allez au
SASKATOON ENGRAVING CO. Traveller's Blk.

SI VOUS VOULEZ UNE COIFFURE
Allez au
LA BELLE BEAUTY CLINIC, Canada Building.
NU-GENE Permanent Wave Shoppe, près du Tivoli.

SI VOUS VOULEZ DES FOURRURES
Surveillez l'annonce des
Experts en fourrure de Saskatoon, Régina et Moose Jaw

SI VOUS VOULEZ UN GARAGE
Allez au
X L AUTO SERVICE, en face 3e ave sud.

Si vous voulez des JOURNAUX, TABACS, etc.
Allez au
KING GEORGE CIGAR STAND, à l'hôtel.

Si vous voulez des MEUBLES
Allez au
SAL'S SECOND-HAND STORE, 246-248-1ere ave sud

Si vous voulez un bon REPAS
Allez au
GOLF'S CHOCOLATE SHOP, 2e ave sud.

Si vous voulez des PHOTOS
Allez au
SASK. PHOTO SUPPLY, 268-2e ave sud.

PELLICULES — TOUTES GRANDEURS. Développées 25c
avec une impression de chaque négatif. Impressions extra, 8 pour 25c
Premium sur marchandise de valeur
The Saskatchewan Photo Supply
268-2e Ave Sud Saskatoon.

ALLEZ
Chez nos annonceurs de Saskatoon
et mentionnez
LE PATRIOTE

SOLDE de toutes les chaussures blanches de dame à
$1.95 et $2.95
PARAMOUNT SHOES
123-2e ave sud, Saskatoon

KING GEORGE CIGAR STAND
P. J. Hughes, Prop.
Vend tous les journaux, Le Patriote inclu.
KING GEORGE HOTEL. SASKATOON, SASK.

QUAND vous êtes à Saskatoon ne manquez pas d'entrer au
Golf's
Chocolate Shop Cafe and Bakery
l'un des plus anciens et des plus beaux cafés de SASKATOON
167-2e ave sud

'STEEN & WRIGHT FURRIERS'
Cordiale invitation à toutes les dames à visiter notre étalage très varié de superbes vêtements en fourrures. Durant la semaine de l'Exposition (du 19 au 24 juillet) nous aurons notre comptoir en-dessous de la grande estrade, sur les terrains de l'Exposition.
"SASKATCHEWAN'S LEADING FUR EXPERTS"
SASKATOON, REGINA et MOOSE JAW

Lorsque vous visiterez Saskatoon, n'oubliez pas de nous laisser examiner votre auto. Nous avons un grand assortiment de
REPARAGES — GAZ — HUILE — MAGASINAGE
TOUT TRAVAIL GARANTI
X L AUTO SERVICE
OU LA QUALITE DEPASSE LE PRIX
Tél 4788 Saskatoon 3e Avenue Sud.

A MOITIE PRIX . . . .
DURANT L'EXPOSITION SEULEMENT
50 MONTRES A BRACELET pour hommes et dames. Toutes de marques bien connues. Prix régulier variant de $15.00 à $45.00
MURPHY'S JEWELRY STORE
121-2e ave Nord (opposé de McGowan's) Saskatoon, Sask.

COMPTANT OU CREDIT
Piano Mason Risch
Poêle électrique Westinghouse
Services à diner
Services Chesterfield
Services à coucher
Services à déjeûner
LITS, CHIFFONNIERS, POELES, ETC.
SAL'S Second Hand & New Furniture Store
246-248-1ère ave sud Saskatoon, Sask.

NOUVELLES

S. Ex. Mgr Breynat de retour d'Europe

"Le Devoir" de Montréal publiait, le 8 juillet dernier, la nouvelle suivante:

Son Excellence arrive d'Europe où elle a fait un séjour prolongé et très fructueux du point de vue des missions.

Elle a bien voulu nous donner des nouvelles du R. P. Pierre Duchaussois, historiographe de la Compagnie des Oblats de Marie-Immaculée, qui a laissé un si vivant souvenir au Canada. Le Père Duchaussois, pendant un séjour dans les missions tropicales, a contracté une maladie grave qui a failli l'emporter. Fort heureusement il est aujourd'hui en convalescence dans un hôpital niçois, où il a reçu les soins d'un spécialiste de grande réputation.

Il est possible que Son Excellence quitte de nouveau ses missions pour assister à l'intronisation de Mgr Guy, à Gravelbourg, le treize octobre prochain.

Dès son arrivé dans le McKenzie Son Excellence doit faire une tournée de son vicariat par voie aérienne.

Le "Nascopie" en croisière dans le nord

Le voyage durera trois mois

MONTREAL.— Le bateau de patrouille de l'Arctique, le "Nascopie", a quitté le port de Montréal pour une croisière de 10,000 milles dans la mer du nord.

Le puissant vétéran des glaces, chargé d'une cargaison pour les postes isolés, et portant à son bord des commerçants, des savants, des missionnaires, des polices et des officiers, est en route pour un voyage qui durera trois mois.

Thomas F. Smellie, capitaine du "Nascopie", entreprend son 15e voyage dans la Baie d'Hudson. L'expédition est sous le commandement du major D.-L. McKeand.

Au cours de son voyage dans la Baie d'Hudson et à l'archipelle arctique canadienne, on inscrira de nouveaux points sur la carte du Canada, au détroit Ballot, des hommes de la Compagnie de la Baie d'Hudson établiront un poste nouveau qui sera connu sous le nom de Fort Hearne, qu'aucun Blanc n'aurait visité depuis 1834.

L'étatisation devra précéder les dividendes

CALGARY.— L'Alberta doit tout d'abord prendre le contrôle de ses ressources naturelles et de ses moyens de production avant que l'on puisse verser à la population les dividendes du crédit social. C'est ce que vient de déclarer le député créditiste fédéral M. J. Coldwell.

Un ministre du Canada à Bruxelles

LONDRES.— Il est question que le Canada nomme un ministre à Bruxelles. On sait que la Belgique a déjà un ministre à Ottawa et que le Canada a déjà des légations à Washington, à Paris et à Tokio.

Nous voulons ....

(Suite de la 1ère page)

Nous sommes ici dans le vieux Québec pour trouver auprès de vous non seulement de l'encouragement pour ranimer nos forces, mais aussi la lumière et les directives dans la lutte que nous sommes résolus de mener jusqu'au bout. Comme l'a clamé le grand lutteur, Mgr Langevin, nous sommes des blessés mais nous ne sommes pas des vaincus.

Le problème qu'il nous faut envisager est celui de tirer le meilleur parti possible de la dispersion de nos groupes en Saskatchewan; comment unir ces forces éparses afin de maintenir un contact constant dans une action commune.

Optimiste, je crois à la victoire, mais à la condition que nous fassions de tous les groupes de Canadiens français, des convaincus des tenaces, des agressifs.

Il nous faut la solidité de caractère et de foi.

Que faut-il donc faire pour stimuler nos jeunes? Comment formerons-nous les chefs que réclame notre situation précaire.

Nous avons cru bon de multiplier les cercles d'études pour donner à nos jeunes une formation personnelle.

Ce fut la note dominante de notre Congrès l'an dernier.

Vous n'ignorez pas Mesdames et Messieurs, que notre association a organisé des cours de français par toute la province, oeuvre qui fait un bien considérable depuis plusieurs années.

Je profite de l'occasion pour remercier au nom de notre association les nombreux bienfaiteurs de la province de Québec qui nous envoient chaque année de généreuses contributions en argent et en prix pour stimuler cette heureuse entreprise.

Il nous sied de mentionner le beau geste de la vieille France qui nous fait un généreux don annuel pour stimuler nos oeuvres patriotiques.

Maintenant quant à cette faiblesse qui provient de notre dispersion, il faut au plus tôt étudier sérieusement les moyens d'unir efficacement ces forces dispersées, afin d'établir un meilleur contact entre ces groupes, de les solidariser et d'opposer un front commun pour notre survivance.

Ce travail préliminaire une fois lancé et établi sur des bases solides nous permettra de parachever notre oeuvre qui doit viser dans l'ouest comme ici à former des élites non seulement parmi les professionnels malheureusement peu nombreux chez nous, mais dans toutes les classes de la société.

Nous voudrions voir les nôtres exceller dans toutes les carrières où la Providence les aura placés.

Que nos agriculteurs surtout, car c'est la classe la plus nombreuse là-bas, soient tous éminents dans leur noble vocation.

Dans l'Ouest, comme partout, rien ne réussit comme le succès, et le succès comporte toujours un prestige qui apporte son renfort à la cause générale.

J'aurais voulu voir ici un plus fort contingent des nôtres de l'Ouest, car vous ne pouvez pas apprécier autant que nous tout le réconfort, le renouveau de courage que l'on puise dans un congrès tel que celui-ci.

Nous de l'Ouest, qui avons eu l'insigne privilège d'assister à ces réunions, retournerons plus fiers que jamais de notre origine gauloise, plus résolus que jamais de sauver coûte que coûte le plus possible de notre précieuse culture française.

J'aime à me rappeler le geste du vaillant général Pétain à la bataille de Verdun, qui en face de la défaite imminente, s'adressant à son armée décimée, harassée et demi-morte d'épuisement, lança ces mots déjà historiques: "Debout les morts ils ne passeront pas". La France fut sauvée.

Reconfortés par votre contact avec vous, de retour là-bas nous dirons non pas debout les morts, mais debout les forts, debout les timides, debout les faibles, tous en avant.

Examens de français de l'A.C.F.C.

DONS RECUS

M. J.-B. Roch, Sandall	$ 1.00
M. L.-P. Côté, Montmartre	volumes
M. l'abbé J.-S. Morin, Gravelbourg	volumes
Cercle paroissial de l'A.C.F.C., Bellevue	2.75
Cercle Paroissial de l'A.C.F.C., Montmartre	10.00
Le gouvernement de la République Française, par l'entremise de M. Pierre Augé, Consul à Vancouver	volumes
Cercle paroissial de l'A.C.F.C., Butte-du-Paradis	2.75
Ecole Emilebury, Albertville	1.10
Ecole Stony-Hollow, Bellegarde	.75
Ecole Winslow-Lake, Mattes	1.00
Ecole Ste-Thérèse, Domremy	.50
Ecole et couvent de Gravelbourg	25.50
Ecole de village de Hoey	3.35
Ecole White-Poplar, Veillardville	1.50

A tous ses généreux bienfaiteurs l'Association offre ses plus vifs remerciements.

A tous ceux qui lisent ces lignes, elle tend la main et sollicite une offrande, si petite qu'elle soit, en faveur de l'oeuvre des examens de français

C'est pour les petits Franco-Canadiens de Saskatchewan que l'A.C.F.C. se fait ainsi mendiante. C'est pour leur fournir le pain quotidien de l'enseignement du français qu'elle sollicite votre appui.

NE REPONDREZ-VOUS PAS A SON APPEL?

Les dons doivent être adressés au Secrétariat de l'A.C.F.C. Vonda, Sask.

St-Laurent ...

(Suite de la page 3)

Mgr Grandin devançant sa caravane arriva à cheval le dimanche 26 juillet. Il alla le soir même coucher au Fort Carlton où il avait des affaires pressantes à régler puis il revint passer trois journées complètes avec ses missionnaires à St-Laurent. Il put s'entretenir longuement avec le P. André des vastes projets que ce dernier avait en tête. Tout en admirant son esprit d'initiative et son zèle entreprenant, il n'était pas sans déplorer la vaste brèche faite à son modeste budget par des constructions si nombreuses et si coûteuses. "Ce cher Père André me déroute, disait-il. Il m'a dépensé cette année plus de trois cents livres malgré son casuel. Il ferait perdre patience aux anges eux-mêmes".

A St-Laurent, Mgr Grandin apprit du P. Doucet, malade lui-même, le triste état de santé du jeune supérieur de l'Ile à la Crosse, le P. Légeard, qui suppliait d'être relevé de sa charge. Bien à contre-coeur, mais forcé par la nécessité, Monseigneur se décida à y envoyer le P. Moulin, abandonnant pour un temps la mission St-André qui du reste n'était pas établie sur une base permanente.

Cette mesure qui ne devait être que temporaire fut définitive. Les chasseurs de la Prairie-Ronde n'ayant pas eu le courage de suivre l'exemple de ceux de St-Laurent, s'éparpillèrent de çi de là, à mesure que le buffle s'éloignait et se faisait plus rare, tandis que la colonie du P. André continua à prospérer et grandir. Mais St-Laurent ne cessa jamais de lui porter les secours spirituels à cette mission que son existence éphémère a jeté dans l'oubli. Qui eut pensé alors que à quelques milles des Moose-Woods, surgirait une grande ville et un évêché florissant?

J. Le Chevalier, O.M.I.

Feux de prairies et de broussailles

SASKATOON.— En différentes régions de la province on rapporte des feux de prairies et de forêt la semaine dernière.

Deux milles acres de pâturage étaient en feu à Cut Knife — Les feux de broussailles faisaient rage à Atton's Lake et Genbush, près de Cut Knife.

EXPEDIEZ-NOUS
les courroies de vos batteuses pour réparation.
Tous genres de vulcanisation et travail rapide
Toute commande pour accessoires de bicyclettes recevront une attention spéciale
De Armond & Wilks
234-20e rue E. SASKATOON

VALEUR $1.00 (GARDEZ CE COUPON) VALEUR $1.00
LaBelle
BEAUTY CLINIC
Canada Building
Bon pour 25c
SUR APPLICATION
Finger Wave, Marcel ou $1.00 appliqués sur tout Permanent de $4.00 ou plus
Nu-Jene
PERMANENT WAVE SHOPPE
Près du théâtre Tivoli
Un Coupon par Client
Travail professionnel seulement
Le coupon est bon pour les deux salons.

A Sensation!
BIG CHIEF BEER
Cette bière suprêmement fine est mise à la disposition du public avec l'assurance qu'elle répondra à toutes les exigences. Et le verdict est unanime!
THE SASKATOON BREWING COMPANY LIMITED
SASKATOON SASK.
24W

EXPOSITION INTERNATIONALE
DES ARTS ET DES TECHNIQUES dans la vie moderne
PARIS-1937
NOMBREUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPORTIVES
MAI-NOVEMBRE . 1937
RENSEIGNEMENTS:-Cies de Navigation, agences de voyage et M. J. LEGER, Agent Consulaire de France SASKATOON, Sask.

"Une de perdue deux de trouvées"

(G. de Boucherville) Illustrateur: Jules Paquette

Editeur:
L'Association Catholique des Voyageurs de Commerce
Section des Trois-Rivières.



87

Malgré ses nombreuses affaires, St-Luc profita de son passage à Québec pour remplir une promesse faite à son jeune ami, Desrivières. Celui-ci lui avait dit à son départ de Montréal "Ne manque pas à Québec, de te rendre sur la route de Sillery saluer Madame St-Didier et ses deux charmantes jeunes filles de ma part. C'est une famille unie à la mienne." Pierre trouva la mère seule au foyer, mais elle se montra vivement intéressée et le retint longtemps à causer de ses voyages.

Hermine et Asile étaient sorties avec une amie de leur âge pour une promenade à la campagne, dans la direction de Charlesbourg. "Comme tu te mets belle, avait dit Hermine, en taquinant sa soeur. Est-ce que tu espères y revoir le beau cavalier que tu as aperçu l'autre jour de la véranda? —Petite méchante, répondit Asile, qui t'a dit cela? Tu lis dans les coeurs pour deviner si juste. Eh bien, oui, j'espère le rencontrer, parce que je sais qu'il est encore dans la région."

Le carrosses des trois demoiselles filait, quand il croisa, au passage d'un pont, Pierre de St-Luc, lui-même, se rendait chez madame de St-Didier. On babillait trop dans la voiture pour s'en apercevoir. Quant à Pierre, il eut le temps de remarquer les visages. Voilà, se dit-il, des personnes que j'ai déjà vues... Où?... Ah, oui... les charmantes demoiselles rencontrées sur le bateau de Sorel. Et Pierre ne fut s'empêcher de suivre le carrosse du regard.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

CONTRIBUTIONS DE NOS CORRESPONDANTS

La Vie Française en Saskatchewan

* * * *

Le Consul de France à Willow-Bunch

La Ligue catholique féminine

WILLOW-BUNCH, Sask. — Dimanche, 4 juillet, alors que nous arrivent de Québec les échos encore vibrants de fêtes grandioses — l'apothéose de la culture française, en terre d'Amérique — nous avons l'honneur insigne de recevoir parmi nous des visiteurs de marque: M. Augé, consul de France à Vancouver, et sa dame, accompagnés de M. Jean, agent consulaire à Régina, et sa dame.

Diner intime à l'hôtel Paulhus.

Visite du Couvent.

Réception à la Salle St-J-Baptiste, où toute la population canadienne-française est heureuse de saluer les dignes représentants de la mère-patrie.

PROGRAMME:

Ouverture: Piano par Mlle Bernadette Beaulne.

Adresse de bienvenue par Arsène Lauzière.

Discours par M. Augé, qui nous apporte la sympathie émue, le bon et constant souvenir de la France, à ses enfants du Canada.

Remerciements par Mgr Kugener.

O Canada, accompagné par Mlle Mathieu.

M. Blanchard, au nom de la Société St-J-Baptiste, présidait l'assemblée et fut l'âme dirigeante de cette réception.

La Ligue catholique féminine

Une autre charmante visite, qui fera date dans nos mémoires, fut celle de Mme Dorais, présidente, accompagnée de Mmes Braziel et Audette, organisatrices de Gravelbourg, venues fonder chez nous la "Ligue Catholique féminine."

Réunion des Dames Catholiques de la paroisse à la salle St-J.- Baptiste pour saluer ces distinguées visiteuses.

Exposé de la Ligue, dans un rapport remarquable présenté par Mme Dorais.

Les Dames s'enrôlent en grand nombre dans cette oeuvre d'apostolat, recommandée par notre Saint-Père le Pape et bénie par Son Eminence, notre bien-aimé Cardinal Villeneuve.

Ces débuts encourageants sont un gage de succès pour l'avenir de la Ligue dans la paroisse; toutes les dames et demoiselles voudraient en faire partie.

Après l'assemblée, répondant à une gracieuse invitation, un thé nous réunissait chez Mme Hector Beaulne. Nous remercions nos distinguées visiteuses, ainsi que Mme Beaulne et sa charmante famille des heures agréables que nous avons passées en leur aimable compagnie.

DIVERS

M. et Mme Paquet, de St-Brieux, sont en vacances chez leurs parents, M. Jos. Beaulne.

M. et Mme A.-P. Beausoleil, M. et Mme Paulhus sont en villégiature au Parc National, au lac Waskesiu.

M. et Mme Jos. Charbonneau, M. et Mme Alban Duperrcault, M. Ernest Lambert et M. E. Cornellier sont en route pour visiter les Rocheuses et Vancouver.

MM. Ulderic Guauy, Télesphore Bruneau, Paul-Emile Mondor, visitent actuellement les provinces de Québec et d'Ontario.

1 JUILLET— Mariage de M. Gérard Taford et Mlle Gabriel Winslow. Les heureux époux visitèrent le Nord de la province.

8 JUILLET— Grande fête à la Salle Lebel pour célébrer le retour de nos jeunes mariés. Assistance nombreuse et choisie, nombreux cadeaux. Nos meilleurs souhaits de bonheur aux heureux époux.

Retraite paroissiale à Storthoaks

A l'ordination du R.P. Pinette

STORTHOAKS, Sask.— Durant la semaine du 20 au 27 juin, eut lieu en notre paroisse une retraite, prêchée par les Révérends Pères A.-N. Parent et Th. Roy, rédemptoristes.

Les fidèles se firent un devoir d'assister en grand nombre à chaque office et de venir entendre les sages enseignements.

VA ET VIENT:

Monseigneur Bois, P.D., curé de St-Maurice, notre curé, M. l'abbé et M. Ferland, M. Octave Carrière et Mlle Eugénie Pinette sont allés à Lebret dernièrement, afin d'assister à l'ordination du Père Gérard Pinette, O.M.I.

Le Père Pinette n'est pas pour nous un inconnu, car il a séjourné plusieurs années ici depuis son enfance.

Il est le neveu de Mlle Pinette, ménagère au presbytère.

Prions Dieu, afin qu'il accorde à ce jeune prêtre, ses bénédictions dans la voie sacrée qu'il a choisie, pour le bien des âmes.

En visite à Storthoaks le mois dernier: M. et Mme J. B. Balez, M. et Mme J. B. Labossière, Mme Wilfrid Robidoux tous de Haywood, Man., chez leur fille et soeur, Mme Lucien Gofflot.

Après un séjour de quelques semaines dans la province de Québec, M. et Mme Osias Beaudoin sont rentrés dans leur foyer, très enchantés de leur voyage.

Sont en vacances dans leur famille: Mlle Régina Toupin, garde-malade à St-Boniface, Anna Toupin, institutrice à Gravelbourg, Mlles Suzanne Lemieux et Marie-Rose Gauthier, étudiantes à l'Académie St-Joseph, St-Boniface, Man.

A ces demoiselles, nos souhaits de joyeuses vacances.

Notre chef de gare, M. Wilfrid Lemieux, son épouse et leurs enfants sont partis pour une vacances de deux semaines environ.

Ils se proposent de visiter plusieurs localités dans la province et au Manitoba.

BAPTEMES:

Le 13 juin fut baptisé Joseph, John Zéloukia, enfant de Jhon Zelonkia et Joséphine Kussak. Parrain et marraine: Delphis Guai et Rosie Luyten.

Le 20 juin, Vincent, Alvin, Keith Germaine Paquin. Parrain et marraine: Henri, Joseph Luyten, Constance Luyten.

Le 27 juin, Annie, Elsie Zelonkia, enfant de Mike Zelonkia et Rosalie Luyten. Parrain et marraine: Henri, Joseph Luyten, Constance Luyten.

DECES DE M. SYLVA PARENT

Examens de français ---- Récoltes brûlées

MEYRONNE, Sask.— Mme O. Salvail et MM. Albert et Léon Parent viennent d'être éprouvés par la mort de M. Sylva Parent, survenue à Pender Harbour, Colombie canadienne.

M. Sylva Parent avait quitté Meyronne il y a un an à peine pour aller en Colombie chercher une occupation. Il a succombé après cinq jours à une attaque de parlysie. Il avait 41 ans.

Trois membres de sa famille, MM. Os. Salvail, Albert Parent, R. Salvail eurent la consolation de l'accompagner à sa dernière demeure; il repose maintenant au cimetière de Sechelt (C.-C.). M. Sylva Parent laisse dans la mémoire des paroissiens Meyronnais le souvenir d'un catholique convaincu et d'un bon citoyen.

Nous renouvelons l'expression de nos sympathies aux familles éprouvées.

EXAMENS DE FRANCAIS

Nos jeunes Canadiens ont donné leur maximum d'effort le jour des examens. Ceux-ci se sont passés sous la surveillance de M. Albert Parent.

M. Albert Valcourt et Mlle O. Valcourt de St-Jean-Baptiste, Man., étaient de passage à Meyronne il y a une quinzaine de jours.

M. et Mme A. Fontaine et leurs quatre enfants nous ont quittés pour aller au Manitoba où ils passeront quelque temps près de leurs parents aux environs de Winnipeg.

MM. Os. Salvail, Albert Parent et M. A. Gaucher font un séjour de quelques semaines en Colombie canadienne. Mme A. Gaucher est en visite chez ses filles Mmes A. et Léon Parent.

Mme Paul Bouvier ainsi que MM. Paul, Arsène, Alcine, Honorius et René Bouvier sont en voyage et doivent se rendre à St-Eustache et à St- François-Xavier, Man.

Mlle Irène Smith est de retour chez ses parents, M. et Mme O. Smith.

MALADE

Mme André Sénécal, qui a dû aller prendre à Gravelbourg une consultation d'urgence, suit un traitement de quelques semaines. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

TEMPERATURE

Un jeune orage, quelque peu humide a rafraichi l'après-midi — Une chaleur intense a grillé graduellement la menue couche de verdure formée par les blés et avoines semés il y a un peu plus de deux mois.— Seule, la foi nous reste.— Haut les coeurs!

UN MARIAGE

Mort de M. Berthiaume

MONTMARTRE, Sask.— Le 28 juin, dans l'église du Sacré-Coeur de Montmartre, M. Bernard Coolican, fils de feu Ber. Coolican, conduisait à l'autel Mlle Germaine Ecarnot, fille de M. Chs, Ecarnot, aussi un des pionniers de Montmartre. M. l'abbé Thériault, curé de la paroisse, présidait à cette cérémonie en présence de nombreux parents et amis.

La Chorale exécuta avec succès un magnifique programme de chant bien choisi pour la circonstance.

Les nouveaux époux ont été aussi l'objet de nombreuses réceptions et de riches et nombreux cadeaux ont été offerts, comme témoignages de l'estime universel.

Au retour de leur voyage, les nouveaux époux ont établi résidence sur la terre ancestrale où nos meilleures souhaits les accompagnent.

M. et Mme O. Hamelin, M. Pat. Goulet et Mme Palma Goulet se sont rendus à Battleford, aux funérailles de Mme Dr Elie Hamelin, le 25 juin.

M. Jos. Berthiaume de Régina, et anciennement de Montmartre, est décédé en cette ville à l'âge de 84 ans. Il était un les pionniers de l'Ouest comme constructeur et avait aussi passé plusieurs années dans le commerce à Montmartre. Nos condoléances à la famille.

M. et Mme George Gratton, M. le curé Thériault et les enfants de M. Em. Taillon, sont en voyage à la côte du Pacifique, pour trois semaines. Les enfants de M. Taillon sont allés rejoindre leurs parents, à New Westminster. Ils étaient pensionnaires au Couvent de Montmartre.

M. Marc Faubert, un des pionniers de Montmartre, est actuellement en promenade dans l'Est Canadien. Il est accompagné de sa fille, Mlle Lucienne, institutrice.

Décès de Dame Veuve Cochet

ST-LOUIS.— Le quatre du courant, décédait à St-Louis une brave octogénaire: Dame Veuve Marie Cochet, épouse de feu Joseph Cochet qui l'a précédée dans la tombe depuis 25 ans. La défunte était âgée de 83 ans et 6 mois.

Les funérailles eurent lieu à St-Louis au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Dame Marie Cochet était avantageusement connue et aimée de toute la région, aussi, Domremy, Hoey et St-Louis, se firent un devoir d'assister à ses obsèques en témoignage de sympathie pour les membres de sa famille. M. l'abbé Boucher, curé de Wakaw, chanta la messe et fit les dernières prières liturgiques au cimetière de St-Louis.

Pour pleurer le départ de la défunte lui survivent: ses filles, Dames Etienne Doderai et Joseph Tessier de St-Louis; son fils, Edouard Cochet de St-Louis, époux d'Albertine Georget; ses petits enfants: Henri Louis, Auguste et Joseph Doderai de St-Louis, Marie Doderai, épouse de Jean-Baptiste Legault, docteur de Domremy. Louise Doderai, épouse de Auguste Viola, de St-Louis. Joseph, Jean et Martin Tessier de St-Louis. Alexandrine Tessier, épouse de Pierre Trumier de Domremy. Louise Tessier, de Burchill. Albertine Cochet, épouse de Oliva Lavertu de Domremy. Georges, Robert et Armand Cochet de St.Louis. Joseph Cochet et Berchman. Marie Cochet, épouse de Henri Doderai, de St-Louis. Mélanie, épouse de Joseph Mercier de Zénon Park et Thérèse Cochet de St-Louis.

Les porteurs furent: Joseph et Jean Tessier, Louis et Auguste Doderai, Berchmans et Georges Cochet. M. Joseph Cochet portait la croix, et M. Martin Tessier conduisait le corbillard.

La défunte était née en France à Pezé le Robert, département de la Sarte, France. Elle habitait St-Louis depuis 45 aus. C'est dire qu'elle connut les labeurs et les privations des premiers colons de St-Louis. Les enfants suivent ordinairement le bon exemple des parents. Ceux de la défunte marchèrent sur les traces de ces derniers, aussi ils sont tous placés sur des terres et vivent avantageusement avec leurs familles respectives.

Bonne chrétienne, la défunte l'était, et toujours généreuse quand il fallait. Secourir les missionnaires ou soutenir les bonnes oeuvres de la paroisse. Elle a reçu sa récompense.

Aux membres de sa famille nous offrons nos sympathies les plus sincères.

Nouvelles d'Assiniboia

Nous avons tous appris avec vive joie la nomination de son Excellence Mgr Joseph Guy, O.M.I. au siège épiscopal de Gravelbourg. Son Excellence n'est pas inconnue dans notre paroisse; elle y est venue prêcher plusieurs fois, alors qu'elle remplissait les fonctions de recteur du collège Mathieu de Gravelbourg.

Les Dames d'Autel tinrent leurs assemblées mensuelles, chez Mmes Albert Kessler et John Ludlow respectivement.

Les travaux de peinture à l'extérieur de l'église et du presbytère sont terminés, ces deux bâtisses font le point de mire dans notre ville actuellement.

Le 9 juin, avait lieu le "Field Day" sous le patronage de la Légion. Plusieurs de nos enfants remportèrent des prix aux différentes courses et un magnifique feu d'artifice eut lieu dans la soirée, qui dura au-delà d'une heure.

Louis Rozon et sa famille de Strasbourg étaient en visite chez des parents, dimanche dernier, M. et Mme Charles Rozon.

Ont conservé les deux tiers des points au dernier examen écrit de la classe de catéchisme senior: Kathleen Sutherland, Rollande Tessier, Rhéa McDonald, Robert Tessier, Donald Sutherland, Walter Mulvena, Marie Maynik. Le prix pour la meilleure copie fut décerné à Marie Haynick.

Des prières spéciales furent récitées récemment, au deux messes du dimanche pour le repos de l'âme de la mère de Mme Alexander Farwell, décédée aux Etats-Unis, quelques jours auparavant. Mme Farwell se rendit pour les funérailles, qui eurent lieu à Détroit, Mich.

James Gawley et sa famille Marguerite de Palmer, ainsi que Ed. Cloutier et J. Lamacher de Mazenod, étaient en ville pour la convention libérale.

Le tirage de la statue de la Sainte-Vierge eut lieu. Les recettes seront employées pour le club des jeunes garçons afin d'aider au campement qui doit avoir lieu à Katapwa prochainement.

Mme J. Hengel de Shaunavon est en visite shez sa fille Mme B. Mc-Elgunn.

William, Samuel et Alfred Maddigan de Détroit, Mich., sont en visite chez leur soeur, Mme T.-H. Sutherland.

Rolland et Eugène Audette, du Collège Mathieu, et Rollande et Marguerite Audette du Couvent Jésus-Marie de Gravelbourg, sont en vacances chez leurs parents, ainsi que Gervase Kotte, du Collège Campion, Rose Letilly du Couvent de Laflèche,, Lorraine Legaré du couvent de Willow-Bunch et Geneviève Kotte du couvent de Laflèche.

James Sloan de Harptree, ainsi que Mlle Mary Gawley de Palmer, étaient en visite au presbytère dernièrement.

Les jeunes filles du club Junior tinrent leur assemblée chez Mary Kessler.

Nous sommes heureux de saluer trois nouvelles âmes arrivées dans la paroisse; Mlles Lorick de Ceylon et Margaret Kempf de Rockglen.

De passage au presbytère dernièrement: M. Albert Gravel, de Mazenod, curé; R. Lussier, curé de Lisieux; A. Swittalo, O.M.I., de Battelford, J.-A. Letendresse de Saint-Victor; Napoléon Poirier, de Ponteix; Mgr H. Kugener, V.C.; A. Lauzières et J. Mondore de Willlw-Bunch.

Malades catholiques à l'hôpital ces deux dernières semaines: Assiniboia: James Zegol, Shirley Bekar, Mme J. Gabry, Gustave Huys; Willow-Bunch: Mme E. Nadeau, Mme S. Doyle, Mme Poul Piché; Rockglen: Carl Knapp, Joseph Krupp; Flintoft: Mme J. Soverau, Mme Joe. Ballog; Wood Mountain: Mme Clifford McKercher; Saint-Victor: Mme Henri Bissonnette, Joe Lalonde; Congress: Mme George Hillmer; Fife Lake: Mme J. Gagné. Lisieux: Eveline Lamontagne; Scout Lake: Mme Michael Kwasnicki; Limerick: Joseph Karinshiski.

Rollande Hamonic de LaRochelle, Man., est en visite pour quelques semaines chez ses grands parents, M. et Mme Joseph Hamonic.

La "Croix" et les petites Dionne

PARIS.— Avec un léger retard la presse française signale que les quintuplettes Dionne viennent d'avoir trois ans. "La Croix" et toute la presse catholique souligùent à cette occasion que le troisième anniversaire des cinq petites Canadiennes fut célébré par une messe d'action de grâces à l'église du Sacré-Coeur de Corbeil.

"Ainsi, ajoute l'organe officieux de l'église de France, l'année nouvelle aura été ouverte sous le signe de Dieu qui leur a accordé une si évidente protection en les conservant toutes les cinq en vie et en bonne santé alors que leur naissance est un phénomène par elle-même et qu'il est très rare que des jumeaux nombreux survivent tous".

ARRÊTEZ dans une Minute la TORTURE de la Démangeaison

Pour soulager promptement la démangeaison causée par les pustules, boutons, eczéma, pieds d'athlète, squames, éruptions et autres affections cutanées, appliquez la PRESCRIPTION D.D.D. du Dr Dennis. Ses huiles bienfaisantes calment l'irritation de la peau. Claire, non graisseuse et non tachante—séche vite. Fait cesser instantanément la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c. aux pharmacies, vous convaincra, ou argent remis. Demandez la PRESCRIPTION D.D.D. 26F

Le Magasin de Linge pour Dames

le plus complet en Saskatchewan.

Grand assortiment et prix très modérés.

MORGAN'S

Avenue Centrale Prince-Albert

Printemps...

Au printemps un bon nombre de citoyens désirent améliorer leurs demeures et d'autres désirent bâtir. Il leur faut un marchant de bois digne de confiance afin de faire l'un ou l'autre.

C'est notre commerce de pourvoir à vos besoins. Nous avons un stock complet et nos prix sont des plus raisonnables. Nous sollicitons votre clientèle.

North Star Lumber Co. Ltd.

D'OU VIENT LE BON MATERIEL

Cour de P. A. J. P. Hepburn, gérant



VENTE Souliers de Sport pour hommes

OXFORDS

Bruns et blancs, noirs et blancs, blancs, bruns et sable .... Ce sont des souliers Oxfords "Strider" et "Country Club" qui se vendent régulièrement de $5.00 à $6.00. Tous ces souliers ont des semelles cousues à la trépointe "Goodyear". Moitié des talons en caoutchouc. Pointures 6 à 10.



Prix de Vente $3.95

Ralph Miller Ltd. 915 Ave Centrale Prince-Albert

Hamiltons LIMITED

M. C. Hamilton, dir.-gérant

Entrepreneurs de pompes funèbres

Téléphones:- 3065 — 3228

25-11ième Rue Est

PRINCE-ALBERT SASK.

PHARMACIE DUNCAN

AVENUE CENTRALE

PRESCRIPTIONS

Articles de pharmacie

Bonbons, papeterie, etc.

Téléphone 2155

NOUS LIVRONS

Modern Bread Company, Ltd.

PAIN "SOM-MOR"

Chez tous les épiciers.

Envoyez votre commande

Devenez notre agent

Prince-Albert, Sask.

Tél. 2838

GRATIS contre l'ASTHME et la BRONCHITE CHRONIQUE

Les Capsules RAZ-MAH de Templeton font cesser les sifflements, les suffocations, l'oppression; facilitent la respiration; vous permettent de travailler à l'aise et de dormir paisiblement. Soulagement sûr et RAPIDE.

Eprouvez la valeur de RAZ-MAH dans votre propre cas. Achetez-en une boîte de 50c. ou de $1 chez votre pharmacien; ou, pour recevoir un essai gratuit, écrivez à TEMPLETONS LIMITED 88 Colborne Street, Toronto 2, Ontario.

Pour Marchandise Générale Meilleure Qualité au PLUS BAS PRIX

THE Windsor Grocery

700 Avenue Centrale Pr.-Albert

TEL. 2776

NOUS PARLONS FRANCAIS

Prescriptions remplies avec soin

Vous trouverez ici tout ce qui s'achète dans une pharmacie

PHARMACIE

Bamford

En face du magasin Woolworth

TELEPHONE 2011

Accessoires pour AUTOS

de toutes marques

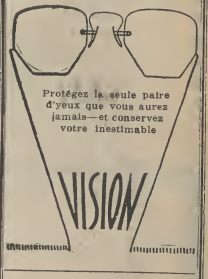
Si votre auto a besoin de réparations, venez nous voir.

Nos prix vous surprendront

New Auto Wreckers

Tél: 2262 151 Rue River

Prince-Albert, Sask.



F. D. Culp

OPTOMETRISTE

924 Ave Centrale, Prince-Albert

LE PATRIOTE DE L'OUEST

MERCREDI, 14 JUILLET, 1937

Impressions de notre représentant

M. le juge Lucien Dubuc au Congrès de la Langue française à Québec

Il présente les hommages des congressistes à S. E. Cardinal Villeneuve

....Voici un résumé du discours de M. **Lucien Dubuc**, juge de la Cour de district d'Alberta, prononcé à la deuxième séance publique au Colisée.

Les gens de l'Alberta ont la réputation de ne pas payer leurs dettes et de passer, en plus, des lois en conséquence. Il se peut que l'Alberta ne paie pas toutes ses dettes, suivant, en cela, l'exemple de très grands et très puissants pays par delà les mers.

Mais, il est une dette dont les Franco-Albertains ne tiennent pas à se libérer, c'est bien cette dette héréditaire et imprescriptible envers la vieille province de Québec, qui a donné à l'Alberta ses enfants, c'est aussi cette dette plus lointaine, mais sans cesse renouvelée et toujours vivante envers la France qui a prêté aux Franco-Albertains sa langue et son idéalisme.

Les Franco - Albertains se rappellent aussi avec gratitude la dette qu'ils ont contractée envers leurs premiers missionnaires, principalement les héros que furent les Pères Oblats, dont Son Eminence est l'un des membres les plus glorieux.

Les Franco - Albertains veulent être fidèles à leurs traditions, et cette persévérance française que montre un petit peuple qui vit, à 2,000 milles de Québec et à près de 5,000 milles de Paris, cette persévérance française doit être méritoire.

Même sous la domination britannique, l'âme et la langue françaises ont survécu au Canada. Les Franco-Albertains, qui sont des Canadiens de foi trempée, sont bien décidés à continuer à tenir, quoi qu'il puisse advenir.

M. le juge Dubuc rappelle, dans la dernière partie de son discours, que plusieurs hommes d'Etat qui font honneur à leur pays sont originaires de l'Alberta. Il rend ensuite un hommage tout particulier au Cardinal Villeneuve, qui a été le premier évêque de Gravelbourg et qui fait la gloire de l'Est et de l'Ouest du pays.

L'HON. TH. CHAPAIS PRESENTE M. LOUIS BERTRAND

Voici le texte de l'allocution prononcée à la deuxième séance publique du Congrès de la Langue française par sir Thomas Chapais présentant Louis Bertrand, délégué de l'Académie française:

C'est notre heureuse fortune que d'avoir au milieu de nous, ce soir, durant ces grandes assises de notre doux et cher parler français, deux personnalités illustres en une seule présence: la noble et glorieuse Académie française, et le prestigieux écrivain qu'elle a su choisir, entre quarante immortels, pour être son ambassadeur extraordinaire auprès de notre Congrès.

Devant ce magnifique auditoire un long panégyrique de cette reine des académies serait assurément superflu. Nommer devant vous l'Académie française, c'est évoquer soudain dans votre esprit tout un passé de gloire où brillent des pléiades de noms fameux et d'oeuvres géniales. La docte compagnie, fondée par le grand cardinal, dont la haute statue se dresse au péristyle de notre histoire, a su correspondre admirablement à la conception qui l'avait fait naître. Lorsqu'on feuillette ses annales, on y voit briller les noms des plus grands poètes, des plus grands prosateurs, des plus grands orateurs: Bossuet et Corneille, Fénelon et Racine, Montesquieu et Buffon, Chateaubriand et Lamartine, Victor Hugo et Lacordaire, Villemin et Montalembert, Guizot et Berryer, François Coppée et Albert de Mun et tant d'autres. Quand on parcourt cette liste glorieuse, on se demande quel pays au monde pourrait en présenter une qui lui fût égale. Ah! je sais bien que d'incontestables maîtres de la parole ou de la plume n'en furent pas. Je sais bien qu'il y a cet agaçant 41e fauteuil dans lequel un mordant humoriste fit s'asseoir un jour toute une série de grands écrivains qui ne furent jamais invités à siéger sous la coupole mazarine. Je sais bien qu'un bohème littéraire se fabriqua cette épitaphe funambulesque:

Ci-git Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que notre chère France, notre mère intellectuelle, fut trop riche en grands hommes de lettres pour pouvoir leur conférer à tous l'immortalité académique. Il n'en reste pas moins incontestable que l'Académie française a été et reste une des plus hautes personnifications du génie national. Au milieu de toutes les vicissitudes politiques, après avoir vu sombrer bien des institutions et s'écrouler bien des régimes, elle reste debout, aristocratie de la pensée, au milieu des flots tumultueux de la démocratie contemporaine: et elle porte très haut, devant les autres nations le flambeau rayonnant de l'intellectualité française.

Cette Académie trois fois séculaire est encore une des grandes forces spirituelles de notre mère patrie. Dans un âge où les bases mêmes des sociétés sont ébranlées, elle est une puissance traditionnelle et pondératrice. En conservant à la noble langue française sa pureté, sa clarté, ses facultés précieuses de logique et de précision, elle contribue énergiquement au maintien du bon sens national et du bon sens universel. Nous aimons à citer ici les paroles que prononçait naguère un académicien illustre: "Il y a, disait-il, des jours ce péril pour la pensée, pour la raison de l'homme; il y a des époques de vertige où il semble que la tête tourne aux nations, où le bon sens humain se trouble, les idées s'altèrent, la vérité diminue, les moeurs s'abaissent sous l'effort des passions conjurées, la grande maîtresse d'erreur, comme dit Pascal, triomphe; le langage lui-même change, et l'on essaye, par exemple, de nommer Dieu le mal, la propriété le vol, le travail un droit, l'autorité une tyrannie, le respect une bassesse, la licence liberté et la liberté chimère". Eh bien! ce péril pour la pensée, pour la raison humaine, l'Académie s'est toujours efforcée de le conjurer en conservant à la langue française ses qualités essentielles. Et pour cela, pour cette oeuvre magnifique, elle mérite la reconnaissance de tous ceux qui sous tous les cieux, à travers le monde, ont au coeur le culte de la langue et de la civilisation française. En dépit de la séparation, en dépit de l'espace et du temps, ce culte est resté le nôtre, ce parler français, notre précieux héritage, qui a porté et qui porte encore jusqu'aux confins de l'univers la lumière de la vérité, nous le chérissons dans nos coeurs et nous nous efforçons de le purifier sur nos lèvres. Et c'est parle que nous l'aimons passionnément que nous saluons dans l'Académie française la gardienne du feu sacré, la grande prêtresse à qui incombe l'auguste fonction de veiller pieusement sur la pérennité du verbe français dans le monde.

Ce verbe français, Monsieur, souffrez que je vous le dise, vous êtes l'un de ses maîtres les plus admirés parmi nous. Lorsque nous avons appris que l'ambassadeur extraordinaire dont je parlais il y a un instant, que cet ambassadeur, ce serait vous, nous avons eu un vif sentiment de fierté. L'ambassadeur était de noble stature et de haut renom. Et nous a-

(Suite à la page 14)

Une véritable ressaisie de notre race

UNE UNION QUI AURA SON POINT D'ATTACHE AU COEUR DE LA VIEILLE PROVINCE FRANCAISE DU QUEBEC

La langue et la pensée française sont la meilleure sauvegarde au catholicisme chrétien.

PAR LE R. P. A.- F. AUCLAIR, O.M.I.

Résumer en quelques mots, pour les lecteurs de l'Alberta et de la Saskatchewan, les impressions multiples qui ont traversé notre esprit et fait vibrer nos coeurs en ces cinq grandes journées d'action catholique et nationale dans la capitale de la race française en Amérique, est assurément une entreprise trop vaste pour les cadres d'un article. Si l'on songe qu'il s'est prononcé là, au cours de diverses manifestations, quelques centaines de discours dont plusieurs sont de très haute valeur, en plus d'une multitude de mémoires et d'études qui ont envisagé le problème de la survivance de l'esprit français en Amérique sous tous ses aspects.

Le première impression qui nous envahit en face de l'oeuvre immense que s'était assignée le Congrès, dont les organisateurs avaient dressé nettement les puissantes lignes d'architecture, est celle qui nous saisit et nous pénètre devant la grandiose beauté de la façade et de l'ample vaisseau de la nouvelle Basilique nationale de Sainte-Anne de Beaupré où le nouvel évêque de Gravelbourg, S. Exc. Mgr. Guy devait célébrer la messe finale d'action de grâces de toute la race française en Amérique, en présence de Son Eminence le Cardinal archevêque de Québec et du représentant de la Délégation Apostolique entourés d'une couronne de vénérables archevêques et évêques, de prêtres et de laïcs, où voisinaient l'illustre délégué de l'Académie française et les plus modestes ouvriers de la cause venus de tous les points du continent, tandis que l'âme éloquente qui traduisait les sentiments de tout un peuple était celle de l'archevêque de Port-au-Prince, capitale de Haïti.

Spectacle grandiose, plus d'une fois renouvelé, de l'union de tous les coeurs pour un même objet: la conservation et l'expansion de notre héritage catholique et français, qui justifiait M. Omer Héroux d'écrire dès les premières séances du Congrès: "Des liens sont noués pour toujours entre nos groupes".

Union qui aura nécessairement son point d'attache au coeur de la vieille province française de Québec, mais qui ne s'embarrassera point de divisions territoriales; union qui embrassera tous les groupes français, non seulement des neuf provinces canadiennes, mais ceux des Etats-Unis depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la lointaine Louisiane, et jusqu'à l'île française de Haïti, aux Antilles; union déjà scellée sous nos yeux et pour toujours, entre ces groupes épars tous représentés à Québec: union que le comité permanent issu du Congrès a reçu mandat d'affermir et de stabiliser dans un organisme puissant autorisé à parler au nom de toute la race.

Un Etat français de pareilles dimensions ne correspond pas évidemment à la notion ordinaire que l'on se fait du terme Etat, lequel paraît nécessairement devoir se renfermer dans des limitations territoriales. Mais, qui dira qu'une telle fédération morale de toutes nos forces ne soit impérative et qu'elle ne soit le devoir même que nous a assigné la Providence par-dessus les changeantes frontières politiques pour l'accomplissement de notre mission en Amérique?

La pensée de fond est la même chez tous, s'il y a quelque divergence de forme dans la manière de l'exprimer.

Lorsque S. Exc. Mgr. Yelle, archevêque de St. Boniface, en la conclusion de son solide et puissant travail, a dit avec une éloquence où revivait l'âme de Mgr. Langevin, qu'il ne fallait pas retrécir nos horizons et que la province de Québec devait se garder de tendances séparatistes, il a traduit les sentiments de tout l'auditoire et de toute la race, qui lui a fait une non moindre ovation qu'à l'abbé Groulx, insistant particulièrement et de façon très éloquente sur la nécessité de redevenir nous-mêmes et de reprendre conscience de la grandeur de notre héritage.

C'était le bon Dieu même qui parlait par la bouche du grand archevêque lorsqu'il disait: "Quand sérieusement nous entendons parler de séparatisme pour la province de Québec, nous voyons là, non pas des paroles de salut, mais des paroles de découragement et de défaitisme et nous nous disons: si les Canadiens-Français du Québec ne sont pas capables de rester eux-mêmes et de s'imposer à leurs concitoyens de langue anglaise à l'intérieur d'un même Canada, nous ne voyons pas comment ils pourront résister à l'influence des relations internationales dans une Amérique de langue anglaise et de moeurs américaines."

La pensée profonde de M. l'abbé Groulx d'ailleurs rejoint par une autre voie celle du vénérable archevêque de Saint-Boniface. Assurément ce n'est pas d'un état français aux horizons rétrécis qu'il a voulu parler lorsqu'il a dit: "Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération... Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, le porte déjà dans ses yeux. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française."

Selon le voeu de Son Eminence le Cardinal "c'est une véritable ressaisie d'elle-même qu'a voulu opérer notre race" dans ce Congrès pour contempler toute l'ampleur de son destin et assurer les moyens d'y rester fidèle.

Notre héritage, au total, c'est l'esprit français, dont le Recteur de l'Université d'Ottawa a su faire une si pénétrante analyse, et dont le délégué de l'Académie française a pu dire "la France est si profondément chrétienne que, même les incroyants de chez nous, les négateurs du Christ, parlent encore son langage, lorsqu'ils invoquent les grands principes de justice et de fraternité", en ajoutant qu'au Canada français "en dépit de tous les mauvais exemples et de tous les abandons de la métropole, on continue à voir dans la langue et la pensée française la meilleure sauvegarde au catholicisme chrétien, comme si votre langue et le catholicisme étaient indissolubles."

Même idée reprise encore par le chargé d'affaires de la Délégation Apostolique: "La papauté, qui un jour a baptisé la race française et fixé ses immortelles destinées, a béni et soutenu votre volonté de vivre, par cela même, elle a voulu la conservation de votre langue, note distinctive d'un peuple dans l'histoire."

Et ces paroles du Gouverneur Général, sur le plan de la collaboration nationale, ne sont-elles pas aussi à souligner: "Le Canada a le bonheur de posséder deux des grandes traditions de l'Europe, la française et l'anglaise. Vous avez conservé votre langue, votre droit, votre religion, et votre culture si riche d'histoire, d'un si grand prix pour le Canada tout entier. Votre langue surtout est un bien précieux car la langue et la littérature française constituent une richesse, non seulement pour le Canada français mais encore pour le Canada anglais."

Thèse soutenue brillamment aussi par M. le colonel Bovey, dans une autre séance.

Nous n'en finirions pas d'ailleurs si nous devions relever toutes les déclarations importantes revêtues de la plus haute autorité qui se sont exprimées fort nettement au cours de ce Congrès. Nous nous sommes bornés à en signaler la convergence vers le même objet, celui de l'extrême bienfaisance, non seulement pour nous-mêmes mais pour tous, de la conservation et du développement de l'esprit français, conservation qui est notre premier devoir national.

Les sections d'études, travaillant sept ou huit à la fois, pendant deux jours, les réunions générales, les grandes manifestations publiques de chaque jour, les causeries particulières, ont toutes porté sur le même point, avec un effet massif d'ensemble dont le temps seul pourra révéler toute la puissance.

Il n' a pas à hausser le ton pour dire qu'il s'est fait là quelque chose de grand, dont le mérite primordial revient aux organisateurs du Congrès, qui avaient sagement ordonnancé le programme sur des bases très vastes et de façon à donner à chaque séance, de la première à la dernière, une portée logiquement significative en vue d'une synthèse générale.

Nous y avons retrouvé la même ordonnance majestueuse que dans le premier Congrès de 1912, mais largement amplifiée, comme le comportait d'ailleurs le développement de l'organisation nationale des groupes extérieurs depuis vingt-cinq ans. C'est merveille que ce programme immense ait pu se dérouler de point en point sans lacune appréciable.

Tout ce que cela représente de travail, de tact, d'intelligence et de dévouement est au-delà de toute appréciation. L'exquise politesse française toujours souriante de Mgr Roy, le président, ou de M. le chanoine Cyrille Gagnon, dans la présentation des orateurs et la conduite des délibérations, était un charme pour l'esprit et une assurance de la plénitude d'harmonie nécessaire au travail efficace. Nous en avons gardé pour notre part un sentiment de haute admiration.

Très amplifiée aussi a été la diffusion immédiate par la radio et par la presse des travaux du congrès.

Par la radio, du moins dans le sphère de son rayonnement, ce sont des milliers et des milliers d'auditeurs, qui ont pu suivre confortablement chez eux les principales séances du Congrès, mieux même que ceux qui composaient les vastes auditoires retenus dans l'immense colisée ou autres salles, jusqu'aux heures de minuit.

La presse, de toute nuance, sauf la jaune, naturellement, qui n'a guère exploité que la photographie à outrance, a donné une très large diffusion à tous les travaux du Congrès, même les plus didactiques, par des reproductions intégrales de textes ou d'excellents résumés. Il a là toute une mine d'information précieuse en attendant la publication définitive des deux volumes du Congrès.

Autre chose encore que nous tenons à noter en terminant: la nombreuse assistance des religieuses aux sectitons d'étude et la large participation de la jeunesse et même des tout petits aux manifestations du Congrès.

Pour ces derniers, la journée du lundi, inaugurée par une messe en plein air au terrain des jeux du parc Victoria et un admirable sermon de profonde simplicité apostolique, continuée ensuite par la séance des Avant-Gardistes de l'Alberta, qui tira les larmes des yeux de plus d'un spectateur, fut particulièrement émouvante, non moins que l'illustration gracieuse des chansons et

(Suite à la page 16)

La Survivance du parler français par celle de l'esprit français

Texte de l'allocution présentée à la deuxième séance du Congrès de la Langue Française par le R. P. Joseph Hébert, recteur de l'Université d'Ottawa.

Mesdames, messieurs,

Mes premiers mots veulent être l'hommage ému et profond de l'oeuvre que je représente, à ce Deuxième Congrès de notre parler, au verbe français, à l'esprit français, à la race canadienne - française qui écrit sur les bords du Saint-Laurent et dans les diverses régions de l'Amérique du Nord des pages de fierté, de noblesse et d'héroïsme, à la gloire de l'Eglise et de la civilisation.

Un de nos historiens les plus éminents a bien voulu proclamer l'Université d'Ottawa le "premier bastion de la pensée catholique et française dans l'Ontario". Les maîtres de l'institution universitaire de la capitale fédérale, dont le désir constant est de travailler à la culture intellectuelle et religieuse des deux groupes ethniques que l'Eglise leur a confiés, gardent l'indéfectible vouloir de donner à cette sentence la plénitude de ces réalisations pour servir, selon les besoins de l'heure, du milieu et des circonstances, le groupe français ontarien, dont on veut bien reconnaître le courage de la résistance, la noblesse des conquêtes et l'inaltérable attachement à sa foi et à sa langue.

Excellente idée alors, messieurs les promoteurs et organisateurs de ces assises patriotiques, que de mettre l'Université d'Ottawa sur le plan des universités françaises de la province de Québec, en inscrivant le nom de son recteur sur la liste de vos invités d'honneur, d'autant plus qu'il se fait gloire d'être lui-même petit-fils de Français en même temps que fils dévoué et fidèle de l'historique cité de Champlain.

Notre adhésion cordiale, religieuse et patriotique au Deuxième Congrès de la Langue française, nous l'avons déjà donnée publiquement, au nom des élèves de la section française de l'Université d'Ottawa et de tous les Canadiens français de la province d'Ontario, au distingué président de ces assises, recteur magnifique de l'Université Laval, lors de son passage dans la capitale fédérale le 8 novembre dernier. Nous sommes heureux de la renouveler ce soir: nous voulons que ce Congrès atteste d'une façon solennelle l'attachement inviolable de toute la race au parler, aux lois, aux arts et aux moeurs des aïeux; nous voulons qu'il soit une efflorescence de vie française en Ontario, comme il le sera dans Québec, chez nos frères de l'Acadie et de l'Ouest, de la Nouvelle-Angleterre et de la lointaine Louisiane.

"La survivance du parler français par celle de l'esprit français"; voilà bien le sujet que l'on m'a prié d'exposer devant cet auditoire distingué.

L'esprit français, qu'est-ce à dire? Voilà une expression qu'on saisit sur toutes les lèvres; elle a des sens multiples et sert à désigner des choses souvent fort disparates. Pour en pénétrer le contenu, si riche et si profond à la fois, il faut connaître les deux termes dans leur acception première et dans leur signification propre.

Le mot esprit, considéré séparément, a lui aussi, des sens variés et divers: il suffit de feuilleter un lexique un peu complet pour s'en rendre compte. Le peuple dans sa philosophie rudimentaire mais sûre, sait en capter les différentes nuances selon la lumière des contextes et des circonstances, même quand il est incapable d'en déterminer la portée avec la précision rigoureuse d'un philologue. Littré a mis en relief la plupart des significations que ce substantif est susceptible d'assumer dans le langage des foules et sous la plume des publicistes: on nous permettra d'en rappeler quelques-unes.

Esprit sert parfois à désigner l'essence de l'âme, ou bien l'ensemble des facultés spirituelles qui s'y enracinent, surtout l'intelligence où se forge la pensée; il exprime également certaines qualités particulières de l'intellect humain, la vivacité, l'ingéniosité, ainsi que les autres aptitudes et dispositions naturelles à tels tempéraments et caractères, comme l'esprit philosophique et l'esprit primitif; il est employé encore pour signifier les habitudes, les plis acrés que l'intelligence se donne par la culture, l'exercice et l'étude; il désigne enfin les opinions et les sentiments communs aux familles d'âmes et aux groupes d'hommes, les principes, les motifs, les tendances, les impulsions d'après lesquels ceux-ci s'orientent et dirigent leur activité.

Le terme français est une épithète qui révèle une relation raciale ou nationale, indiquant l'origine, l'appartenance ou la qualité.

De l'aveu de tous, je crois, l'expression esprit français ne signifie pas une réalité simple et indivisible, mais un complexe formé d'éléments multiples qu'il faut tenter de fixer. L'esprit, considéré dans un contexte comme le nôtre, dans sa relation avec un déterminatif racial ou national, implique une certaine communauté de pensée, un ensemble de principes et de doctrines, de sentiments raisonnés et de vouloirs communs partagés sans discussion par les membres d'un groupement social, les enfants d'une famille, les citoyens d'un Etat ou les fils d'une nation. Principes d'ordre spéculatif ou pratique, doctrines sociales, politiques ou religieuses, conceptions de l'art et de la science, sentiments enracinés au plus profond de la chair et exerçant une influence souvent décisive sur la direction des intelligences et des volontés: l'esprit, c'est cela, un dépôt collectif qui se transmet de génération en génération dans une société, unissant entre eux tous les membres par un attachement indéfectible aux biens de famille et par la communion à certains idéals communs.

Mais il y a davantage. L'esprit est quelque chose de plus profond qu'un héritage extrinsèque ou un avoir matériel que l'on pourrait troquer à loisir, dont on se dépouillerait à son gré par un contrat synallagmatique ou un acte notarié. Il est un bien qui adhère à l'âme elle-même, exerçant une pression intérieure et constante sur l'intelect et sur le vouloir, sur les sentiments et sur les actes; il est avant tout un pli de la pensée qui, par mode de détermination, oriente vers les mêmes jugements et les mêmes conclusions l'intelligence des hommes et des femmes issus de communs ascendants ou nés dans un milieu identique. L'esprit est donc un conglomérat d'habitudes de pensée, habitudes partagées par tous les fils d'une race ou tous les habitants d'un milieu, parce que dans ce groupe racial ou dans ce milieu social on les cultive d'une façon très particulière depuis des siècles et que les jeunes générations, à l'école des anciennes, s'y initient et les acquièrent par un travail personnel, mais devenu facile et fécond. Par là les nouveaux venus ressemblent à leurs ancêtres, assimilés qu'ils sont non par les lignes du visage ou les proportions de la stature, mais par les traits de l'âme incrustés dans l'humus spirituel où les réalités prennent plus aisément un caractère indélibile.

Ce qui compte le plus dans ce que j'appelle l'esprit d'un homme, d'un groupe, d'une famille, c'est l'élément que je viens de souligner: ce pli particulier des intelligences et des volontés, des intelligences surtout coulées en quelque sorte dans le même creuset et d'après le même moule. Les philosophes scolastiques diraient que ceux-là ont le même esprit qui, par suite d'une éducation ou d'une formation identique, ont réussi à orner leur intellect des mêmes habitus ou des mêmes virtualités perfectives. Voilà ce que je nomme l'esprit d'un groupe ou d'une famille.

Mais l'esprit français lui, de quoi

(Suite à la page 16)

Au Congrès de la Langue Française — Deuxième séance solennelle

Soirée La Plus Eclatante Et La Plus Symbolique

La Survivance de l'esprit français par celle des moeurs et des traditions

Voici l'allocution prononcée à la deuxième séance publique du Congrès de la Langue française au Colisée, par le président, M. le juge Adjutor Rivard, de la Cour d'appel, qui fut secrétaire général du Premier Congrès de la Langue française en 1912:

Comme les indications écrites au programme le font connaître à tous, le président de cette deuxième séance publique de Congrès est un témoin du passé; sa première fonction est de rappeler un souvenir. A la faveur de certaines circonstances vieilles d'un quart de siècle, il occupa l'emploi de secrétaire général du Premier Congrès de la Langue française en Amérique, en lui confiant la charge honorable de présider cette séance, on voulut surtout rappeler l'attention sur le grand rassemblement de 1912 et rendre hommage à ceux qui en furent les instigateurs, les apôtres et les ouvriers.

Volontiers, je les nommerais tous, ici, ceux qui se dépensèrent alors pour la survivance, la gloire et l'illustration du Parler de France au Nouveau Monde; volontiers, je dirais l'inlassable dévouement et le travail opiniâtre, le zèle éclairé de chacun d'eux; et je proposerais à votre admiration, à votre reconnaissance ecclesiastique, la longue liste de leurs noms et de leurs oeuvres. Je dois m'abstenir, pour n'être pas entraîné trop loin. Qu'il me soit permis toutefois d'évoquer devant vous la mémoire de deux disparus, que nous ne pleurerons jamais trop, et dont il importe que les jeunes eux-mêmes gardent le souvenir; l'un, le chef aimé et vénéré, le président incomparable, l'orateur puissant, dont il me semble encore entendre résonner la grande voix, Monseigneur Paul-Eugène Roy; l'autre, le philosophe, le savant, chez qui une culture universelle et une impeccable logique s'unissaient à un véritable génie d'organisation, et qui paya de sa vie son dévouement à la cause, française l'abbé Stanislas Lortie.

Et comment ne pas nommer aussi ceux qui nous apportèrent le salut de la mère patrie? C'étaient Etienne Lemay, le fin lettré, premier ambassadeur de l'Académie au Canada; Gustave Zidler, le poète harmonieux des "Deux Frances", qui se promettait naguère encore de célébrer ce deuxième congrès dans un nouveau chant et dont la voix, hélas! s'est tue pour toujours; l'abbé Thellier de Poncheville, dont l'éloquence remue si profondément l'âme....

Les liens qu'ils nouèrent avec nous ne se sont point rompus; et en 1937, la France est parmi nous, nous entendrons tantôt sa parole, ce "doux parler qui nous conserve frères".

S'il se prolongeait, ce regard vers le passé pourrait devenir inopportun. Le présent importe davantage.

Le présent, c'est le Congrès actuel, c'est l'oeuvre qu'il propose à nos efforts; la conservation de notre héritage français. Le souci de garder intact le patrimoine des ancêtres, leur foi, leur langue, leurs traditions, leurs moeurs et leur esprit, n'a pas laissé de nous préoccuper toujours; les luttes entreprises par nos pères et celles que nous avons soutenues, que nous livrons encore, en témoignent. Mais il convenait, à l'heure présente, de mettre dans une lumière plus vive la situation créée par la marche des événements et, comme l'eussent dit les vieux découvreurs, de faire le point. La société du Parler Français, qui depuis sa fondation n'a pas eu d'autre soin que de veiller au maintien du génie propre à notre race, a pris une seconde fois l'initiative de ce mouvement nécessaire. Il nous plaît singulièrement de reconnaître qu'elle y a été encouragée par l'exemple et les conseils de celui qui, sur le siège métropolitain de Québec, poursuivant l'oeuvre de ses prédécesseurs, ne cesse de travailler à la survivance totale de notre esprit catholique et français.

Son Eminence le Cardinal Villeneuve veut bien honorer cette assemblée de sa présence. Les congressistes désirent lui présenter d'abord leurs hommages respectueux et reconnaissants.

Présentation des orateurs

M. le juge Rivard prie donc M. le juge Lucien Dubuc, de présenter les hommages des congressistes au Cardinal Villeneuve; Son Eminence portera la parole (on trouvera le texte de son discours ailleurs); puis M. Rivard prie sir Thomas Chapais de saluer le délégué de l'Académie française au nom des congressistes; Louis Bertrand prononce alors son grand discours (dont on trouvera le texte dans une autre page); puis M. Rivard termine la séance par ces mots:

La séance est terminée

Mesdames et messieurs, on a déjà plusieurs fois répété le mot par lequel Monseigneur Paul-Eugène Roy avait commencé son discours d'ouverture du premier Congrès: "Le meilleur président est celui qui fait le moins de discours". Il n'est pas l'heure de manquer à cette règle. Avec un remerciement à tous ceux qui ont pris part aux délibérations de ce soir, je me borne à constater que la deuxième séance publique du Congrès de la Langue française est terminée.

Note: On trouvera en page 9 les résumés des discours de S.H. la juge Dubuc et de l'hon. Thomas Chapais.

DISCOURS DE SON EMINENCE

Voici le texte du discours prononcé à la séance publique au Congrès de la Langue française, par Son Em. le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec:

Excellences Révérendissimes,
Honorables messieurs,
Messeigneurs,
Mesdames et messieurs.

Nous célébrons, et à Québec, la fête de l'esprit français en Amérique. Faut-il redire de quelle allégresse tressaille la cité-mère, en regardant de ses fils et de ses neveux, venus de toutes les provinces canadiennes et de tout le continent, chanter, au pied de Champlain et de Laval, l'hymne de leur fierté française et renouveler les serments de leur irréductible fidélité.

La parole du Prophète revient spontanément à la mémoire: "Lève tes yeux, ô Québec, et regarde autour de toi; tous ceux qui sont assemblés ici viennent à toi. Tes fils et tes filles sont partis de loin, et ils arrivent de tous les côtés. Ton coeur surabonde de joie!" (Isaïe, L, 4).

Pourtant, c'est plus qu'une fête au Cap Diamant et dans l'enceinte de la plus ancienne ville française de l'Amérique du Nord. C'est une ressaisie d'elle-même que veut opérer notre race. Elle veut renouveler l'embrasement du feu sacré que nous ont légué nos pères. Elle vient répéter à l'unisson l'oraison suppliante de Néhémie pour tous les frères de la dispersion.

Serait-ce par un vain artifice de langage que je rapproche ainsi, messieurs, les traits de la race choisie, de Dieu dans les temps anciens, avec cette réunion des éléments de la race française en Amérique? Non.

Pour peu qu'on étudie l'histoire, l'histoire de notre épopée mystique, de notre arrivée sur ces rives lauretiennes; l'histoire du rameau français d'Acadie et des aventures héroïques du petit peuple martyr: l'histoire de l'expansion des nôtres dans les pays d'en haut et tout le long du Mississipi jusqu'au Golfe du Mexique; l'histoire de notre séparation de l'ancienne France, et l'histoire de nos résistances nécessaires au pouvoir nouveau et aux influences nouvelles qui tentèrent de nous étouffer et de nous anéantir; la revanche des berceaux et la conquête du sol; on ne peut s'empêcher de reconnaître tant de providentielles protections et tant de manifestes prévenances divines que, dans notre race en Amérique, on ne doive admettre une race choisie de Dieu. Chacune des pages de cette histoire est marquée du sceau du Christ, non plus à venir, mais déjà venu; du Christ venu sauver le monde et imprimer à certains peuples privilégiés une mission plus évidente dans l'oeuvre de l'universelle rédemption. **Non fecit taliter omni nationi.**

N'est-ce pas en vertu de ce trait imprimé à fond en notre caractère ethnique que, ce soir, l'Etat par ses plus distingués ministres, la France dans son Académie du même âge que nous, toutes les institutions civiles et tous les groupements animés de quelque sympathie française, sont réunis ici avec, au premier rang, vos évêques.

Hier, messieurs, vous exaltiez l'Eglise dans la personne du doyen de ses Pontifes parmi nous. Aujourd'hui vous lui réitérez votre hommage de soumission, de dévouement, de loyauté, en vous adressant à celui qui occupe le siège de Laval, d'où par la suite se sont détachées des centaines d'églises nouvelles. Et à travers la pourpre romaine dont il a été honoré à cause de vous, c'est le Vicaire du Christ, c'est l'intrépide Pontife suprême. Sa Sainteté Pie XI glorieusement régnant, que vous révérez et vers Lequel vous faites remonter vos témoignages.

Messieurs, vous accomplissez là un acte de clairvoyant patriotisme autant qu'un devoir de profonde foi chrétienne. Et c'est aussi notre devoir d'accueillir avec religion vos protestations, comme c'est notre devoir de rester à votre tête, de vous appeler et de vous conduire vers les hauteurs dont tant de nations se sont détournées, vous gardant des périls de l'heure, et vous sauvant, avec votre concours, en même temps que de l'apostasie religieuse, de la ruine nationale aussi.

L'un de mes éminentissimes prédécesseurs (1)— le prononçait d'une voix aussi émue qu'autorisée, lors du premier Congrès de la Langue française, il y a un quart de siècle, "les pionniers et les colons qui apportèrent chez nous la langue française, ouvrirent leurs lèvres pour annoncer tout ensemble le règne de la France et le règne du Christ. C'est au berceau même de notre vie historique que la langue française et la foi chrétienne ont contracté, à Québec, une indissoluble alliance; et, depuis, toutes deux se sont ici prêtés, au cours des trois derniers siècles, un mutuel et nécessaire secours". Que nul ne s'étonne donc, messieurs, qu'en votre Congrès l'Eglise se sente chez elle, et qu'elle ose vous donner comme à des fils très aimés les conseils de sa sagesse intemporelle et de sa séculaire expérience.

Moeurs et traditions

Je le ferai en son nom, en traitant, comme on m'y a invité, mais tout brièvement, de la survivance des moeurs et des traditions.

Sujet qui demeure bien vaste et qui, dans son titre même, embrasse à peu près tout l'objet de ce Congrès. Les moeurs et les traditions, c'est la langue, la culture, l'esprit, l'esprit français, et son rayonnement dans toute la vie individuelle et sociale.

Les moeurs, pourquoi ne pas entendre par là la conception de la famille, du mariage, de ses devoirs, de sa préparation, de ses sauvegardes, et aussi des corollaires pratiques qui en découlent pour l'organisation de la vie au foyer, pour l'éducation des enfants, et pour toutes les relations de société. Voilà qui demanderait un long développement que j'omettrai, me contentant de souligner une considération, que je soumets, MM. à votre particulière réflexion.

Il y a, en effet, une manière traditionnelle pour nous et française de concevoir la famille, l'union de l'homme et de la femme et leur rôle dans l'humanité. Elle n'est point celle qui s'affiche sur les boulevards, pas plus à Paris qu'à New-York; car il y a un Paris plus exotique par rapport à la France que les pays qui en sont le plus éloignés. La famille française, cherchez-la discrètement retenue derrière les hauts murs de sa demeure dans les quartiers paisibles de la capitale de France et surtout en province. Sa maison n'est pas ouverte à tous les vents. Je le dis, pour l'avoir en de favorables occasions bien observé; malgré les ravages qu'un siècle mauvais y a souvent laissés, le ménage français a gardé, parfois sans le savoir, beaucoup de ce respect, de cette intimité, de cette austère fidélité qu'inspire la religion chrétienne. Il y a encore, malgré tout, tant de catholicisme latent dans les moeurs, les vraies moeurs françaises, celles qu'on raconte, par exemple, aux séances des prix de vertu et dans le rapport des enquêtes sociales! Puis, René Bazin l'a soutenu, "dans le corps d'un homme, on compte huit litres de sang, de ces huit litres il y a toujours dans le corps d'un Français, (au moins) une goutte qui croit en Dieu".

Eh! bien, messieurs, ce qui m'inquiète le plus gravement c'est que, chez nous, où d'ordinaire les huit litres du sang de nos veines croient en Dieu, l'influence vitale de cette croyance soit en certains milieux si réduite et si peu réactive, surtout en ce qui concerne l'institution de la famille. A ce point que beaucoup qui parlent encore le verbe de France et s'y croient fidèles, ont cependant une âme étrangère, une conscience, au sens péjoratif du mot.

Pour parler plus nettement, nos maisons sont trop ouvertes à tout venant: de toute classe, de toute opinion, de toute valeur morale, de toute audace. Tout venant: je veux dire, invités, voyageurs, livres, journaux, revues, radio, cinéma. Nos liaisons sont sans discernement. C'est dans nos foyers une atmosphère peu conforme à nos origines qui pénètre de plus en plus et qu'on y respire trop communément. Le mari n'y pratique point ce digne empire d'autorité, ni l'épouse ce bel empire d'amour que nos ancêtres apprirent autrefois en France et qu'ils nous léguèrent en Amérique. Et comment le don mutuel de soi et l'attache infrangible des coeurs ne seraient-ils pas entamés par le calcul égoïste des jours? Comment aussi gardera-t-on à la femme sa dignité française, sa noble pudeur, cette réserve de moeurs qui aiguise les plus délicates fidélités, si les fréquentations chez nous, même en nos familles honnêtes, ne se pratiquent plus à la française mais à l'américaine, je veux dire avec toutes les libertés d'une prétendue égalité des sexes et l'indépendance de nos siècles démocratiques? Si on procède à l'aventure, abandonnant ce code de prudence autant que de distinction morale qui jusqu'ici s'imposait à la galanterie féminine? C'est une affaire où s'engagent non seulement le bonheur des individus, mais l'avenir, le caractère et la solidité même de notre race.

Conception moderne et américaine de la vie, du mariage, de la famille: pour le plaisir; conception traditionnelle et vraiment française, comme nous l'ont apportée il y a trois siècles ces Normands et ces Saintongeais et les autres qui firent par ici une France nouvelle: pour le devoir.

Pour le devoir: ils nous en laissèrent des exemples héroïques, sur les champs de bataille, mais aussi dans leurs travaux, les hommes et les femmes, au couvent et au foyer, étant tous de rudes et courageux Français qui savaient ce que c'est qu'une patrie et les obligations dues au bien commun. Ils voulurent continuer de parler français parce qu'ils avaient une âme et une conscience françaises.

Ah! monsieur le président, je le crains, le beau temps d'Anselme et de Catherine Letiec s'en va: rééditez vos belles histoires de **Chez nos gens.**

Et vous, monsieur l'académicien, depuis que, comme on l'a dit, vous avez reçu le **Visiteur Divin**, qui a détourné vos regards des laideurs humaines pour vous faire contempler la sublime vie des saints, Augustin, les Martyrs d'Afrique, sainte Thérèse, vous savez bien qu'il y a des moeurs françaises qui sont, au fond, les moeurs chrétiennes; celles qui éposent l'abnégation sur terre et qu'illumine d'un doux rayon une éternelle espérance; celles que pratiqua entr'autres votre délicieuse **Mademoiselle de Jessincourt.**

C'est par les moeurs, qui incarnent nos idées et qui soulignent nos mots, que nous conserverons, messieurs, notre langage et surtout notre esprit français!

(1)—Mgr Paul-Emile Roy.—

L'ENTHOUSIASME SALUE L'ARRIVEE DU CARDINAL VILLENEUVE

Le Cardinal Villeneuve à la séance publique du Congrès.

Sous la présidence de M. le juge Adjutor Rivard, M. le juge Lucien Dubuc présente les hommages des congressistes à Son Eminence. — Sir Thomas Chapais présente M. Louis Bertrand.

Le discours de M. Louis Bertrand

Nous donnons ci-dessous le texte original au complet du splendide discours de M. Louis Bertrand, de l'Académie française, à Québec, où il a parlé de l'esprit français en des termes d'une ampleur, d'une clarté et d'une profondeur admirables. On est prié de noter que les quelques sous-titres insérés dans le texte, pour fins d'ordre typographique, ne font pas partie du texte original.

L'esprit français

Discours prononcé à Québec, à l'occasion du Deuxième Congrès des Américains de Langue française.

Monsieur le Président,
Messeigneurs,
Mesdames, messieurs,

L'Académie française, très honorée de votre cordial appel, y a répondu avec joie, et, quand elle m'a fait l'honneur de me déléguer pour la représenter parmi vous, je puis dire qu'elle a satisfait un de mes plus anciens et plus chers désirs: le vieil Africain, le vieux colonial que je suis souhaitaitdepuis longtemps de connaître votre pays, une des premières terres colonisées par la France, sinon la toute première, l'aïeule des colonies françaises.

Je vous remercie de m'avoir donné cette joie, — la joie de constater de mes yeux que l'oeuvre de nos communs ancêtres n'a pas été vaine, que le rameau transplanté ici par eux a fructifié merveilleusement, — et surtout la très grande joie de me sentir chez moi au milieu de vous, si loin de ma terre natale. Et, en vous remerciant, j adresse mon salut à la grande nation qui vous abrite sous son drapeau. Comme vous le disait, il y a vingt-cinq ans, mon prédécesseur, le délégué de l'Académie française à votre premier Congrès, c'est en sachant vous laisser vous-mêmes que la nation hégémonique vous a conquis: "elle vous laisse arborer vos couleurs et elle y joint les siennes. Oui, vous avez su rester vous-mêmes, pour unir ainsi vos deux fidélités". Et vous comprenez tous que c'est la vieille langue ancestrale, entretenant la communauté des idées et des sentiments, que c'est la langue française qui vous a permis de rester fidèles à la France.

Dans cette pensée, vous m'avez demandé de vous parler de "l'esprit français", convaincus que cet esprit est le gardien et comme le garant de la perpétuité de la langue. En réalité, il y a réciprocité de l'un à l'autre: si la langue maintient l'esprit français, à son tour l'esprit français assure la durée et l'intégrité de la langue. Définir cet esprit-là, notre esprit national, est une entreprise hardie et pleine de périls. Suivant des préférences intimes, des partis pris plus ou moins conscients, on risque de lui attribuer trop ou trop peu, d'en exagérer ou d'en restreindre démesurément les limites. Je ne me pique pas d'être plus exact, ou plus complet que mes devanciers. Je me bornerai à vous rappeler les quelques traits essentiels de l'esprit français, ces caractéristiques fondamentales sans lesquelles nous ne serions plus nous-mêmes. Nietzsche a dit quelque part que la meilleure façon d'être Allemand, c'est d'acquérir les qualités qui manquent aux Allemands. Idée très plausible. Je trouve fort bien que les Français, eux aussi, s'évertuent à acquérir les qualités qui leur manquent, mais à condition que ces qualités acquises ne fassent pas tort aux qualités foncières, que celles-ci restent toujours les fonctions-maîtresses de l'esprit national. J'ajoute que cet esprit-là, l'esprit de la France, ne se comprend pas sans l'âme française et qu'aux qualités intellectuelles, — les unes étant comme le support, ou la condition des autres, — il faut joindre les qualités morales. Et c'est tout cela que nous appellerons le génie français.

Ce que sont le génie et l'esprit français — "Quoi qu'il arrive, soyez sûr que la France reste au dessus de tout: elle est trop nécessaire à l'humanité." (Louis Bertrand à Québec.)

Deux définitions de l'esprit français

Vous savez qu'une foule de définitions en ont été tentées et que, parmi ces définitions, il y en a deux qui se détachent et qui se distinguent par leur caractère en quelque sorte antithétique: celle de Nisard et celle de Sainte-Beuve. L'un se place, pour ainsi dire, dans l'absolu, l'autre dans le relatif. Le premier considère l'esprit français dans ce qu'il est essentiellement, originairement; et il en déduit dogmatiquement ce qu'il doit être, en dehors des circonstances de temps et de milieu. Le second préfère le considérer dans son développement, dans son évolution, sans prétendre lui assigner des limites trop rigoureuses, ni promulguer ce qu'il doit être. C'est, d'une part, le fleuve pris à sa source, et, de l'autre, suivi dans son cours, dans toutes les sinuosités de son cours, avec le reflet des monuments ou des paysages qu'il côtoie, chemin faisant. Ces deux définitions peuvent parfaitement se concilier. Elles se complètent mutuellement. Je ne puis que me raillier à ces deux excellentes méthodes, en tenant compte des enrichissements, ou des développements nouveaux de l'esprit français. Ce qui frappe tout d'abord un Nisard dans notre littérature, depuis ses origines, et, d'une façon générale, dans notre mentalité, c'en est le caractère pratique, pragmatique, comme disent volontiers vos voisins d'Amérique. Il oppose ce pragmatisme à la virtuosité verbale, éristique ou théorique des anciens, des Grecs surtout, qui parlaient volontiers, qui discutaient ou théorisaient pour le seul plaisir de parler, de discuter ou de théoriser. Il est certain que notre littérature et notre philosophie depuis leurs balbutiements, depuis les fabliaux et les moralités, depuis Montaigne et Pascal, accusent une tendance à la pratique. C'est surtout une littérature de moralistes, et ce caractère est toujours marqué même chez nos romanciers d'aujourd'hui les plus étrangers à toute intention moralisante; leurs romans sont avant tout des études de moeurs, qui comportent, consciemment ou non, une conclusion pratique. Et pourtant, il ne faudrait pas exagérer cette tendance. Nous aussi, comme les anciens Grecs, nous avons eu des prosateurs et des poètes, des philosophes, des savants et des érudits, qui n'ont écrit, chanté, spéculé ou cherché, que pour le plaisir du chant, du beau langage, ou de la découverte. La théorie de l'art pour l'art n'a pas été seulement pratiquée chez nous par les romantiques ou les parnassiens: pour ne pas remonter plus haut, elle l'a été par un Ronsard qui n'écrivait, comme il disait, que pour l'amour du laurier, voire même par un Malherbe qui déclarait qu'un bon poète a le même genre de mérite qu'un bon joueur de quilles, c'est-à-dire que ce mérite consiste uniquement en la difficulté vaincue. Et, si nous avons un Pascal tout entier tourné vers la pratique, nous avons un Descartes qui est presque exclusivement un théoricien, et un théoricien souvent fort aventureux. Enfin ne sommes-nous pas, depuis toujours, le pays des inventeurs qui se contentent de la beauté, de l'ingéniosité, ou de la généralité de leurs inventions et qui laissent aux étrangers le soin de les adapter à la pratique et de les exploiter?

Il n'en est pas moins vrai que c'est, en sommes, Nisard qui a raison et que la tendance dominante de notre littérature, comme de notre mentalité, est bien la pratique. Nous aimons que les lettres, la philosophie et la science soient des maîtresses de vie. Nous aimons savoir pour mieux agir, pour voir plus clair sur notre route. Et pourtant nous aimons aussi les idées pour elles-mêmes, la dispute, la discussion pour elles-mêmes; on nous dit, non sans ironie, que nous sommes un peuple de logiciens. La vérité, c'est que nous avons le culte désintéressé des idées. Non seulement, par l'intermédiaire des idées, nous voulons voir clair autour de nous, mais, à l'époque où le scientisme était en grand honneur, certains d'entre nous affectaient de ne considérer la science que comme un moyen de "se rendre compte", ainsi qu'ils disaient, et ils nourrissaient l'espoir que, dans un avenir indéfini, ce qu'ils appelaient "la grande énigme" serait enfin résolu. A travers les erreurs, les faillites, les retours perpétuels à la barbarie et à l'ignorance, une conscience totale de l'univers s'élaborerait et s'incarnerait en une sorte de Dieu-Homme: vous reconnaissez là les fantaisies et le dilettantisme idéologique d'un Renan.

Ce dilettantisme peut avoir ses répercussions dans la pratique, mais il ne vise nullement à fournir une règle de vie. De même un roman comme **Madame Bovary** ou **Eugénie Grandin** ne trahit de la part de son auteur aucune préoccupation moralisante, aucune ambition d'être une règle de vie. Flaubert allait même jusqu'à dire de l'écrivain et de l'artiste: "vivre n'est point notre affaire". Et pourtant une leçon morale, une leçon pratique se dégage de son oeuvre si strictement objective. Sans doute, on peut en dire autant de toutes les grandes oeuvres des littératures étrangères qui ont voulu être une peinture exacte des moeurs. Seulement ces oeuvres-là sont moins nombreuses, moins parfaites que chez nous. Et ainsi on peut soutenir que nos écrivains, même lorsqu'ils ne se préoccupent point de morale, sont encore des moralistes par la seule vérité de leurs peintures et par la seule efficacité de l'exemple. A plus forte raison, quand ils y tâchent, comme la plupart de nos grands écrivains classiques: un Montaigne, un Pascal, un Bossuet, un Fénelon.

Le souci de la pratique est donc bien un des caractères essentiels de l'esprit français. Nous voulons que l'oeuvre d'art ou de pensée ne soit pas seulement un jeu intellectuel, un caprice de l'imagination ou de la sensibilité, mais qu'elle dise quelque chose et qu'elle serve à quelque chose. Nous cherchons en tout la perfection.

Notre pragmatisme s'explique par notre souci du vrai et du réel. C'est parce que nous nous piquons de voir les choses telles qu'elles sont que nous croyons pouvoir en déduire de sûrs préceptes de conduite. Voir les choses telles qu'elles sont, il faut avouer que ce n'est pas facile! Quoi qu'il en soit, la démarche instinctive et primordiale de l'esprit français est de saisir dans les choses le substantiel et le permanent. Nous préférons le stable au mouvant, le durable à l'éphémère. Nous cherchons en tout la perfection. Or, ce qui est parfait ne peut changer. Tout ce qui est changement dans le parfait est une déchéance ou une diminution. Et c'est ainsi que nous donnons moins d'attention au contingent, je veux dire à la multitude infinie et contradictoire des faits qu'aux lois qui dominent ou qui conditionnent ces faits et moins d'attention aux manifestations changeantes de la vie et à l'évolution sous toutes ses formes qu'à ce qu'il y a de fixe et de perdurable dans les principes éternels de la pratique et dans les lois de l'esprit humain. Nous sommes aussi éloignés du positivisme anglais qui tient compte uniquement des faits que de la conception allemande du devenir, sans but et sans terme, qui finit par supprimer la notion des valeurs et les critères de vérité, en mettant toutes choses sur le même plan, sous prétexte que "c'est de la vie". Nous avons eu, nous aussi, la superstitution de la Vie, de la Vie avec une majuscule, — et j'en sais quelque chose, hélas! Mais une vue plus profonde et plus juste de la réalité et l'expérience de la vie elle-même nous conduisent tôt ou tard à nous défier d'elle. Le torrent de la vie, c'est le torrent de la chute, qui ne peut que creuser l'abîme sous nos pieds. C'est la dissension, c'est la lutte et la guerre horribles, c'est la pêle et le changeant. L'élan rédempteur, la Rédemption qui s'exerce en sens contraire de la Chute, c'est le retour à l'Un et à l'Eternel. C'est l'harmonie et c'est l'amour, c'est la paix, le repos final et absolu . . .

Je ne crains pas d'exagérer cette tendance de l'esprit français vers le substantiel et le permanent. A l'heu- dispersion et la perte dans le multi-

(Suite a la page 14)

L'Histoire et l'Actualité Religieuses

Dans la Saskatchewan

LA MISSION DE QU'APPELLE

ARTICLE DEUXIEME

Les premiers développements 1868-1881

Le R. P. Decorby, O.M.I., était donc à la Mission de Qu'Appelle depuis l'été de 1868; il s'était aussitôt mis à l'oeuvre, s'occupant et des Métis qui étaient loin, et, plus spécialement, de ceux qui vivaient autour de la Mission.

Une première épreuve allait montrer au missionnaire que l'oeuvre était voulue de Dieu. En décembre 1869 ou dans les premiers jours de janvier 1870, comme le Père était à enseigner le catéchisme sur la rive sud de la rivière Qu'Appelle, on vient lui apprendre que sa maison-chapelle est en feu. Le Père accourut aussitôt sur le lieu du désastre, espérant pouvoir sauver quelque chose, mais il était déjà trop tard: la chapelle n'était qu'un brasier, et, en moins d'une heure, l'oeuvre des premières années était réduite en cendre.

Détail lamentable: un Métis du nom de Desjarlais, en voulant sauver quelques objets de la flamme, est pris sous le toit enflammé qui s'écroule sur lui et lui prend les jambes dans un étau dont il ne peut se dégager. Et, sous les yeux de la foule impuissante à faire quoi que ce soit pour lui, il est brûlé vif. Le Père ne peut que l'encourager à la confiance en Dieu, et lui demander d'offrir le sacrifice de sa vie pour la conversion de ses frères.

Sans se laisser abattre, le Père Decorby commence aussitôt la reconstruction de la maison-chapelle. Lorsqu'elle fut terminée, on lui adjoignit pour l'aider dans son oeuvre d'évangélisation des Métis le R. P. Jean Lestanc, O.M.I., "un des vétérans missionnaires que l'on doit considérer comme les véritables fondateurs de l'Eglise du Nord-Ouest".

Etant désormais deux missionnaires, l'on put organiser plus facilement et sur une plus large échelle l'oeuvre de l'évangélisation des Métis, et les courses apostoliques dans les différents postes dépendant de la Mission de Qu'Appelle. C'est le R. P. Lestanc qui fut chargé des visites au loin. Nous donnons ci-dessous le tableau des missions indiennes, métisses et même blanches dépendant de la Mission de Qu'Appelle, ce qui donnera une bonne idée du ministère auquel nos deux missionnaires avaient à faire face.

Nous disons missions indiennes, métisses et blanches, et non uniquement missions métisses, parce que, dans ses courses apostoliques, le R. P. Decorby avait déjà rencontré des Indiens de plusieurs tribus, et qu'il s'était rendu compte qu'il fallait aussi s'occuper d'eux; enfin, il y avait aux environs

(Suite à la page 16)

La presse catholique au Japon

Une excellente revue: Taimatsu, la seule revue catholique illustrée paraissant dans l'empire japonais et publiée par les RR. PP. Dominicains.

Il existe au Japon, parmi les oeuvres de Presse, une excellente revue: **Taimatsu** (la Torche ou le Flambeau), la seule revue catholique illustrée paraissant dans l'empire Japonais. Elle est publiée à Sendai par les Pères Dominicains canadiens. Le mot **Taimatsu** rappelle la vision qu'eut la bienheureuse Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique, avant la naissance de son fils, d'un chien tenant dans sa gueule une torche enflammée dont il illuminait et embrasait le monde. La revue veut être le porte-flambeau de la vérité chrétienne au milieu des ténèbres du paganisme.

Le R. P. Vincent-Marie Pouliot, O.P., directeur du Bureau de Presse catholique de Sendai et de la revue Taimatsu, expose dans la lettre suivante l'importance de l'oeuvre de Presse pour l'apostolat missionnaire au Japon et la nécesité d'une bibliothèque abondante où il puisse s'alimenter. Il démande des livres et des revues, et il fait un appel pressant aux bienfaiteurs et amis des missions, aux libraires, aux directeurs de journaux et de revues, à tous ceux dont les bibliothèques sont remplies de livres inutilisés.

"Nous voudrions, écrit-il, exprimer à tous nos bienfaiteurs et amis nos remerciements et leur faire connaitre nos besoins

Nous leur disons tout d'abord nos remerciements; car nous devons le dire en toute franchise: sans l'assistance généreuse et soutenue de nos bienfaiteurs, nous n'aurions qu'une chose à faire fermer notre Bureau de Presse et suspendre la publication de notre revue illustrée "Taimatsu." Si nous avons pu tenir jusqu'ici, c'est grâce à l'appui moral et aux secours financiers que nous avons reçus de notre Révérendissime évêque de Sendai tout d'abord, puis de certaines personnes qui ont su comprendre l'importance primordiale de notre oeuvre de Presse Catholique au Japon. Aussi, nous tenons à leur en exprimer ici toute notre gratitude. Qu'ils sachent que leurs noms sont écrits en lettre d'or dans nos coeurs aussi bien que dans nos registres. Chaque jour nous demandons à Dieu de bénir tout spécialement ces insignes bienfaiteurs qui n'ont pas craint de sacrifier un peu de leur fortune pour encourager et soutenir l'apostolat de la Presse au Japon. Nous sommes convaincus que Dieu les bénira pour avoir répondu aussi généreusement et aussi proptement aux appels réitérés de Sa Sainteté Pie XI en faveur de la Presse Catholique.

Pour prouver à nos bienfaiteurs de façon tangible que leurs précieuses aumônes ont été employées, qu'ils nous permettent de leur dire en toute simplicité les résultats obtenus par notre Bureau depuis sa fondation. Organisé il y a à peine 2 ans, notre Bureau de Presse de Sendai a publié à venir jusqu'ici, à part quelques plaquettes de propagande, une revue illustrée intitulée "Taimatsu" (Torche), paraissant dans tout l'Empire du Japon; aussi, a-t-elle reçu dans tous les milieux un accueil très chaleureux. De partout nous avons reçu des aémoignages très élogieux qui nous ont été un précieux réconfort dans la lourde tâche que nous avons dû assumer à la demande de nos supérieurs. Outre les lettres de félicitations que nous avons reçues de S. E. le Délégué Apostolique et de plusieurs evêques du Japon, nous venons de recevoir de S. E. le cardinal Pacelli, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, un document fort précieux confirmant et ratifiant de façon officielle notre oeuvre de Presse et sa publication mensuelle. Nous croyons que ces hauts témoignages de sympathie sont de nature à encourager nos bienfaiteurs et nos amis à nous continuer leur précieux concours.

C'est pourquoi, nous n'hésitons plus à leur doner un bref exposé de nos besoins les plus urgents. Grâces à Dieu et à nos fidèles bienfaiteurs, notre Bureau de Presse a pu se maintenir jusqu'ici sans trôp de difficultés; mais l'avenir est loin d'être assuré. Point n'est besoin de dire, en effet, qu'une revue illustrée du genre de celle que nous publions requiert chaque mois des sommes considérables pour les travaux de traduction, de rédaction et d'impression; si le diocèse de Sendai n'avait assumé la responsabilité financière de cete oeuvre, il nous serait absolument impossible de continuer.

Aussi, désormais, nous faudra-t-il essayer de trouver à l'étranger, chez nos amis d'Europe et d'Amérique, les sommes dont nous avons besoin pour balancer notre budget. Nous ne demandons pas qu'on nous envoie de gros montants d'argent il suffit que chacun de nos correspondants apporte sa petite obole: ce serait pour ainsi dire la contribution annuelle de chacun à l'oeuvre de la Presse Catholique au Japon. Si chacun de ceux qui liront cet appel en faveur de notre oeuvre avait à coeur de nous aider de façon vraiment efficace, nous pourrions certainement finir par surmonter les difficultés financières inhérentes à une organisation comme la nôtre, fondée avant tout sur la charité et non sur le lucre.

En plus de cette collaboration financière à notre Bureau de Presse, il y a aussi une autre manière très efficace de nous aider; et ici, nous nous adressons surtout aux intellectuels et à ceux qui s'occupent d'oeuvres de presse et de librairies catholiques. Un des plus grands problèmes pour les écrivains et les directeurs de

(Suite à la page 16)

L'inauguration de la basilique Ste. Thérèse de Lisieux

PARIS.— Le Pape va donner sa bénédiction à la France, fille ainée de l'Eglise. Cette solennité aura lieu dimanche, onze juillet, à l'occasion de l'inauguration de la basilique de Sainte-Thérèse de Lisieux. la bienheureuse normande. La voix du souverain pontife diffusée par tous les postes d'Etat, retentira sur le sol de France. Le cardinal Pacelli, légat du Pape s'arrêtera à Paris avant de se rendre à Lisieux. C'est la première fois depuis 1801 qu'un légat du souverain pontife séjournera dans la capitale française. C'est dimanche, le onze juillet à midi, aussitôt après l'inauguration de la basilique à Lisieux, que toutes les stations françaises retransmetteraient en ondes longues le message pontifical envoyé par ondes courtes du radio vatican. La parole même du Saint-Père suscitera un intérêt universel.

C'est le neuf juillet que le cardinal Pacelli arrivera à Paris. Cette nouvelle combera de joie les catholiques français qui attendent avec la plus vive impatience la venue du premier légat pontifical à se rendre à Paris depuis 1801. La date primitive fixée était le 10 juillet. Mais le secrétaire d'Etat avança d'un jour son voyage pour visiter à loisir le pavillon catholique pontifical et l'ensemble de l'exposition universelle. Le lendemain il se rendra par train spécial à Lisieux où aura lieu vers 5 heures la réception officielle par les autorités civiles et militaires. L'ouverture de la cérémonie se fera ensuite dans la chapelle Carmel et consistera dans la lecture en latin et en français de la lettre apostolique accréditant le cardinal Pacelli comme légat du Pape à Lisieux et dans l'allocution de bienvenue de Monseigneur Picaud, suivie de la bénédiction du légat.

A NOS LECTEURS

A cause de circonstances tout à fait incontrôlables, nous sommes forcés de remettre à la semaine prochaine la publication de la suite des articles sur les Soeurs de la Providence, et sur les Oblats dans le Sud de l'Alberta.

Nous prions nos collaborateurs de ne pas se froisser de ce retard, et nos lecteurs de vouloir bien nous excuser et faire de nécessité vertu.

Rencontrant une dame qu'il n'avait pas vue depuis très longtemps, un homme d'âge hésitait:

—Comment, dit la dame, vous ne me reconnaissez pas?

—Hélas! madame, j'ai tant changé!

Lettre de Son E. Mgr Breynat

AUX MISSIONNAIRES DE SON VICARIAT

L.C.J. et M.I.
Rome, 27 mai 1937

Mes Révérends et bien chers Pères et Frères,

C'est le coeur encore profondément ému de la bienveillance du Souverain Pontife que je viens vous donner, sur l'audience qu'il a bien voulu m'accorder, quelques détails qui intéresseront votre piété filiale. Sans doute, "Secretum Regis abscondere bonum est". Il y a des choses qui ne se racontent pas, que le coeur doit savourer dans la solitude et le silence. Ce n'est point cependant manquer à la discrétion que de vous dire combien le Saint-Père s'intéresse à vos travaux, combien il apprécie votre dévouement, combien il vous aime et avec quel coeur il vous bénit. Pour ce qui concerne l'objet même de ma visite, qu'il vous suffise de savoir, — et je vous le dis tout de suite, — que le St-Père a trouvé et suggéré lui-même la solution la plus simple et la plus facile d'exécution à la question que je venais lui soumettre.

xxx

....Alors que les audiences sont extrêmement restreintes, même pour le personnel de la curie romaine, j'ai eu le grand privilège d'être appelé par l'auguste malade trois jours seulement après lui avoir annoncé mon arrivée et manifesté le désir de le voir.

Grande fut mon émotion de me retrouver aux pieds du vénérable octogénaire si fortement et depuis si longtemps éprouvé par la maladie Q Sans doute, il a perdu de son extraordinaire vigueur de jadis; le visage est plus maigre; les traits réflètent une grande fatigue; le teint n'est plus aussi coloré; la tête se penche quelque peu; les cheveux s'argentent; mais le regard a conservé toute sa force, toute sa vie, et si la parole est plus faible, les phrases se suivent claires, précises et toujours au point, toujours énergiques dans la décision.

Tout de suite, le Pape me demande des nouvelles de Mgr Turquetil qu'il sait avoir été très touché par une maladie maligne et persistante. Je suis très heureux de pouvoir lui annoncer que je viens de voir le vaillant Vicaire Apostolique de la Baie d'Hudson, et qu'il se trouve assez bien remis pour se préparer à reprendre le chemin de ses missions.

Satisfait de cette bonne nouvelle, c'est avec le plus vif intérêt que le Saint-Père écoute les quelques détails que je lui donne, avec photographies à l'appui, sur les aventures de Mgr Fallaize et de ses intrépides compagnons du Notre-Dame de Lourdes, parmi les banquises qui, avec tant d'acharnement, ont entravé la navigation, l'été dernier, sur l'Océan Glacial. Puis vient le récit de la désormais fameuse expédition de sauvetage par avion, organisée pour rapatrier la caravane, en pleine nuit arctique. Et je suis ainsi amené à parler de nos dernières randonnées dans les airs du nord. Près de 5,000 milles en trois semaines, avec la visite de toutes nos missions, battant tous les records pour avoir suivi, sur la côte arctique une route qu'aucun pilote n'a encore osé affronter! Le bon Pape ne cache pas son admiration, ni ne ménage ses paternels encouragements Encore un peu, il me reprocherait de ne pas être venu atterrir sur l'aérodrome du Vatican. Et je crois surprendre dans son regard un regret intime, celui de ne pas pouvoir m'accompagner dans mes prochaines envolées.

Le Saint-Père me dit toute sa satisfaction d'apprendre que nous avons décidé de fonder, cette année, une mission à la limite des terres habitées dans le Vicariat du Mackenzie. Son visage brille d'une joie plus intime encore quand je lui annonce que, toutes nos missions situées au-delà du cercle arctique se trouvant sous le patronage de notre Mère Immaculée, nous avons pensé devoir couronner notre oeuvre, — l'oeuvre de Marie Immaculée — en consacrant au Christ-Roi la mission la plus septentrionale qui, à cause des conditions particulièrement difficiles chez nous, pourra jamais être établie dans le vicariat. Elle se trouvera au 72e degré. Le Pape approuve de grand coeur et bénit notre entreprise. Il vaut bien pousser la condescendance jusqu'à offrir un calice pour les missionnaires qui iront se dévouer à cette fondation, "afin qu'ils offrent le saint sacrifice en Son nom au bout du monde". Et comme je m'enhardis jusqu'à solliciter, comme une faveur spéciale, qu'il veuille bien se servir lui-même du calice avant de nous l'envoyer: "Bien volontiers, me dit-il, ce sera avec le plus grand plaisir que je le ferai".

Eau aux larmes, je prie le Saint-Père de vouloir bien, en me bénissant, vous bénir tous, ainsi que vos familles, vos amis, vos bienfaiteurs et vos ouailles, "De tout coeur je vous bénis, me répond-il, ainsi que tous ceux pour qui vous sollicitez une bénédiction". Impossible de vous dire toute mon émotion. C'est par des balbutiements que je remercie le bon Pape. En lui baisant la main avant de me retirer, je me rappelle une parole du saint Mgr Grouard en pareille circonstance : "Que le bon Dieu daigne m'accueillir comme son Vicaire vient de m'accueillir et je ne demande rien de plus".

Une audience publique doit suivre immédiatement. Belle occasion pour mes compagnons, les RR. PP. Desnoyers et Thivierge qui n'ont pas pu être présentés au Pape! La consigne est stricte. Et pourquoi ne bénéficierais-je pas moi-même du privilège qui m'est offert de revoir quelques instants encore le Vicaire de Jésus-Christ et d'en recevoir une nouvelle bénédiction? Voilà justement Mgr Mella, le sympathique Majordome, qui nous invite. Nous entrons donc dans la salle d'audience qui est presque comble.

Peu après arrive le Pape, sur une chaise portée par ses chambellans. M'apercevant, il me sourit aimablement et me fait signe de m'asseoir, en même temps qu'il s'assied lui-même. Tout le monde reste debout. Le Saint-Père adresse quelques paroles de bienvenue aux différents groupes et leur donne, avec les conseils appropriés, ses paternels encouragements. Tout d'un coup, changeant de ton, et avec une expression que je n'oublierai jamais, il me présente à la foule en termes les plus élogieux, prenant plaisir à préciser que, si peu de ceux qui l'écoutent me connaissent, lui personnellement me conna t bien. Il parle ensuite avec une complaisance évidente, de notre chère Congrégation des Oblats, de ceux "qui se sont offerts pour les missions les plus difficiles".

Le Pape se lève et nous bénit tous avant de rentrer dans ses appartements. Dans mon émotion, je ne puis m'empêcher d'aller me jeter à ses genoux pour baiser sa main et lui exprimer toute ma reconnaissance Dans les yeux des trois Oblats présents perlent des larmes, larmes bien douces! Combien, dans l'assistance nous envient!

xxx

Quelques jours plus tard, en la fête du Saint-Sacrement, un messager m'apporte un petit colis de la part de Sa Sainteté. C'est le calice promis, un calice en argent. Il porte l'inscription suivante: "Pius XI, Christi Vicarius Christi praeconibus".

Quelle délicatesse! Et c'est ce matin même que le Pape a offert le saint sacrifice de la messe avec ce calice! Il a tenu à me l'envoyer immédiatement, encore humide et tout parfumé du sang du Sauveur! En fait foi une carte qui accompagne l'insigne présent et dont je vous donne le texte:

Nobile Anticamera
di
Sua Sautita.

27. V. 1937
Castelgandolfo.

Calice dont s'est servi le Saint-Pè-

(Suite à la page 16)

Histoire de France — Paul Lehugeur

CAROLINGIENS. — CHARLEMAGNE.



CHARLEMAGNE ET SES COMTES.

L'Empire de Charlemagne comprenait la Gaule, le Nord de l'Espagne, la plus grande partie de l'Italie et de l'Allemagne. Aussi l'Empereur était-il souvent environné de seigneurs de tous pays qui lui composaient une brillante escorte. Sa puissance frappa vivement l'esprit des hommes de son temps; sa personne devint pour leur imagination plus grande que nature et son histoire se transforma en légende.



SOUMISSION DES SAXONS.

La Saxe fut un des pays les plus difficiles à conquérir. Après y avoir réprimé de terribles soulèvements, Charlemagne voulut achever par la clémence l'oeuvre de sa force, mais les Saxons se révoltèrent encore, et cette fois Charlemagne ne pardonna plus; 4,500 prisonniers furent décapités en un jour; une partie de la population fut transportée dans d'autres pays et la Saxe fut soumise aux lois les plus sévères.

L'effigie du denier

par Marie Barrère-Affre

[suite]

—Donne ça!... s'écria Perrusson, la lui enlevant des mains; je t'ai dit que c'est moi qui t'invite!... Non, ce n'était pas pour un procès. C'était pour un service. Voyons, qu'avons-nous par ici de succulent?... Hep, maître d'hôtel!... Faites-nous donner des huîtres pour commencer; après, on verra, au fur et à mesure. Laissez-nous la carte.

—Un service?... avec plaisir, mon cher; de quoi s'agit-il?

—Voilà. Je plaque le correspondant, les revues, etc. J'ai trouvé un commanditaire pour monter un journal.

Sarrans leva les bras au ciel.

—Patatras!... Tu vas faire de la politique!...

—Jamais de la vie!... protesta Perrusso... d'un ton indigné, et il toussa, parce qu'il venait d'avaler de travers une grosse marennes; jamais de la vie!... répéta-t-il quand il eut rattrapé à la fois son haleine et son lorgnon. Je ferai de la critique musicale, de la littérature, de l'art et de l'histoire.

—Alors, ton commanditaire est un Mécène, émit simplement Alain; mais tu me rassures, je suis content. Je te voyais déjà acquiné avec un sénateur, un député ou un ministre sur le retour, et noyé dans les mares à grenouilles...

—Qu'alimentent les pots-de-vin interrompit Perrusson en riant; merci bien! Ne parlons plus de ça, tu me couperais l'appétit! Revenons à nos moutons. Il faut que tu m'établisses un bon petit contrat avec mon commanditaire, et comme il se peut que nous montions notre affaire en Société, il faudra envisager des statuts. Je compte sur toi pour que ça soit bien fait, et puis aussi pour autre chose.

—Vas-y, dit Alain.

—Eh bien! toi qui as un talent d'écrivain auquel tu ne veux pas croire, tu vas m'écouter, cette fois, et tu me pondras bien gentiment un joli petit papier pour mon journal.

Alain ne répondit pas tout de suite. Perrusson en fut profondément surpris. Il s'attendait comme de coutume à des protestations, des dénégations agacées, "je n'ai pas le temps" et des "j'en suis incapable". Aujourd'hui, Sarrans se taisait. Il avait cessé de manger, et, posant sa fourchette, il regardait dans le vague un demi-sourire relevant légèrement les coins de sa bouche. Au fond de ses prunelles, une expression douce et rêveuse passait....

—Eh bien?... insista Perrusson.

—Qu'est-ce que tu dirais, répondit son ami d'une voix lente: qu'est-ce que tu dirais d'une vie romancée?....

Le journaliste rayonna. Il fit le geste d'applaudir.

—Ah! ça, mon cher, c'est la riche idée! s'écria-t-il joyeusement. Tu n'imagines pas combien ces trucs-là sont à la mode!... Comme on ne sait jamais où finit la fiction et où commence la réalité les âmes sensibles sont libres d'en prendre et d'en laisser, voire même de terminer l'histoire à leur guise dans leur for intérieur si la conclusion leur déplaît!... Et tu aborderais... qui?... On en a déjà fait pas mal, on en prépare d'autres, dépêche-toi de choisir ton sujet si tu ne veux pas qu'on te coupe l'herbe sous les pieds!

Mon sujet, personne ne me le prendra! déclara Sarrans.

Leur repas se poursuivait lentement, parce qu'ils causaient trop pour manger vite. Le garçon, augurant un fort pourboire, ne les pressait pas. Dans le tumulte des conversations du restaurant, leurs paroles n'étaient entendues que d'eux-mêmes, et, penchés l'un vers l'autre, ils trouvaient à leur entretien une satisfaction intense et un prodigieux intérêt.

—Qu'est-ce que tu as imaginé, voyons?... questionna passionnément le journaliste.

—Je veux écrire la vie de Brigitte d'Aiglefort, marquise de Nouviale, orpheline toute jeune, mariée à dix-sept ans et veuve à vingt.

—Diable!... diable!... fit Perrusson, gonflant les joues. Et... elle a vécu, cette dame!?...

—Comment! si elle a vécu?... Mais puisque je te dis que c'est une vie romancée, voyons!!...

—Je te demande ça parce que ce nom n'est pas du tout connu, et je croyais que c'était une œuvre d'imagination. Tu crois que ça aura du succès?... Hum! je suis sceptique... Crois-moi: choisis plutôt une actrice célèbre, ou une criminelle renommée, ou une souveraine qui ait eu des malheurs... Ce dernier article ne manque pas, par les temps qui courent!...

Têtu, Alain secoua son front obstiné.

—J'écrirai la vie de la personne que je t'ai dite ou je n'écrirai rien, déclara-t-il.

—Ne te fâche pas riposta Perrusson, haussant les épaules; raconte les malheurs de ta Brigitte si tu veux, nous verrons bien ce que ça donnera. Seulement, il faudra que tu termines ton manuscrit assez tôt pour que j'aie le temps de le lire, parce que... parce que... tu comprends...

—Parce que si ce n'est pas intéressant conclut Alain en riant, tu adopteras un autre mauuscrit à grand effet pour le lancement de ton canard, et tu ne me feras passer que dans le second trimestre, en petits caractères et au fond de la troisième page, encore!....

Perrusson se défendit, mais faiblement. Alain se moqua agréablement de lui, et, quand ils sortirent pour aller prendre le café sur les boulevards, les deux adversaires restaient sur leurs positions: le journaliste n'avait pas réussi à dissuader Sarrans d'écrire la vie de Brigitte de Nouviale; le futur romancier n'avait pas pu faire passer dans l'âme de son ami cette admiration affectueuse, ce respect délicat, cette sympathie enfin qu'il avait voués à la jeune morte et qui, dans le secret de son cœur, se mêlaient à une tendresse vague, romanesque, sentiment dont la nature indéfinissable, à la fois triste et douce, l'enivrait comme un parfum ....

Chapitre V

Le vestibule-jardin d'hiver, le studio bleu nuit, la chambre-salon aux coussins extraordinaires abritaient les ébats, les rires et les conversations trop souvent inepties de deux douzaines de jeunes écervelés des deux sexes: Linette recevait ses copains du tennis, ses amies, ses danseurs, et voyait avec plaisir Alain de Sarrans faire partie de la fournée.

Lorsque, à déjeuner, son père lui avait annoncé pour le soir même la visite du jeune avocat, elle eut un sourire averti, un regard satisfait qui achevèrent d'éclairer le bâtonnier sur les sentiments de sa fille à l'égard d'Alain.

—Je crois qu'il ne te déplairait pas?... demanda-t-il, de cette même voix nette qui, aux assises, posait des questions définitives aux témoins.

—Oh! non, riposta-t-elle tranquillement, c'est un excellent parti, tu le sais bien, papa!...

Le temps n'est plus où les jeunes filles rougissaient et baissaient les yeux lorsque leur père abordait avec elles la grave question du mariage.... Mlle d'Acoussy, on le sait, était émancipée.

Elle le prouvait ce soir, assise au milieu d'un cercle d'admirateurs, tenant le dé de la conversation et abordant tous les sujets, même les plus scabreux, avec une assurance inimitable. Deux ou trois fois, pourtant, elle sentit le regard d'Alain de Sarrans se fixer sûr elle avec un soupçon de surprise: elle n'avait encore jamais manifesté devant lui une telle liberté d'opinions, et elle eut conscience que certaines paroles imprudentes avaient provoqué une gêne. Cela la fit sourire. Prétendait-il la mettre en tutelle lorsqu'ils seraient mariés?... Il fallait que d'ores et déjà il s'accoutumât à ses allures et ne s'étonnât pas de l'indépendance qu'elle voulait conserver. Néanmoins, condescendante, elle baissa d'un ton sa voix volontaire et adopta une pose plus féminine, qui d'ailleurs mettait en valeur sa souple silhouette contre le velours bleu nuit du divan où elle trônait.

Linette portait une robe de crêpe satin, brillante et verte comme une émeraude. La nuance était audacieuse, la coupe aussi: un collier de cristal semait des gouttes d'eau sur la nuque blonde, sur la jeune poitrine, et elle les maniait entre ses doigts aux ongles pointus, artificiellement rosés.

Un bruit d'orchestre déchaîné éclata tout à coup dans le vestibule: Guy Ancelon, jeune imbécile qui ne faisait pas autre chose dans la vie que gaspiller les millions paternels, venait de découvrir le poste de T. S. F. derrière un massif de phoenix. Il l'avait mis en marche et rentrait dans le studio en battant des entrechats.

—Qui est-ce qui charlestone? cria-t-il. Nous avons le jazz de Londres.

Des rires, des exclamations ravies lui répondirent; les couples se formèrent. On commença à tourner, à gigoter disgracieusement; une odeur de poudre de riz et d'essences chères flotta autour des danseurs.

Tout de suite, Alain s'était incliné devant Linette. Celle-ci, qui avait déjà refusé plusieurs danseurs d'une imperceptible hochement de tête, tendit à l'avocat une main languissante, et, au lieu de se lever, le força à s'asseoir auprès d'elle sur le divan.

—Non, non, pas danser!... fit-elle d'un ton suppliant; je suis fatiguée. Hier, nous avons été au bal des Mouzart; avant-hier, à une sauterie chez Mme d'Aubin qui veut à tout prix marier Monique; ça ce sont les plats de résistance. Comme hors-d'oeuvre, maman m'a traînée à l'exposition de Broumana, le peintre sénégalais. Quel musée d'horreurs, mon cher!... Et maman qui se pâmait devant chaque toile!... Puis j'ai voulu aller entendre une conférence de Ballois sur l'Indo-Chine...

—Vous?... Vous êtes allée écouter Ballois?... interrompit Alain avec répugnance.

Il connaissait le langage libre, les plaisanteries déplacées, les à-peu-près douteux du fameux voyageur-conférencier mondain, et blâmait Mme d'Acoussy d'avoir conduit là sa fille; cependant, cette dernière répondait froidement:

—Mais oui, j'y suis allé!... Et seule encore!... C'est vrai qu'il est un peu réaliste, un peu grossier..., mais que voulez-vous?.... J'ai vingt-deux ans; à cet âge-là, on peut tout entendre!...

Il sourit, gêné.

Elle continua l'énumération des plaisirs de sa semaine, qui avait été plutôt chargée, ainsi que Sarrans put s'en convaincre. En terminant, elle fixa vers lui un regard velouté et soupira:

—Je ne vous ai rencontré nulle part...

—M'avez-vous vraiment regretté, Linette?... dit-il, un peu d'émotion dans la voix.

—J'espère que vous n'en doutez pas. A propos, oj donc étiez-vous?...

—Auprès de mon grand-père maternel, qui est gravement malade dans sa propriété de Nouviale.

—Ah!... s'écria-t-elle, prenant sur les coussins une pose attentive, tandis que ses yeux gris s'allumaient de joyeuse curiosité; Nouviale, c'est le fameux château historique, n'est-ce pas?...

—Précisément, répondit-il. Mon grand-père, M. Heugou, l'a acheté il y a une quarantaine d'années.

Les beaux yeux étincelaient. Jouant avec sa bague de perle, elle reprit vivement:

—Sans l'avoir jamais vu, je le connais. La revue *Fermes et Châteaux* en a parlé; ça a pris tout un numéro. Photos à l'Ouest, photos à l'Est, photos sur toutes les faces, et vues des bassins parci, et chapelle par-là, et des allées de parc qui m'ont rappelé des coins de Versailles. Savez-vous bien que c'est magnifique?...

—J'espère vous le faire voir... mieux qu'en photo, glissa-t-il tendrement, navré de voir que la conversation prenait un tour tout autre que celui qu'il rêvait.

—Quand?... demanda-t-elle.

—Bientôt... un jour... murmura Alain, s'emparant de la longue main aux ongles vernis; bientôt, quand vous m'aurez permis de demander à Monsieur votre père ce que je tiens là. Car vous me le permettrez, n'est-ce pas?...

Ses paupières se plissèrent: tout son visage prit une expression ambiguë.

—Si ça vous chante!... répondit-elle avec un petit rire amusé. En attendant, allons danser cette blue. Debout, Monsieur!...

Sarrans était déçu; il avait espéré une rougeur, un aveu, on ne sait quoi d'ému et de doux qui fût resté à jamais parmi les meilleurs souvenirs de sa vie. Linette l'entraîna dans le tourbillon, rieuse, décochant des plaisanteries ça et là.

Suite au prochain numéro

DISCOURS DE M. L. BERTRAND

(Suite de la page 16)

brutissement qui ont pour idéal la termitière et qui offrent à l'humanité le modèle et l'exemple des sociétés animales. Cela est peut-être bon pour des peuples à demi barbares, dégradés par des siècles de servitude. Mais que l'on ose proposer cela aux vieux civilisés que nous sommes et que des êtres doués de raison aient l'air de prendre cela en considération, voilà qui passe véritablement l'entendement!

Non! Nous sommes des hommes libres. Et c'est pourquoi nous mettons la raison au-dessus de tout, nous lui donnons la primauté sur les puissances troubles du sentiment et sur le dynamisme brutal de la volonté. Nous ne nous abandonnons point aveuglément aux suggestions de l'orgueil de race et du fanatisme impérialiste. La raison nous protège contre tous ces excès, elle projette la lumière sur la dangereuse animalité que nous portons en nous. Elle nous empêche de retomber à la sauvagerie originelle. La raison est libératrice. Par les idées, elle nous libère un peu de l'inconnu et des hostilités qui nous entourent et qui nous écrasent.

Et c'est pourquoi nous aimons tant les idées. Et c'est encore parce que nous sommes des hommes libres que nous défendons énergiquement la propriété, — je veux dire le juste droit de posséder, — contre les théories dissolvantes. Comme l'écrivait déjà Châteaubriand: "Sans la propriété, nul n'est affranchi". C'est la sagesse même des nations.

Je suis persuadé que nous avons raison. Sans la liberté individuelle et sans la propriété qui en est le corollaire, sans la liberté de conscience et d'opinion, nous retombons aux degrés les plus inférieurs des civilisations. Il n'y a plus de nations conscientes d'elles-mêmes, il n'y a plus que des troupeaux humains courbés sous des tyrans pires que les grands despotes dévastateurs des temps anciens.

On est un peu honteux d'être obligé de rappeler ces vérités élémentaires à un monde qui semble se précipiter de gaîté de coeur à la servitude et à l'abjection. S'il y a un antidote contre cette maladie universelle, c'est le vieux libéralisme, la vieille Raison française, à laquelle, hélas! tant de Français sont infidèles. Et pourtant s'il y a un peuple qui semble désigné pour opérer cette cure d'une humanité en démence et en décomposition, c'est encore et toujours le nôtre!...

Culture humaine et diffusion de la civilisation française

A cela on objecte notre scepticisme.

Il est certain que le scepticisme est une des formes de l'esprit français. Et je reconnais que le scepticisme sans mesure et sans limites est un grave défaut. Et je reconnais aussi que ce défaut là est très répandu chez nous. Mais le scepticisme peut n'être qu'une précaution contre les excès de la raison même. C'est le doute méthodique de Descartes, qui se confond avec l'esprit critique, qui non seulement nous permet de passer au crible nos idées, mais qui nous maintient en défiance à l'égard de l'esprit de système et des nouveautés aventureuses. Même chez les sceptiques d'espèce vulgaire, sceptiques par nonchalance ou par tempérament, ces dispositions s'allient très bien avec une foi irraisonnée dans les plus extravagantes utopies humanitaires et avec une sentimentalité naïve. Malgré sa "blague" et malgré sa gouaille légendaire, le Parisien, pris à tous les étages sociaux est un sentimental, — et d'une sentimentalité qui va souvent jusqu'à la niaiserie. Mais je ne veux considérer notre scepticisme que sous ses espèces de doute rationnel, de méthode circonspecte et réfléchie. Et, à cet égard, il me paraît une chose excellente. Il rejoint ce sentiment de la mesure qui, nous l'avons noté, est une des caractéristiques de l'esprit français.

Toutes ces qualités réunies contribuent à donner à l'âme française comme à la littérature qui l'exprime un haut caractère de sociabilité. Grâce précisément à ce sens de la mesure qui lui fait respecter l'opinion, les susceptibilités d'autrui, qui la met en garde contre les affirmations tranchantes ou agressives, et aussi par cette préoccupation de la pratique et de l'utilité, par ce souci de n'offrir aux autres que des valeurs valables pour tous et enfin par cette tendance à l'universel.

Nous sommes arrivés non seulement à donner de nous-mêmes une image idéale, mais une image idéale où l'humanité toute entière se reconnaît dans ce qu'elle a de meilleur: amour, charité du genre humain, esprit de concorde et de paix, humanisme et humanité, effort pour développer dans l'homme les qualités qui l'élèvent au-dessus de l'animalité et qui le conduisent à la perfection de son type et jusqu'à l'état héroïque, respect enfin de la conscience et de la dignité humaines, de la liberté humaine, du droit à la solitude, de tout ce qui donne un peu de prix à la vie et de tout ce que voudraient nier et détruire aujourd'hui des doctrines de régression, qui sont la honte de notre temps. Et parmi ces doctrines avilissantes, il sied de stigmatiser au premier rang celle de la lutte de classes, cette idée anthropophage qui n'a pu être inventée et propagée que par des ennemis de l'humanité.

C'est cette culture si profondément humaine qui justifie, avec le rayonnement de notre langue, la diffusion de notre civilisation. Au XVIIIe siècle notre langue était tellement en usage dans les milieux cultivés de l'Europe qu'on a pu la croire appelée à devenir la langue universelle: illusion qui flattait peut-être notre amour-propre national, mais que démentent l'expérience. Toutes les langues, quelles qu'elles soient, sont trop profondément marquées à l'empreinte d'un peuple pour satisfaire les besoins de tous. Seul un vague esperanto dépourvu de tout caractère intellectuel et littéraire pourrait répondre, à la rigueur, à toutes les exigences utilitaires de la pratique. Mais, cette condition privilégiée du français, à une époque où la culture européenne fut le plus raffinée, cette faveur générale prouve qu'en ce temps-là les civilisés savaient distinguer, entre des langues d'une clarté et d'une précision à peu près égales, comme le français, l'italien et l'espagnol, celle qui dénotait la culture la plus délicate.

Et c'est encore cette culture si profondément humaine qui rend notre domination acceptable là où nous avons planté notre drapeau. Nous l'avons planté un peu partout, sans pouvoir, hélas! l'y maintenir toujours. Mais, aujourd'hui plus que jamais, si notre vieille métropole occupe une place restreinte sur la carte du monde, elle y a singulièrement étendu son empire, qui embrasse les deux hémisphères. C'est une chose que l'on oublie un peu trop, même en France: notre pays est doué d'une puissance d'expansion, non seulement intellectuelle, mais aussi matérielle, dont on ne se doute pas assez. Au moment où je vous parle, on parle français sur tous les points du globe: dans cette Afrique, si longtemps impénétrable, dont nous possédons à présent le tiers, — le tiers d'un continent, — et dont la conquête fut une épopée admirable, — en Asie, où nous fallimes être les maîtres de l'Inde et où nous sommes encore en bonne place, en Océanie même et enfin dans cette grande Amérique, où votre actuelle manifestation prouve, de la façon la plus touchante et la plus magnifique, que le français n'est pas près d'abdiquer.

Cela, nous le devons à nos soldats, à nos explorateurs, à nos missionnaires: vous en savez quelque chose. Ces soldats, ces explorateurs et ces missionnaires ont été de grands colonisateurs. Nous sommes peut-être la nation la plus colonisatrice du monde, parce que nous donnons à la colonisation son sens complet. Nous ne nous bornons pas à mettre en valeur les richesses d'un pays, à l'exploiter, à y entretenir une armée d'occupation et un réseau administratif de fonctionnaires. Nous nous occupons aussi que nos sujets aient des âmes. Nous entendons cultiver les âmes pour les rapprocher de nous. Nous respectons la langue comme la religion de nos sujets et, loin de poursuivre une assimilation incomplète et impossible, nous les convions à évoluer dans leur propre civilisation. Cette douceur de notre domination nous vaut d'être tolérés de ceux qui la subissent et quelquefois aimés. J'ai parcouru bien des colonies, françaises et étrangères, sans parler de celles où j'ai vécu. Je puis dire que, de tous les peuples colonisateurs, c'est le Français qui excite le moins de haine de la part de ses sujets.

Le plus beau type de Français colonial, le plus complet, le plus élevé, je dirai même le plus héroïque, je le verrais en l'admirable "Africain" que fut le Père Charles de Foucauld, ce véritable Père du Désert, ce solitaire du Sahara, dont l'Eglise va faire un saint. Quelle plus belle carière, en effet, que celle de cet homme, qui fut d'abord un soldat, un officier de cavalerie, puis un explorateur traversant au péril de sa vie des régions farouchement fermées à l'Européen, étudiant les langues indigènes, rectifiant les données géographiques, préparant ainsi la pénétration de nos armes, et terminant cette existence périlleuse sous la robe de bure de l'ascète et du missionnaire; cet apôtre qui, connaissant la susceptibilité ombrageuse du Musulman, ne voulait pas d'une propagande directe, qui eût risqué de tout compromettre, mais qui employait une propagande discrète, respectueuse des coutumes et des âmes, véritable propagande à la française, pleine de tact et de mesure, se bornant à prêcher d'exemple, à donner, au milieu des tribus barbares, le spectacle de toutes les vertus chrétiennes, à être enfin, selon sa propre parole, le Porteur du Christ au coeur du continent noir, comme si, à travers les sables sahariens, la Divine Présence devait pénétrer l'Afrique toute entière.

Et vous savez sans doute comment cela finit: Charles de Foucauld mourut assassiné par un de ces nomades du désert, dont il soignait les maladies et à qui il s'efforçait d'apprendre le respect de la vie humaine...

Le christianisme dans l'esprit français

Ces considérations nous amènent à des conclusions qui s'imposent et que vous attendez sans doute: c'est que l'âme et l'esprit français n'ont pris ce haut caractère d'humanité que parce qu'ils sont tout pénétrés de christianisme.

Depuis Chateaubriand, on a assez montré combien la pensée chrétienne avait ajouté à celle des Anciens, combien elle avait enrichi, transformé et attendri l'âme païenne. La France, en particulier, lui a dû sa maîtrise dans le domaine psychologique, la révélation de tout un monde intérieur insoupçonné des Hellènes comme des Latins, la finesse de son introspection, son goût pour les problèmes de la conscience, pour la description des moeurs, sa tendance à la pitié et enfin les plus belles qualités de son âme et de son caractère. Il est superflu d'insister sur la part énorme que représentent dans la littérature française l'apologétique et la morale chrétiennes, depuis un Bossuet, un Nicole et un Pascal jusqu'à un Lacordaire et un Paul Bourget.

La France est si profondément chrétienne que, même les incroyants, les négateurs du Christ, parlent encore son langage, lorsqu'ils invoquent les grands principes de justice et de fraternité. Et je sais trop qu'ici, dans ce Canada français, en dépit de tous les abandons de la Métropole, on continue à voir dans la langue et dans la pensée françaises la meilleure sauvegarde du catholicisme chrétien, comme si notre langue et le catholicisme étaient indissolubles.

Evidemment, notre foi est menacée. Mais quand ne l'a-t-elle pas été? Ni les hérésies ni les persécutions ne sont d'hier. Nous avons triomphé de tout et c'est ce qui, avec la Promesse divine, nous donne confiance. Au lendemain des excès et des crimes révolutionnaires, un de nos encyclopédistes, un de ceux qui étaient, en somme, responsables de la catastrophe, écrivait, terrorisé par ce réveil de la férocité humaine: "La cause de l'humanité est désespérée!" — Nous autres chrétiens, nous ne dirons jamais cela. Malgré les pires abjections, malgré les plus épouvantables retours à la barbarie, nous nous raidirons contre l'épreuve. Tant qu'il y aura des chrétiens, la cause de l'humanité ne sera pas désespérée.

Et pourtant les horreurs que nous avons intellectuellement sous les yeux sont affreusement démoralisantes: ce qui se passe en Espagne et ailleurs est, en même temps qu'un scandale pour la conscience, comme le signe avant-coureur de la fin du monde. Tout ne va-t-il pas être remis en question? Cette civilisation, dont nous sommes si fiers, qui nous a tant coûté, qui est si difficile à maintenir contre l'indestructible barbarie, ne va-t-elle pas s'écrouler?... Pour ne pas perdre coeur, disons-nous que le monde en a vu bien d'autres. Rappelons-nous l'empire romain au temps des persécutions antichrétiennes et des grandes invasions. La barbarie débordée menaçait de tout recouvrir et l'Eglise naissante semblait à la veille de sa fin. Et pourtant, au milieu de toutes ces menaces et de toutes ces ruines, Il y avait un petit troupeau qui gardait l'espoir invincible...

Il y a quelques années, à Carthage, à l'occasion de solennelles assisses eucharistiques, je rappelais ces idées consolantes. Je lisais, aux lieux même où il fut martyrisé, une lettre de saint Cyprien, à quelques-unes de ses ouailles condamnées aux mines. Vous savez qu'en ce temps-là, le labeur des mines équivalait à une mort lente et à un supplice de tous les instants. A ces malheureux, enfermés dans les ténèbres de la mine et qui allaient y mourir, voici ce que disait leur évêque, Cyprien de Carthage, dans une langue peut-être un peu trop fleurie de comparaisons trop ingénieuses, une langue de décadence, mais soulevée par une telle foi, par un héroïsme si joeux!... Laissez-moi relire avec vous ce beau chant d'espoir...

"Sans doute, disait l'évêque Cyprien à ces mineurs du Christ, — sans doute le soleil qui se lève illumine l'Orient, la lune errante inonde le ciel de ses clartés. Mais celui qui a fait ces deux astres vous est, dans vos cachots, une plus grande lumière. La splendeur du Christ, qui se lève dans vos coeurs et dans vos esprits, chasse les ténèbres de votre géhenne. Ce lieu de noirceur et de mort pour les autres est, pour vous, tout radieux de blancheur et d'éternité. Que vous dirai-je de plus? La marche des saisons est la même pour vous que pour ceux qui voient le jour. L'hiver est venu pendant que vous étiez enfermés sous la terre. Mais l'hiver de la persécution a bien valu pour vous les mois de froidure qui sévissaient là-haut. Après l'hiver, va s'avancer le printemps tout parfumé de ses roses, tout éblouissant sous la couronne de ses fleurs. Mais les délices paradisiaques déjà présentes pour vos yeux, vous ont environnés de roses et de fleurs, et les guirlandes célestes ont ceint votre tête. Voici bientôt l'été. Voici le blé qui regorge sur l'aire. Mais vous, qui avez semé pour la gloire, vous récolterez des gerbes glorieuses. Vous aurez aussi votre automne, et, par la grâce spirituelle, vous en accomplirez tous les travaux. Là-haut, on apporte les paniers de la vendange, on foule les raisins dans les cuves. Mais vous, pampres gonflés de sève dans la vigne de Dieu, belles grappes aux raisins déjà mûrs, vous êtes foulés par la haine et la persécution du siècle. La mise est votre pressoir. Au lieu de vin, c'est votre sang que vous répandez. Intrépides et forts dans les tortures, vous buvez d'un coeur joyeux la coupe de votre martyre..."

J'ai écrit quelque part: "le martyre n'est que de l'archéologie". Il est de tous les temps. Il faut y être toujours prêts, — prêts à rendre témoignage pour la justice et pour la vérité.

Je sais à qui je parle. Je sais que vous êtes pénétrés de ces sentiments. Devant le spectacle accablant de l'infamie humaine, devant l'atrocité de l'homme et de la nature, vous entendez toujours la grande leçon de la Croix: "ce monde abominable n'est possible, cette vie de douleur et de luttes n'est supportable qu'à la condition d'être niés par un autre monde et par une autre vie". Tel est l'éternel langage de la Croix. Ce paradoxe est l'éternelle vérité.

La France est restée jusqu'ici une des grandes dépositaires de cette idée salvatrice et nul peuple, plus que vous, n'y est resté fidèle. Tant qu'il y aura des hommes comme vous, la cause de l'humanité, — pour reprendre le mot du philosophe, — ne sera pas désespérée. J'ai souvent répété que la France serait sauvée par ses colonies, restées plus saines, plus énergiques que la métropole. Et j'entends ce salut dans tous ses sens, — salut matériel, salut moral. Puisse votre exemple nous être salutaire! Mais, quoi qu'il arrive, soyez sûrs que l'esprit et l'âme de notre race ne peuvent périr, que la France reste au-dessus de tout: elle est trop nécessaire à l'humanité!

Le père à sa fille. — Peux-tu te souvenir où j'ai laissé mes lunettes ce matin?

La fille. — Non, papa.

Le père. — Cela ne m'étonne pas de toi, tu ne te souviens jamais de rien.

Au Congrès de la Langue Française — Troisième séance solennelle

La conservation de notre droit canadien

Nous ne laisserons pas angliciser notre droit canadien

"Une des principales causes secondes de la survivance parmi nous de l'esprit français, ce sont nos lois françaises" — Le paysan canadien d'autrefois récitait de mémoire maints articles de la "Coutume de Paris" — Notre Code civil "est plus imprégné de l'ancien droit français que ne l'est le Code Napoléon lui-même."

Mardi soir, au Colisée, c'était la troisième des séances solennelles du Congrès, celle qui restera dans la mémoire des congressistes comme "la soirée de l'abbé Groulx", pour employer une expression populaire maintes fois entendue depuis quelques jours.

A peine une heure avant la séance, les nuages gonflés depuis la fin de l'après-midi crevèrent brusquement et la pluie se mit à tomber dru, détrempant les banderoles, les écussons et les drapeaux qui décorent avec profusion la vieille cité. Cette pluie devait, pendant toute la soirée, servir d'accompagnement approprié aux paroles parfois dures de M. l'abbé Groulx.

Jusqu'ici, le Congrès avait été en quelque sorte l'apothéose de la survivance française en Amérique. C'était la brillante revue de nos conquêtes, de nos gains, de nos qualités ethniques. Le soleil complice mêlait ses hommages à ceux des hommes; il se couchait le soir paisiblement, en glissant une dernière caresse au Colisée où tant de mille coeurs battaient à l'unisson dans l'exaltation de la patrie.

Examen de conscience national

Hier soir, par la bouche du juge en chef Roy, par celle de M. l'abbé Lionel Groulx, ce fut la revue de nos déficiences, de nos pertes, de nos petites trahisons. La nature a voulu contribuer elle aussi à cette douche salutaire qui arrivait à son heure pour rappeler certaines réalités que l'on ne doit pas ignorer, surtout dans un Congrès comme celui que nous vivons.

L'orage n'a cependant pas fait peur aux gens; des milliers de congressistes se sont acheminés, à la pluie battante, vers le Colisée, afin d'entendre le gouverneur général du Canada, les juges Roy, Mignault et Leblanc, le distingué recteur de l'Université d'Ottawa et M. l'abbé Lionel Groulx.

Ovation prolongée

Quand, un peu avant dix heures, parut le prêtre, dont la soutane noire se détachait nettement sur le fond pourpre des manteaux de l'émouvante phalange d'évêques qui entouraient Son Eminence, une ovation formidable l'acclama, se mêla, pendant plusieurs minutes, aux grondements du tonnerre et à la colère de l'orage. Ovation qui devait se répéter souvent cependant au cours de la soirée.

Les acclamations, les ovations qui ont fait tressaillir le Colisée hier soir ne sont pas suffisantes. Elles seront même stériles si notre race ne sait profiter des fortes leçons qu'on lui a données, hier soir. Ces leçons, sachons les comprendre et y puiser le courage nécessaire pour regarder en nous-mêmes, pour nous juger sans sévérité excessive, comme sans faiblesse. Et quand nous aurons clos l'examen de conscience, nous pourrons édifier sur des bases plus solides l'avenir.

L'hon. juge P.-B. Mignault

L'hon. juge P.-B. Mignault a parlé à la séance publique d'hier.

La première parole du président de cette séance sera une parole de bienvenue à leurs Excellences, le Gouverneur - Général et Lady Tweedsmuir, qui ont si gracieusement accepté d'honorer ce Congrès de leur présence au milieu de nous ce soir. Je me contenterai d'offrir cette bienvenue à nos hôtes, car une voix plus éloquente que la mienne est chargée de leur porter nos hommages, et cette voix est à la fois canadienne et acadienne, donc doublement française.

Il est largement question au programme de ce soir de notre survivance comme groupe ethnique d'origine française. Nos cousins de France appellent cette survivance le miracle canadien et je suis porté à croire que nos cousins ont raison. Il est vrai qu'on peut quelquefois expliquer un événement extraordinaire par l'opération de cause secondes, mais une cause seconde que dirige la Providence de Dieu exclut-elle réellement le miracle? Interrogeons l'histoire. Est-ce un événement sans portée providentielle que le peuple canadien ait échappé, par sa séparation violente de la France à la Révolution qui s'en venait dans une trentaine d'années? Est-ce un événement sans cette même portée que ce peuple ait refusé sur le conseil de son clergé de se joindre aux treize colonies américaines dans leur révolte contre l'Angleterre? Par souci d'exactitude, je vois donner à de tels événements, si vous le préférez, le nom de miracles providentiels; du reste, la France elle-même en a connu bien d'autres dans son histoire, les gesta Dei per Franco. Donc l'histoire continue et le miracle aussi.

Le programme vous signale, mesdames et messieurs, d'autres causes secondes, je n'ose dire miraculeuses, de la survivance parmi nous de l'esprit français; ce sont nos lois et je précise nos lois françaises. Reconnaissons que c'est à une concession de l'Angleterre, en 1774, par le fameux Quebec Act, que nous devons la conservation de ces lois; nous ne l'avions obtenue ni par les capitulations, ni par le Traité de Paris de 1763. Or, conserver nos lois civiles c'était conserver l'édifice social, c'était conserver l'édifice ethnique lui-même. N'est-ce pas là une preuve presque ethnique de la genèse de notre survivance?

Parmi nos lois civiles françaises ainsi conservées mentionnons, en toute première ligne, la célèbre Coutume de Paris qui formait notre droit commun sous l'ancien régime. Peut-être n'ouvre-t-on pas souvent, aujourd'hui, cette vénérable Coutume. Pourtant c'est une merveille de précision et de clarté française. De nos jours même on ne laisse pas d'admirer ces phrases lacon iques— et lapidaires. La mort saisit le vif (art. 318) donner et retenir ne veut (art, 278). Et ce vieux proverbe dont je voudrais bien connaître l'origine: jamais mari ne paya douaire!

Le paysan canadien d'autrefois récitait de mémoire maints articles de la Coutume de Paris. Il y trouvait son titre à ses terres, la description du régime matrimonial entre lui et sa femme; tous ses droits de succession en découlaient. C'est cette coutume qu'il invoquait au cas de contestations avec ses voisins. Il y avait trop de Normands dans la vallée du Saint-Laurent pour qu'on pût y oublier une langue où on lisait des choses aussi intéressantes.

La Coutume de Paris a rajeuni ses formules dans le Code Civil du Bas-Canada promulguée en 1866. Ce Code, modelé sur le Code Napoléon, a cependant son individualité à lui. Il est plus imprégné de l'ancien droit français que ne l'est le Code Napoléon lui-même. C'est aussi un droit canadien qu'il renferme et ce droit canadien s'est développé par une abondante jurisprudence. C'est ce droit que nous pourrons montrer à la France quand celle-ci, comme dans la parabole évangélique, nous demandera: qu'avez-vous fait du talent que je vous avais confié.

Le devoir de l'heure et de l'avenir c'est la conservation de ce droit. Il y a pire que les suppressions brutales. Il y a la pénétration lente et sournoise de principes et de doctrines étrangers. Mes confrères du Banc et du Barreau, que ce soit une des résolutions que nous formerons à ce Congrès; nous ne laisserons pas angliciser ou américaniser notre droit canadien.

Ce très rapide raccourci d'histoire peut légitimement nous donner des sentiments de fierté, mais n'oublions pas qu'un tel passé nous impose des obligations pour l'avenir. Le ciel ne sera pas toujours sans nuages, et "après la pluie le beau temps'. A tout bien considérer, notre bonheur et notre succès comme groupe ethnique sont sortis d'une défaite. Et est-il bien certain que nos pères aient perdu la partie à la bataille des Plaines d'Abraham? Car une victoire, et une défaite aussi, se mesurent par l'usage qu'on en fait. Reste le fait historique et il suffit, que nos pères y ont gagné le droit de vivre comme peuple, et qu'ils se sont merveilleusement adaptés aux circonstances, et un peu plus tard aux institutions parlementaires de leur nouvelle métropole. Il est de notre honneur de faire comme eux.

Hommages des Congressistes

PRESENTES PAR LE JUGE LEBLANC A SON EXC. LE GOUVERNEUR GENERAL

Les organisateurs de ce Congrès m'ont fait un grand honneur en me confiant un mandat aussi honorable que celui qui me permet, en son nom, de m'adresser au représentant du roi dans ce pays. Quand on cherche les raisons qui auraient pu motiver une telle faveur, on n'en trouve pas si ce n'est que comme acadien; je représente les plus anciens sujets britanniques de ce nouveau continent, notre allégeance remontant à 1713.

A ce titre donc, et au nom de cette brillante assemblée, où se trouve réunie l'élite du Canada français, qu'il me soit permis d'offrir, de présenter à Votre Excellence et à sa gracieuse épouse Lady Tweedsmuir les hommages des congressistes, de dire combien nous sommes honorés par ce témoignage de vif intérêt qu'apporte Votre Excellence à cette réunion qui groupe ici les représentants d'une partie très considérable de ses administrés.

Nous reconnaissons facilement les devoirs nombreux, délicats et parfois onéreux que les plus hautes fonctions de l'Etat exigent de ceux qui en sont chargés; surtout dans un pays comme le Canada où la longueur des distances à parcourir ne peut que rendre fatigants parfois les déplacements prolongés et fréquents. Mais nous espérons que Vos Excellences s'en trouvent un peu dédommagés par les accueils loyaux et sympathiques qui leur sont partout prodigués. La présente visite, qui est pour nous une marque touchante de bienveillance, assure à Vos Excellences une affection déjà vouée.

Nous sommes encore sous le coup de la solennité qui marqua les fêtes du couronnement. Des acclamations spontanées et loyales poussées en cent langues et par cent peuples divers dont les réverbérations retentissent encore. Elles attestent la diversité de moeurs, d'aspirations et d'intérêt que peut rassembler et protéger, sans danger aucun à la loyauté de ses sujets, le vaste empire de Sa Majesté George VI.

Le douze mai dernier a dû fournir à Votre Excellence un des plus beaux jours de sa brillante carrière. Il lui permettait de constater la sincérité et l'entrain avec lesquels tous les Canadiens se sont livrés à la joie provoquée par les cérémonies grandioses qui se déroulaient dans le vieux Westminster Abbey.

Conscients des droits que confirme à tous les Canadiens notre rang de peuple autonome dans l'empire, et soucieux de leurs intérêts particuliers, les Canadiens d'origine française désirent aborder l'étude de leur part des problèmes canadiens à la lumière qu'ils comportent. L'immensité des distances entre les parties de l'empire, les différences de race et d'intérêt interdisent, par amour de la concorde, de le faire autrement. L'idiosyncrasie morale des peuples est encore plus intransigeante que celle de la nature. On habituerait peut-être un canadien d'origine française à une diète de riz ou de sauterelles bouillies assaisonnées à la banane, régal des sujets britanniques de l'Inde et de l'Ouganda, mais jamais on lui ferait prendre les moyens d'un rajah ni adopter les méthodes d'un Mahamah Grandi pour faire triompher une idée. Comme groupe ethnique nous avons le droit et le devoir de faire notre développement moral et matériel, en harmonie avec le reste du pays, par tous les moyens légitimes que les circonstances nous fournissent. Notre contribution au bonheur, au progrès moral et matériel du Canada sera le mieux faite si nous tenons compte de notre passé, de notre tempérament, de nos attachements et de nos goûts.

Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas être le serviteur infidèle. Nous refusons avec énergie d'enfouir notre talent sous la terre. Il vaut bien la peine que nous nous efforcions de le faire fructifier. Il nous a été confié par des hommes énergiques, qui nous en demanderaient un compte sévère.

Si le génie de l'homme a trouvé les moyens d'effacer les frontières et de tuer les distances, et si par les grandes découvertes, l'aviation, la radio et autres il semble avoir fait de cette terre une espèce de planète resserrée, où nous nous trouvons les voisins des antipodes, où nous sommes plus près du Japon que nos pères ne l'étaient de la paroisse voisine, il ne faut pas oublier que les choses essentielles de l'âme restent les mêmes.

Le courage, le dévouement, la fidélité, l'honneur n'ont pas changé. La liberté, don inestimable que Dieu a offert à tous les peuples et à toutes les nations quand il a laissé le libre arbitre aux individus, est encore un bien qui doit rester inaliénable. Il faut encore les mêmes vertus pour la conserver.

Une longue expérience des choses publiques a souvent fait reconnaître que les peuples comme les individus, trouvent leurs meilleures inspirations dans les choses qu'ils connaissent, qu'ils aiment et comprennent le mieux. Nous connaissons et nous aimons notre histoire. Nos découvreurs, nos premiers colons, les missionnaires qui les accompagnaient, les militaires de l'ancien régime ne nous permettraient pas d'être autres que des hommes de bien et d'honneur.

Plus tard, à une époque déjà reculée, dans le réajustement avec la métropole, fils et petits fils de ceux qui n'avaient jamais eu de part au gouvernement de leur patrie, nos trisaïeuls se montrèrent de taille à revendiquer leurs droits avec toute la dignité, l'intelligence, la vigueur et la loyauté franche qui ont fait la grandeur des tribus et des hommes d'Etat anglais. Ces vaillants défenseurs de nos droits nous ont fait un legs qui nous laisse pour longtemps leurs débiteurs.

Après plus d'un siècle et demi de respect pour les institutions qui nous gouvernent s'il était encore nécessaire, pour rassurer les timorés ou confondre les malveillants, de justifier ces comices, on en trouverait la justification dans le vibrant discours prononcé par Votre Excellence lors de sa dernière visite dans l'Est du Canada. Il est tellement en harmonie avec l'esprit de ce Congrès et peint si bien les sentiments qui devraient animer tout vrai canadien, qu'il mérite de devenir partie de notre charte nationale. Votre Excellence me permettra de le traduire tel que nos journaux l'ont rapporté:

"Les peuples les plus forts ont toujours été un mélange de races, mais ils sont forts seulement si ce mélange est conduit de la manière propre; et cette manière propre est que chacune accepte et apprécie les qualités de l'autre, que chacune s'instruise de l'autre, et tandis qu'elles chérissent leurs propres loyautés et traditions spéciales, qu'elles chérissent non moins cette nouvelle loyauté et tradition qui surgit de leur union". C'est le complément de la belle pensée qu'adressait le poète à nos concitoyens de langue anglaise: "Des gloires d'ici bas ta part est assez large pour que celle d'autrui ne te soit pas à charge".

Il y a quelques semaines, en présence des grands de l'empire, le nouveau Lord anglais, que nous connaissions alors comme le Très Honorable Stanley Baldwin n'a pas hésité à vanter le beau rôle joué au Canada par ceux d'origine française, ne craignant pas tout spécialement de reconnaître la large part qui revient au clergé.

Cette civilisation saine et éclairée est encore au service de l'Etat. Dans ces temps de bouleversement elle reste une des plus sures garanties de la justice et de l'ordre.

Votre Excellence a visité presque tout le pays confié à ses soins par Sa Majesté. Partout elle n'a rencontré que des expressions de loyauté. Nulle part cette expression est-elle plus sincère et cordiale que dans la vieille cité de Champlain, où se tient le deuxième Congrès de la Langue française au Canada.

Les oeuvres littéraires de Votre Excellence l'avaient fait connaître dans ce pays par tous ceux qui prisent le bon style, frappant et nouveau, où la richesse de l'expression amplifie la justesse et la beauté de la pensée. Ce qui fait un grand éloge de quelques-unes de ces oeuvres, c'est qu'elles ont subi l'épreuve du cinéma sans sortir trop défigurées par les morcellements des artistes de la toile, et sans perdre trop de l'intérêt palpitant qu'elles donnent à quiconque les a lues avant de les voir sur l'écran.

Quand Votre Excellence, accompagnée de Son Excellence Lady

Ce qui survit de l'esprit français dans nos lois

Travail présenté par le juge F. Roy

On ne sait guère ni son droit ni sa langue. Il faut donc montrer ce qu'est le droit, préciser ce qui survit de l'esprit français dans nos lois, chercher les causes de nos défaillances et les remèdes au mal.

Du droit public de nos lois constitutionnelles qui, depuis 1760 sont des lois anglaises, il n'y a qu'à constater ceci: l'esprit français n'y a jamais pénétré; elles ont intégralement gardé leur caractère d'origine.

C'est du droit privé qu'il s'agit, c'est-à-dire de l'ensemble de nos lois civiles, celles qui régissent les rapports des citoyens entre eux, qui forment le vrai droit national particulier à chaque peuple ou, comme chez nous, à chaque groupe ethnique compris dans ce peuple.

1°—Il est essentiel de signaler les analogies entre ce droit et la langue de la nation qu'il régit. Droit et langue ont la mission commune d'aider l'homme en tant qu'il vit en société. La langue permet l'échange des idées entre les humains, le droit maintient dans la société l'ordre qui s'appuie sur la justice.

Droit et langue se forment de la même façon; ils procèdent tous les deux de l'usage, des habitudes de vie particulières à chaque groupe familial ou national. Comme se forme la langue petit à petit, ainsi s'édifie le droit basé sur la coutume. Des siècles durant, ce droit coutumier, même avant d'être écrit, est celui qu'appliquent les tribunaux dont les arrêts ont contribué à le former.

2°—De quoi est faite l'âme de notre droit?

C'est du droit français par ses origines et par son esprit.

Ses origines sont celles même de la nation française. Il est né sur le sol de la Gaule. La conquête romaine et les invasions des barbares ont déposé sur le fonds gaulois, l'une la "raison écrite" du peuple légiste par excellence, les autres, les coutumes franques. De ces deux sources maîtresses, sous l'influence de la féodalité, sont nés de nouveaux usages, consignés au XVIe siècle seulement,

(Suite à la page 14)

Tweedsmuir visitera de nouveau la plus belle partie du Canada, les provinces Maritimes, Elle trouvera là le lieu où le Dominion est le plus semblable au pays de ses ancêtres. Elle y trouvera les Highlands de l'Ecosse laissant entendre, en plusieurs localités, les deux accents de la langue mélodieuse parlée par Robert Bruce, dans laquelle, dit-on, l'homme peut le mieux prier Dieu.

Les pics escarpés du Cap Breton, ses montagnes entrecoupées de vallons verdoyants sont la reproduction parfaite et fidèle des monts et 'dells' qui fournirent à Ossian et à Burns l'inspiration de leurs plus belles idylles.

Discours de Lord Tweedsmuir

IL REPOND AU MESSAGE DES CONGRESSISTES ET AUX VOEUX POUR LE SUCCES DU CONGRES

Je me sens très honoré d'être invité à vous rencontrer en cette occasion. Je veux tenter de vous parler en cette langue que vous avez pour but principal de conserver pure, et je compte que votre bonté vous rendra indulgente à mes multiples gaucheries. Tout homme sage, tout Ecossais en particulier, croit certainement que le mélange des races fortifie une nation. Le Canada a le bonheur de posséder deux des grandes traditions de l'Europe, la française et l'anglaise. Vous avez conservé votre langue, votre droit, votre religion, et votre culture si riche d'histoire, d'un si grand prix pour le Canada tout entier. Votre langue surtout est un bien précieux, car la langue et la littérature françaises contiuent une richesse non seulement pour le Canada français mais encore pour le Canada anglais.

L'anglais est une belle langue et la littérature anglaise est belle. La langue anglaise a besoin d'être gardée avec sollicitude, car étant parlée dans l'univers entier, elle risque grandement d'être contaminée par toutes sortes d'influences. Vous vous souvenez sans doute d'un passage amusant du Mariage de Figaro de Beaumarchais, et qui n'est pas très respectueux:

"C'est une belle langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin. Avec goddam, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci par-là quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que goddam est le fond de la langue".

Beaumarchais n'a pas dit toute la vérité. Depuis quelques années, on a vu le public de France témoigner une estime particulière à la littérature anglaise; ce sont des érudits français qui ont rédigé quelques-uns des meilleurs travaux sur les écrivains anglais.

Mais aujourd'hui c'est de votre langue que je viens vous parler. Il y a longtemps que je m'intéresse au parler et à la littérature du Canada français. Le français que l'on parle chez vous, surtout à la campagne est plein de beauté et de pittoresque, grâce aux réminiscences historiques, aux locutions marines qu'y ont laissées les voyages des premiers Français venus au pays. Je regrette seulement de ne pas le mieux comprendre. La littérature canadienne-française suit la grande tradition classique de France. On peut relever les écrivains français qui ont influé sur elle à chaque génération. Au siècle dernier, par exemple, on retrouvait chez Crémazie et Nelligan l'influence des grands romantiques français. La poésie contemporaine, celle de Paul Morin et de Robert Choquette, par exemple, s'inspire de modèles plus récents. Je suis particulièrement frappé de ce que l'influence française se fait toujours sentir avec un certain retard au Canada. Ce n'est jamais la dernière mode de France qui touche nos écrivains canadiens-français. Victor Hugo, par exemple, n'est plus très lu en France aujourd'hui mais son influence me paraît encore vivante au Canada. Je crois que ce retard est un avantage; il empêche nos écrivains de n'être que de serviles copistes et leur permet de donner à leurs oeuvres un tour spécial au Canada.

Depuis mon arrivée au pays j'ai parcouru avec plaisir une bonne partie de la littérature canadienne-française, guidé surtout par les oeuvres de mon ami, Mgr Camille Roy, le grand seigneur de la littérature canadienne. J'ai particulièrement admiré vos travaux d'histoire et de poésie. Vous possédez le vrai sens historique et vous êtes bien inspirés de compléter vos annales. Vous vous êtes admirablement servis de votre histoire régionale pour conserver cette suite entre le passé et le présent qui constitue le fondement de la force nationale. Votre poésie, qui exprime si bien l'âme d'un peuple, m'a profondément intéressé. Mais le Canada français ne fait que commencer son oeuvre littéraire. Il réunit tous les éléments d'une grande littérature — un peuple dont l'histoire est l'une des plus romanesques qui soient, une paysannerie qui heureusement a su rester proche du terroir et conserver ses vieilles traditions. Je prévois que le Canada français collaborera avec distinction à ces travaux de l'esprit qui resteront toujours à la base de la civilisation véritable, car il participe de deux grandes traditions, la française et l'anglaise. Comme le chantait Octave Crémazie, "Albion notre foi, la France notre coeur". J'exprime aussi le désir que nous voyions un jour naître chez vous quelque chantre du peuple comme le Robert Burns de mon Ecosse, qui traduira l'âme nationale en vers impérissables. Vos "habitants" ont produit beaucoup d'agréables chansons, mais n'ont pas encore trouvé leur grand poète.

Mais la littérature saura bien se faire jour. Le vent de l'inspiration souffle où il veut, personne ne peut le diriger. Par contre, c'est de nous qu'il dépend de conserver la pureté du langage. La gloire de la langue française repose sur sa pureté, sa précision, son exquise clarté. Comme l'écrivait un critique du dix-huitième siècle, — "Elle est de toutes les langues la seule qui ait une probité attachée à son génie".

Dans le monde contemporain, si agité, une langue qui n'est pas protégée par des frontières est exposée à bien des influences pernicieuses. Comme je l'ai déjà dit, je crois le français moins menacé que l'anglais, mais il est menacé tout de même. Je ne m'oppose pas aux néologismes, car il en faut dans un monde qui progresse rapidement. Je redoute davantage les atteintes à la construction, à l'ordonnance logique qui a toujours fait la gloire du français. Un peu d'argot même ne me déplairait pas, parce que la langue littéraire s'enrichit constamment d'apports populaires. Mais je tiens à ce que l'on respecte religieusement la construction, car c'est d'elle que dépend la clarté. Comme disait un grand critique français: "Ce qui n'est pas clair n'est pas français".

Les ennemis les plus dangereux de la langue ne se trouvent pas chez le peuple, mais parmi les pédants. Bien des sciences semblent se fabriquer un obscur jargon, farci de néologismes abstrus et de tours pesants. Elles manquent de la clarté qui devrait être le but principal de tout écrit scientifique, peut-être parce qu'elles ne savent par très clairement elles-mêmes ce qu'elles veulent dire. De là un grave péril pour la langue anglaise. Je trouve que beaucoup d'écrivains, surtout aux Etats-Unis, et particulièrement ceux qui traitent des sciences sociales, ont maintenant un style tellement informe qu'il est impossible de prendre plaisir à la lecture de leurs ouvrages ou de les comprendre. Il faut veiller à ce que le même malheur n'arrive pas au français. La France a toujours montré au monde comment rendre, claires comme cristal, les pensées les plus subtiles et les plus nuancées. Je citerai l'exemple du mathématicien Henri Poincaré et du philosophe Henri Bergson, qui ont su donner aux théories les plus complexes la grâce et la clarté d'oeuvres d'art.

Votre Association a un grand rôle à jouer. Elle doit favoriser la bonne littérature d'expression française au Canada, et conserver intactes les beautés de la langue. Bref, la même tâche vous est dévolue qu'à l'Académie française. Comme Anglais, Canadien d'adoption, ami depuis longtemps de la France et de sa tradition culturelle, je vous offre mes meilleurs voeux de succès.

HISTOIRE ECOSSAISE

Un ami qui vient voir MacLean—Ecossais — l'aperçoit en train de bourrer quantité de mouchoirs sales dans les poches de son pyjama non moins sale.

—Que fais-tu? demande l'ami étonné à la vue de ce spectacle, pourquoi fourres-tu ces mouchoirs sales dans les poches de ton pyjama?

—Je vais te dire, répond MacLean, je vais envoyer ce pyjama au blanchissage.

Le professeur. — Samuel, combien rapportent, en dix-huit mois, 500 dollars placés à 2 du cent?

(L'élève se renferme dans un silence méprisant. Le professeur insiste.)

—Voyons, vous n'en savez rien?

—Si, je le sais, répond Samuel, mais du 2 p. 100, si vous croyez que ça m'intéresse.

L'ESPRIT FRANCAIS DANS NOS LOIS

(Suite de la page 13)

dans la grande Coutume de Paris, celle de Normandie, etc., et complétés par les Ordonnances royales.

Ce droit s'est ainsi fait à l'usage même de la France.

On trouve dans la Coutume de Paris, par exemple, tous les traits essentiels de cet esprit français, épris d'ordre, de mesure, de clarté, de précision, de logique passionnée, et de simplicité; et aussi quant au fond sa conception nette de la justice qui veut que les torts soient réparés et les contrats respectés; à quoi s'ajoute le panache, la valeur légale, qu'elle soit écrite ou non, de la parole d'honneur.

—II—

Ce droit français est devenu le nôtre par l'Ordonnance de Louis XIV créant en 1663 le Conseil Souverain.

Que nous en reste-t-il?

M. René Demogue de la Faculté de Paris, à qui notre jurisprudence canadienne est familière, nous rend ce témoignage: nous avons conservé dans nos lois les principes du droit français comme nous avons su garder notre langue et nos autres traditions héritées de l'ancienne France. Donc l'essentiel survit.

Quelles sont les pertes?

Quant aux principes, si le Code lui-même les a retenus, d'autres de nos lois y contredisent. Pour deux grandes classes de notre société il est devenu légal de retenir le bien d'autrui et de ne pas tenir la parole donnée. Cela s'est fait sous le signe de la Charité, comme si l'on était charitable en étant injuste!

Quant au reste, qu'avons-nous fait de ce droit à l'esprit français. Nous l'avons gardé comme la langue. Hélas! pas mieux. Ce que notre langue, appauvrie, n'a pas emprunté à la culture française contemporaine, elle l'a pris au parler voisin qui l'a forcée d'anglicismes. Le même malheur est arrivé à notre droit. D'où leur commune anémie. Comme la langue que nous parlons, notre droit a perdu l'accent français.

Nous ne l'avons pas remplacé. Il n'y a pas de trace dans nos textes législatifs ni nos arrêts d'une personnalité nouvelle. Droit et langage, il semble que leur caractère à tous deux est de n'en pas avoir.

—III—

Quelles sont les causes de cette défaillance?

Si nos lois sont mal faites, à qui la faute? A nous tous. Les lois sont œuvre collective. Le législateur proprement dit, signataire des lois, n'est pas le seul coupable.

L'opinion qui juge nos parlementaires, comme toujours sans savoir, ignore tout des difficultés du métier. Les meilleurs auteurs précisent qu'il faudrait du génie pour ne donner que de bonnes lois à la nation; cette souveraineté, fille de la Puissance divine, est si haute que le législateur se distingue à peine du prêtre . . . Peuvent-ils tous avoir la vocation sacerdotale, nos députés?

Les rapports du Congrès signalent chez nos législateurs le défaut de méthode. Ces législateurs ont été choisis dans nos rangs; quel autre groupement peut leur jeter la pierre, poser en modèle? Qui sait son métier en ce pays, où, si souvent, le succès de carrière se passe si facilement de ne pas l'avoir appris. C'est de l'atavisme. Nos ancêtres ont dû, pendant quelques générations, faire tous les métiers à la fois; ils ne pouvaient en apprendre bien, pas un seul. Le goût de la chose bien faite s'est perdu. L'à peu près du travail manuel s'est nationalisé jusque dans la langue et dans le droit.

Et l'on sait qu'elle est l'ambiance, quelles sont les pénibles conditions de travail que nous fait notre double système de législation. Il y a lois fédérales, il y a lois provinciales. La Constitution a voulu séparer les deux domaines de juridiction; elle y a mal réussi, il y a constamment des empiètements du fédéral dans notre droit, même civil. Il y a, que les textes de nos statuts ne sont souvent que les copies de ceux votés à Londres ou aux Etats-Unis. D'où la nécessité de se servir de traductions, qui sont trop littérales et pas du tout françaises.

En plus, il y a que même notre droit privé est interprété définitivement en certains cas (Cour Suprême et Conseil Privé par des juges étrangers à notre esprit, à nos sentiments; ce qui rendait inévitable l'introduction de l'anglicisme juridique dans notre droit.

Contre ces courants dangereux nous avions la digue de nos traditions, notre fierté française. Cette digue est plus que menacée. Un trop grand nombre des nôtres sont hostiles à l'idée, à l'influence française. Comment garder l'esprit français en tournant le dos à la France? On ne sort pas d'un paradoxe. Et c'est de survivance qu'il s'agit.

Quant aux remèdes, en ce qui touche à la technique législative, le principal qui a été prôné dans presque tous les travaux de section, c'est la création d'un Conseil juridique chargé d'améliorer notre droit et de veiller à ce qu'il retrouve sa physionomie française.

Cela ne sera possible que si nos gens se persuadent de la nécessité de bien apprendre la langue et d'oser la bien parler.

Ce ne sera possible que si, en plus, nous avons soin d'épurer non seulement la langue de ses anglicismes, mais nos mœurs, nos usages des horreurs qu'y déposent les mœurs américaines. Il faut aller plus loin. Puisqu'il s'agit d'esprit français dans les lois, les lois qui sont l'expression de l'âme de la nation, cette âme qu'on cherche à blesser, il faut qu'elle reste, qu'elle redevienne au besoin française. Non pas redevenir Français — tout court, mais de ne pas être non plus Canadiens tout court.

Canadiens par le sol, Français par le sang, être tout simplement ce que nous sommes: Canadiens français.

C'est l'affaire, non de sentiments, mais d'intérêt, d'intérêt vital. Que l'on aime la France ou qu'on ne l'aime pas, notre culture, notre langue, notre droit sont compromis si notre esprit cesse de se pénétrer du génie français. Notre patrimoine national, c'est le pays colonisé par nos ancêtres mais c'est aussi les siècles de gloire et de tristesse que vécurent leurs propres ancêtres qui sont les nôtres. Nous avons des droits de famille sur les plus beaux génies qui ont illustré la pensée, littéraire, scientifique, militaire, juridique du monde. Pour la survivance certaine de la patrie canadienne, nous devons revendiquer comme nôtre, toute la patrie française.

DISCOURS DE T. CHAPAIS

(Suite de la page 9)

vions appris depuis longtemps à savourer ses œuvres brillantes et fortes, pleines du charme le plus subtil, de l'érudition la plus sûre et de la plus entraînante éloquence.

Serait-ce trop personnel que de vous confier à quelle occasion je fis votre connaissance? Il y a de cela plusieurs années — hélas! labuntur anni — je parcourais, avec cette jouissance d'une nature si spéciale que connaissent tous les vrais lecteurs, le plus récent numéro de la Revue des Deux Mondes, lorsqu'un titre inattendu saisit mon attention. Ce titre, c'était le nom d'un des plus beaux génies, d'une des plus nobles âmes, d'un des plus grands hommes qui aient honoré l'humanité: saint Augustin. Avidement, je dévorai ces pages empoignantes et ensuite toutes celles qui suivirent. Et pour moi, dorénavant, le nom de leur auteur prit sa place parmi cette élite d'écrivains choisis, d'écrivains aimés, qui commandent à la fois l'admiration enthousiaste et la profonde sympathie. Me permettrez-vous, Monsieur, de vous affirmer que tout cet auditoire pourrait vous en dire autant?

J'épargnerai à votre modestie — et d'ailleurs je n'en finirais plus — la nomenclature appréciative de vos œuvres. Plusieurs livres remarquables avaient précédé votre saint Augustin, et plusieurs autres l'ont suivi. Je ne saurais pourtant m'empêcher de signaler votre admirable Sanguis Martyrum et votre captivant Louis XIV; l'un si pathétique et si pittoresque, si dramatique, avec sa série de scènes émouvantes qui servent de cadre à la pure et attachante figure de saint Cyprien; l'autre, ingénieux, original, frappé au coin d'une patriotique indulgence dans l'étude du caractère et de l'œuvre du monarque à qui l'on peut décerner ce suprême éloge qu'en dépit de ses faiblesses et de ses fautes, il fut un grand Français. Ces ouvrages de marque, et tant d'autres, qui vous ont conquis la double couronne de l'historien et du romancier, vous garantissaient d'avance tous nos suffrages. Et maintenant votre sympathique présence au milieu de nous, au cours de ces mémorables assises, et votre éloquence que nous allons applaudir, achèveront de vous assurer que la France a toujours une place de choix dans nos admirations et notre souvenir.

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Louis Bertrand, l'un des quarante de l'Académie française et l'un des plus illustres représentants des lettres françaises à notre époque.

Discours de M. l'abbé Lionel Groulx

(Suite de la page 15)

paysanne de notre peuple paraît bien manifeste: en revanche je n'arrive pas à découvrir notre vocation au "secours direct." L'on parle beaucoup, depuis quelques années, de capital humain; et l'on proclame son excellence sur tout autre capital.

C'est le temps pour nos gouvernants de se souvenir que, pour faire une race saine, forte, créatrice de foyers, attachée aux traditions familiales et nationales, l'on n'a pas encore trouvé de meilleur milieu, ni de meilleure éducatrice que la terre. Que s'il s'en trouve malheureusement pour trouver élevé le coût d'une politique d'agriculture et de colonisation, rappelons, en outre qu'arrêter le recul de la paysannerie, c'est par le temps qui court, prendre, contre les troubles sociaux, la moins coûteuse des assurances. A tous égards, sa politique agraire reste pour le Canada-français, sa politique vitale. Sans doute, serait-ce folie de négliger certaine prédestination industrielle de notre province. Encore importe-t-il que dans la mesure où pourra s'accroître l'attirance de la ville, s'accroisse davantage l'appel de la terre. L'essentiel, pour un pays, ce n'est pas de posséder les plus grosses industries ni les plus grosses villes; c'est de posséder le plus grand nombre de foyers, de foyers sains, dont quelle est le résultat d'un équilibre, équilibre économique et social. Le premier article de notre programme comme la consigne suprême de tous nos chefs pourraient, ce me semble, se résumer ainsi: restaurer d'abord, dans l'esprit paysan, l'amour, la dignité de la terre; placer, par arpents ou milles carrés, le plus de Canadiens français possible; conquérir la terre québecoise jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à sa dernière motte cultivable; à cette fin poser en principe qu'aucun pouce de cette terre n'appartient au marchand de bois, au landlord américain, au sportman parasite, avant d'appartenir au fils de paysan.

Le second remède est de même régence. Quand un peuple est malheureux, désorienté, pour avoir rompu avec son histoire, la première nécessité est de s'y ressoudre. Si seulement nous pouvions enfin découvrir que nous sommes français et si nous pouvions décider de le rester. Voilà qui réglerait bien des questions, à commencer par les problèmes de notre enseignement et de notre éducation. Une chose est sûre: nous ne pouvons nous passer d'orientation nationale et nous ne pouvons être des Français artificiels, déviabilisés. Peuple minuscule en face de cette terrible Amérique, nous n'avons pas le choix d'être français, avec molesse, avec dilettantisme, avec les flirts téméraires pour tous les snobismes; français, nous le serons de la tête aux pieds avec intransigeance, à force d'énergie et d'audace, ou ne le serons pas. Or, pour faire des Français de cette sorte, l'on n'a pas encore trouvé d'autre recette que d'élever les enfants à la française, dans des écoles françaises, dans une atmosphère française, avec un idéal français. Ce qui ne veut pas dire que l'on néglige ou que l'on dédaigne les autres cultures, mais que les langues et les cultures secondes restent à leur rang qui n'est pas le premier.

L'orientation nationale pose aussi le problème politique. Abordons-le, en toute franchise, comme si, en ce pays libre, un prêtre avait le droit de prendre cette liberté, autant qu'un clergyman. Notre constante sur le terrain politique et national, je l'ai assez répété et elle est assez manifeste; ce fut de nous laisser absorber; ce fut de tendre, dans toute la mesure légitime et possible, vers notre achèvement français. Autant dire que nous ne pouvons accepter aucunes lisières indues, de quelque part qu'elles viennent, fut-ce d'Ottawa. La Confédération, nous en sommes, mais pourvu qu'elle reste une confédération. Nous acceptons de collaborer au bien commun de ce grand pays; mais nous prétendons que notre collaboration suppose celle des autres provinces et que nous ne sommes tenus de collaborer que si cette collaboration doit nous profiter autant qu'aux autres. Peu importe ce que pense là-dessus la vieille génération. Je sais ce que pense la jeune génération, celle qui demain comptera.

Et celle-ci prétend bien être pas entrée dans la Confédération pour y vivre une vie nationale et culturelle appauvrie, mais plus riche; non pour y être un peuple moins français, mais plus français. Pour ma part, je ne vois point quel texte constitutionnel, quel obligation juridique ou morale, que intérêt suprême du pays ou de l'Etat, nous imposent de mettre des bornes à l'essor de notre culture, à l'élan de nos aspirations françaises. En conséquence nous refusons de nous sacrifier, nous seuls, au maintien ou à l'affermissement de la Confédération. Et, pour le dire tout net, le rôle de Cariatides naives et serves exigeant sous les corniches de plâtras branlants ne saurait être, pour un peuple, un programme de vie nationale. Décidés à ne pas subir de lisières illégitimes du côté d'Ottawa, nous estimerons assez importun, sans doute, de nous en imposer nous-mêmes, dans notre province. C'est ici, dans le Québec, que nous jouons notre destin. Ici que nous avons tâché de nous réaliser. Pour cette fin, en 1876, nous nous sommes dégagés de l'étreinte du Haut-Canada; pour l'occasion, d'être en état de cette même fin, nous avons fait triompher le principe fédératif; nous avons obtenu la résurrection politique du Canada français. Que déduire de ces prémisses sinon qu'une politique canadienne-française, en cette province, n'est pas une politique facultative ni simplement opportune, mais une politique nécessaire? Pas une politique de provocation; mais pour le Canada français, sa politique naturelle, sa politique de droit. Si notre histoire a un sens, et elle en a un sens, notre seul destin légitime et impérieux, l'aboutissement logique de notre effort de 177 ans, pour nous dégager et vivre notre vie à nous, le but nettement visé par la flèche indicatrice, la ligne toujours montante de notre histoire, ne peut-être, que celui-ci: constituer en Amérique, dans la plus grande autonomie possible, cette réalité politique et spirituelle, suprême originalité de ce continent, triomphe, chef-d'œuvre d'un splendide effort humain; un Etat catholique et français.

Au surplus et j'y insiste; cette création est pour nous de nécessité vitale. Pendant ces jours, il a été beaucoup question de la langue, de sa défense, de son illustration. Prenons garde, qu'à tant exalter la langue, l'on ne rétrécisse la question essentielle, qu'est toute la question nationale. Car il faut nous le tenir pour dit; nous ne planterons pas artificiellement l'amour de la langue dans le cœur du petit peuple. Aucun amour du parler maternel ne tiendra, par exemple, contre notre asservissement économique. L'œuvre urgente et première, c'est de convaincre les Canadiens-Français, qu'à rester Français, ils ne sacrifient aucune de leurs chances d'avenir; bien au contraire, ils les assurent et les accroissent. C'est la fidélité à leur rang, à leur histoire, à leur culture, à toutes leurs énergies natives, doivent-ils apprendre, qui leur vaudra de créer le climat, les conditions matérielles et spirituelles, les plus favorables au développement de leur personnalité humaine, à l'essor de leurs aspirations sociales, culturelles, nationales, à la conquête de la dignité et de la fierté des peuples libres. Or qui voudra soutenir que l'Etat ait le droit de se désintéresser d'un si grave problème de bien commun? Ou que les conditions dont je parlais, il y a un instant, vont se créer toutes seules, par le simple jeu du vieil automatisme libéral, sans l'intervention de l'Etat et de son pouvoir de coordination? Pour l'Etat c'est un devoir absolu, un rôle sacré que de préparer le climat, les conditions matérielles et morales, l'harmonieuse combinaison d'une politique de l'esprit, par quoi les Canadiens-Français, fils authentiques du sol, immense majorité en cette province, atteindront leur fin d'hommes et leur fin de nation.

Que les bonne-ententistes se rassurent. Je n'oublie point, pour autant, ceux qui vivent à côté de nous. J'espère seulement qu'un de ces jours prochains nous apprendrons de la minorité du Québec, à nous occuper de nos affaires sans en demander la permission au voisin. La bonne entente, certes, j'en suis; et, pour en être, à défaut de mon esprit de catholique, il me suffirait de la tradition française en ce pays. Mais la bonne-entente que je veux, c'est la bonne-entente à deux. Pas une bonne-entente de dupes. Pas une bonne-entente à n'importe quel prix; doctrine en dégradation, morphine de charlatans; où tout notre rôle consiste à émoucher le lion; mais la bonne-entente fondée sur le respect mutuel, sur l'égalité des droits. Et celle-là, j'oserai dire, l'ayant toujours pratiquée, et souvent seuls, cessons donc d'en parler comme si nous avions encore besoin de nous la prêcher; ou de la mendier. Mais, bien plutôt, comme un peuple libre et comme un peuple fier, ayons l'air, à l'occasion, d'être en état de nous en passer.

A ceux de nos compatriotes qui à ce simple énoncé d'un Etat français, prennent une mine scandalisée et s'inquiètent beaucoup moins du sort des leurs que du sentiment de la minorité, je dis: finirons-nous par découvrir que les Canadiens français sont, en cette province, 2,500,000 âmes; qu'ils constituent près des cinq-sixièmes de la population; que ce pays est celui de leurs pères; qu'ils ont le droit d'y vivre; et que la politique destinée à leur assurer la jouissance de ce droit ne peut froisser, en réalité, que ceux-là que froissent notre existence ou notre simple volonté d'exister? Je leur dirai encore: En définitive, que demandons-nous autre chose que la liberté de faire, chez nous, ce qui se pratique dans toutes les provinces du Canada? Il existe des minorités ailleurs que dans le Québec. Les Canadiens français comptent pour 400,000 peut-être dans l'Ontario; les Acadiens forment le tiers de la population du Nouveau-Brunswick. Voudrait-on soutenir, par hasard, en ces provinces, que la chimère est démontrée, au Canada, d'espérer pour les minorités, un traitement équitable, ou que, nous du Québec aurions besoin d'aller apprendre, en dehors de nos frontières, l'art de rendre justice à tout le monde?

A nos compatriotes de l'autre origine et de l'autre culture, je tiendrais d'autre part, ce langage que je n'estime ni impertinent, ni audacieux, encore moins injuste: "Nous sommes ici deux races, deux cultures destinées à vivre l'une à côté de l'autre, à collaborer au bien commun de notre province et de notre pays. Vous, anglophones, êtes fiers de votre sang, de votre histoire, de votre civilisation; et pour servir le plus efficacement possible ce pays, votre ambition est de vous développer dans le sens de vos innéités culturelles, d'être Anglais jusqu'aux moëlles; c'est votre droit; et, ce droit vous avez assez de fierté pour le prendre sans le mendier. Et certes, vous avez infiniment raison. Mais, aussi fiers de notre sang, de notre passé, de notre culture, que vous l'êtes des vôtres, nous prétendons que notre droit est égal au vôtre. Nous voulons, nous aussi, nous développer dans le sens de nos innéités culturelles, être Français jusqu'aux moëlles; nous le voulons, non pour de seules fins égoïstes ni par orgueil raciste; mais pour apporter comme vous à notre pays la modeste contribution de nos forces spirituelles. Enfin, comme vous, toujours, nous estimons que pareil idéal de vie et pareille volonté ne constituent envers quiconque ni une provocation ni un défi. Et honni soit qui mal y pense. . .

Nous remettre en toute vers ce grand avenir, nous ressouder à nos traditions, est-ce un vain rêve? Vous entendez d'ici la réponse des défaitistes: "Trop tard . . . Dessein trop élevé, gageure trop audacieuse; tenir tête à un continent. Etre l'îlot que la mer ne submergera point quand déjà l'érosion fait tout branler. . . Certes, que l'heure soit poignante et qu'il n'y ait pas un jour à perdre, je le sais trop. Quand le peuple voit les arbres montrer l'envers de leurs feuilles, il y voit l'annonce de la tempête prochaine. Nous sommes l'arbre aux feuilles à l'envers. Tout est bâti à l'envers chez nous: vie politique, vie nationale, vie sociale, vie intellectuelle, vie économique. Pour les peuples, comme les arbres, je le sais aussi, il n'y a qu'un temps, où, mal poussés, il y ait chance de les redresser. Cependant nous sommes catholiques: le catholicisme est resté notre suprême ligne de force. Dieu, sa Providence, je les ai trouvés partout en notre passé; ils ont posé les prémisses de notre histoire; et je me souviens qu'ils ont coutume de mettre en leurs ouvrages de la logique et de l'esprit de suite. Le destin est élevé, dites-vous? Je vous réponds que les peuples catholiques, même les plus petits, ne sont point dispensés d'être grands. Les obstacles sont redoutables? Pour nous, je le sais encore, le seul état de sécurité, c'est l'état d'héroïsme. Notre foi nous maintiendra. Sera-t-il dit que notre catholicisme ne nous aura pas empêchés de mourir dans l'insignifiance, dans la honte de la démission?

La crise est effroyable, insistez-vous? Cependant nombre d'exemples éclatants, dans le monde actuel, nous l'enseignent: la crise a été, pour bien des peuples, le départ d'une réaction vitale, puis d'une renaissance, puis d'une marche à la gloire. Et le cycle s'est déroulé avec une extraordinaire rapidité. A ces peuples, quel bonheur, quelle grâce est donc venue? Des hommes, des chefs, ont commencé par faire passer sur leur pays un souffle de grandeur: souffle qui a d'abord arraché ces pays à la hantise morbide de la mort pour leur donner ensuite le sens de leur destinée, la passion de vivre et de se refaire. Et ce souffle de grandeur, où l'sont-ils allés le chercher? Au creux du passé, dans la tradition vivante. Gongaze de Reynold a écrit de l'un de ces peuples fortunés, le Portugal: "Toute nation, lorsqu'elle veut se relever d'une longue décadence, regarde nécessairement en arrière, au-delà de cette décadence, vers l'époque la plus grande, la plus féconde et la plus glorieuse de son histoire.

Elle y puise des exemples, surtout des raisons d'espérer: "Ce que je fus, je puis l'être encore". Ce qui veut dire que, pour relever un peuple déprimé, il ne suffit point de quelques réformes sporadiques, mais qu'il faut d'abord lui insuffler des raisons idéales de vie, renouer ses traditions vivantes, le rejeter dans les lignes de force de son histoire. "Gouverner," disait l'autre jour le duce italien, "ce n'est pas seulement administrer, c'est encore fixer de hauts signes au pays." Le ministre des finances de Belgique disait, pour sa part: "Il suffit aux hommes de gouvernement d'être de bons intendants." Par où l'on voit aux chefs, aux gouvernants de notre peuple, nous ne demandons rien d'utopique, rien de surhumain, quand nous leur disons: "Soyez, vous aussi, des exaltants. Faites passer au-dessus de ce pays, un souffle électrique, le puissant courant d'une électricité qu'on ne vous reproche pas encore d'étatiser: l'électricité morale."

Et de grâce, que l'on ne dise point, avec les défaitistes: "Trop tard. Le peuple ne veut plus". J'aurai le courage de prendre ici la défense de notre petit peuple. Sans doute, il est parfois bien inerte, bien décevant. Mais l'histoire m'a appris que d'ordinaire il vaut autant que ses chefs. D'ailleurs, quand tout un peuple est endormi, c'est qu'il y a eu quelque part des endormeurs. Je dénie le droit à ceux qui ne sont pas éveillés, de reprocher au peuple son sommeil. Trop tard? Passons, Messieurs, autant de temps à faire quelque chose que nous en avons passé à ne rien faire; dépensés, pour le réveil national, pour le redressement de la conscience collective, autant d'activité, autant de millions, autant d'esprit d'organisation et de propagande, propagande de husting, propagande de radio, propagande de journaux, qu'il s'en est dépensé, en cette province, depuis soixante ans, pour nous insuffler les passions insanes de la politique; dépenses autant d'effort pour nous éclairer et nous unir, que vous en avez dépensé pour nous aveugler et nous diviser; et alors vous pourrez parler de l'apathie populaire.

Trop tard? Mais vous ne voyez donc pas, vous n'entendez pas ce qui s'en vient? Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération. Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, le porte déjà dans ses yeux. Voilà pourquoi je suis de ceux qui espèrent. Parce qu'il y a Dieu, parce qu'il y a notre histoire, parce qu'il y a la jeunesse, j'espère. J'espère avec tous les ancêtres qui ont espéré; j'espère avec tous les espérants d'aujourd'hui; j'espère par-dessus mon temps, par-dessus tous les découragés. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française. Nous aurons aussi un pays français, un pays qui portera son âme dans son visage. Les snobs, les bon-ententistes, les défaitistes, peuvent nous crier, tant qu'ils voudront: "Vous êtes la dernière génération de Canadiens français. . ." Je leur réponds avec toute la jeunesse: "Nous sommes la génération des vivants. Vous êtes la dernière génération des morts"!

DISCOURS DE M. L. BERTRAND

re actuelle, où les vérités perdurables, dont a vécu jusqu'ici l'humanité, subissent une éclipse angoissante, cette tendance sera peut-être, pour nous et pour les hommes de bonne volonté, le salut.

Sans doute, on peut nous reprocher de sacrifier trop, dans cette recherche du substantiel et du permanent, à notre besoin de simplification et de clarté. Cela est bien possible. Mais le fait est que nous avons un goût très vif de la clarté et qu'elle est en quelque sorte nécessaire à notre hygiène mentale. La clarté est par excellence la vertu intellectuelle française. Et pourtant, nous aussi, nous avons eu nos obscuristes à toutes les époques de notre littérature, depuis les Maurice Scève et les Louise Labbé de notre école lyonnaise, jusqu'aux Mallarmé et jusqu'aux Raimbaud de notre école symboliste, pour ne parler que des morts.

N'hésitons point à le dire: l'obscurité est une infirmité mentale. Il y a des esprits qui n'arriveront jamais à voir clair dans leurs propres idées, qui ne trouveront jamais les mots ni les phrases idoines à les exprimer et qui trahiront perpétuellement la fonction essentielle du langage, qui est de mettre en commun les idées, de sorte que le langage est le premier des liens sociaux et que la langue la plus claire est aussi la langue la plus sociable du monde. Ces esprits-là finissent par tourner cette infirmité congénitale en originalité. Ils la cultivent- astucieusement, ils raffinent dans le charabia, sachant parfaitement que l'incompréhensible inspire le plus grand respect aux philistins et que le galimatias prétentieux est toujours sûr d'être acclamé par les snobs. Je me rappelle toujours un de mes vieux confrères sortant de l'audition d'un poème hermétique et abracadabrant et s'exclamant, en toute candeur et en levant les bras au ciel: "Je n'y comprends rien. Mais il faut avouer que c'est génial!. . ."

Les mêmes obscuristes nous parlent de "poésie pure", — qui est la leur, bien entendue, — comme s'il y avait de la poésie impure. Pour ma part, je ne connais que la poésie tout court. Et je constate que, si ces messieurs ont raison, les Hugo, les Lamartine, les Baudelaire même comparés à eux, ne sont plus que des gribouilleurs. Si Baudelaire est un grand poète, je ne vois pas la possibilité de ranger sous le même vocable tels obscuristes d'aujourd'hui, démesurément gonflés par le snobisme et par la réclame mercantile ou sectaire. Certains s'efforcent d'imposer je ne sais quel moyen d'expression intermédiaire entre la musique et le langage écrit ou parlé. Mais ils se servent de mots et non de sons, et les mots veulent dire quelque chose, étant faits pour cela. Les mots les obligent donc à dire quelque chose, à faire passer ce quelque chose par la filière logique, et, comme ce qu'ils prétendent exprimer échappe à l'emprise verbale et répugne à la filière, leur prétention produit une cacophonie mentale intolérable.

Je sais bien qu'il y a des idées et des sentiments difficiles à exprimer. C'est l'épreuve du bon écrivain et surtout du grand écrivain que d'y réussir. Du moment que vous vous servez du mot, instrument logique et lien social, vous êtes forcé de vous faire comprendre, ou vous tombez dans un gâchis verbal qui n'est ni de la musique ni de la poésie et qu'après un moment d'illusion, vous ne comprenez plus vous-même. Il faut arriver à traduire en langage clair les idées les plus subtiles et les sentiments les plus insaisissables, ou, si l'on désespère d'y parvenir, s'arrêter franchement devant l'ineffable. Je ne connais pas d'écrivain plus clair que sainte Thérèse. Et pourtant elle ne s'est guère occupée qu'à traduire des états mystiques qu'elle a été seule ou presque seule à éprouver, et dont, nous profanes, nous n'avons aucune idée. Elle réussit souvent à nous les suggérer. Mais, quand cela dépasse ses moyens d'expression, elle l'avoue en toute humilité. Barrès a intitulé un de ses livres: Le mystère en pleine lumière, c'est-à-dire que jusqu'à la dernière limite, il a essayé d'environner l'incompréhensible d'une zone lumineuse. Il nous laisse en pleine clarté sur la frontière impénétrable des ténèbres.

Cette clarté de notre esprit se reflète dans notre langue, qui, pourtant, n'a pas toujours été claire, mais qui l'est devenue grâce à un travail persévérant en ce sens. Montaigne lui-même n'est pas toujours clair, ni Descartes, ni, en général, les écrivains de la première moitié du XVIIe siècle. Ce n'est guère qu'avec Pascal que notre prose s'allège et s'illumine. A partir de ce moment, le français est promu à la dignité de langue universelle. Comparées à lui, la plupart des langues étrangères sont comme un voile opaque sur la pensée. Seule, la pratique de la nôtre peut atténuer en elles ce grand défaut. Quand je lis un auteur allemand, voire même un italien ou un espagnol, je reconnais tout de suite s'il a reçu une éducation française. En ce cas, sa phrase se débarrasse de ses incidents, devient plus concise, plus rapide, plus claire surtout. Goethe et Nietzsche nous fourniraient un bel exemple de cette clarification par l'influence de l'esprit français.

Besoin de clarté, précision des mots, liaison des idées

Ce besoin de clarté commande la propriété et la précision des mots, en même temps que la liaison des idées et la composition des parties.

(Suite à la page 16)

Au Congrès de la Langue Française

Deuxième séance solennelle

"Nous sommes la génération des vivants"

L'Histoire, gardienne de traditions vivantes. . . Beau titre de discours que j'entends prendre comme un hommage à mon métier, à la grande discipline historique et aussi à ces artisans importants qui, non contents de déranger les morts, dérangent aussi les vivants: les historiens. "Histoire, produit le plus dangereux que la chimie de l'intelligence ait élaboré", stupéfiant, paradis artificiel, qui enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, entretient leurs vieilles plaies!" ont dit des esprits décadents, en veine de boutade et de paradoxe et dont la moindre fantaisie est de se moquer d'une discipline, sans même s'aviser de la définir. Assurément cette histoire-là ne serait qu'une vaine et sotte discipline qui ne saurait reconstituer à un peuple que son image exsangue ou irréelle. Le passé n'est rien s'il n'est vérité et si on ne peut lui demander, comme au grain mort en terre, un élan vital, une propulsion vers l'avenir. Mais précisément, l'Histoire n'est-elle que mensonge? Et n'est-elle que le passé mort, une nécropole fréquentée par des ombres impuissantes et trompeuses? N'a-t-elle nul prolongement dans le présent, sur la vie nulle prise? Ceux-là seuls ont le privilège de le penser qui se font, de la succession et du dynamisme des époques, la plus enfantine des conceptions. L'Histoire, oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe c'est ce qu'il y a de plus vivant; le passé c'est ce qu'il y a de plus présent. Et nul besoin pour leur donner force propulsive, de les écrire ou de les raconter. Nous les portons dans nos esprits, dans nos yeux, dans nos veines. Les doctrines qu'ont prêchées nos pères, les monuments qu'ils ont élevés, le visage humain qu'ils ont donné à la patrie, l'ensemble des hérédités que nous tenons d'eux, tout cela agit en nous, sur notre intelligence, notre sensibilité, nos sens, commande, souvent à notre insu, le plus grand nombre de nos réflexes et de nos gestes. Un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa Source, la sève d'un arbre, de son terroir. Nulle génération n'a puissance de se commencer absolument à soi-même. Il peut arriver qu'une génération oublie son histoire ou y tourne le dos; elle le fait alors sous la poussée d'une histoire qui a trahi l'histoire. Et si aujourd'hui nous sommes ici, le coeur étreint d'une poignante inquiétude et en quête d'une foi, c'est parce que derrière nous, une génération a manqué de foi et a oublié d'être inquiète.

L'Histoire, reconstitution, condensation du passé, porte donc en soi-même un redoutable dynamisme. Quand son magistère n'est pas faussé ou déficient, on ne lui rend qu'à demi justice, quand on lui assigne, dans la vie d'un peuple, le rôle de boussole ou de gouvernement; elle fait mieux que guider vers le but; elle y achemine; elle y pousse par une force intérieure souvent irrésistible. C'est que l'Histoire garde à un peuple cette chose essentielle; sa tradition vivante. Encore un grand mot, une grande réalité qu'il convient de dégager de notions confuses. Pour quelques-uns, tradition est synonyme de menues coutumes: coutumes familiales, paroissiales, nationales, telles que, chez nous, par exemple la bénédiction paternelle du jour de l'an, la distribution des étrennes par l'Enfant Jésus. Traditions, si l'on veut, mais fleurs ou fruits d'une tradition plus vraie, plus profonde et qui est l'esprit chrétien de la famille, l'autorité chrétienne, patriarcale du père, elles-mêmes rattachées à la grande tradition catholique de notre race. Pour d'autres, et c'est le grand nombre, qui dit traditions, dit routine, à tout le moins quelque chose de statique, de figé, une sorte de résidu psychologique et archéologique cristallisé, il y a des siècles, au fond de l'âme d'une nation.

La simple étymologie proteste déjà contre pareilles définitions, tradition veut dire livraison, transmission. Mais comme il s'agit de la transmission d'un legs moral et de la transmission par un organisme vivant, en évolution constante, forcément la réalité s'impose d'un legs moral qu'on peut supposer identique à soi-même en son fond, mais qui, de génération en génération, ne peut manquer non plus de se modifier, de s'enrichir d'éléments nouveaux. Aussi bien qui dit tradition, dit continuité, avance constante, enrichissement perpétuel; et il n'y a, en réalité de tradition, que la tradition vivante. A tout prendre, qu'est-ce autre chose que les caractères, les lignes maîtresses d'une histoire? On l'a dit justement: ce sont les "constantes" d'un peuple, ses lignes de force. Et le mot évoque la pensée intérieure le plan architectural selon lequel un peuple bâtit son histoire, alors que, fidèle aux impulsions spécifiques de son âme, il vit, crée, évolue, mais jamais brise ses lignes de front, restant consubstantiel à son passé, à ses ancêtres, au génie de sa race.

Comment surfaire, après cela, le rôle de la tradition? Bâtir la vie, l'avenir d'un peuple, sans regarder ni au fondement ni aux pierres d'attente, sans tenir, sous ses yeux, le dessin général de son destin, cela peut arriver aux chefs d'Etat, qui tiennent le savoir ou le bon sens pour encombrant: et cela peut arriver aussi aux collectivités prises de la folie de l'aventure ou du suicide; cela n'arrive point aux vrais chefs du peuple, non plus qu'aux collectivités d'esprit français qui prétendent toujours garder raison. Et définir le rôle de la tradition, n'est-ce pas définir, du même coup, l'Histoire? Les "constantes", les lignes de forces, qui les découvre dans l'amas et le déroulement emmêlés des faits? Qui les peut dégager, dans le paysage du passé, aussi nettement que, sur une carte routière. Les voies maîtresses? A quoi sert l'Histoire? Préserver un peuple des faux aiguillages, l'empêcher de construire sa vie de travers, de se forger des moeurs de travers, un enseignement public, une éducation de travers, le sauver des solutions économiques, sociales ou politiques improvisées; l'empêcher de jouer, entre les mains de ses chefs politiques, le rôle de cobaye de laboratoire; rendre ces chefs politiques capables de suite dans les idées, capables même de directives nationales, à l'Histoire de son pays, voilà les services que l'on peut demander, sans compter quelques autres, de pareille insignifiance.

— II —

Mais ces constantes, me demanderez-vous, quelles sont-elles pour nous Canadiens français? Nos lignes de force les pouvez-vous indiquer en notre passé? Besogne facile: notre première constante crève les yeux. Notre tradition religieuse, notre foi catholique, répondez-vous. Oui et non. Le catholicisme a tout créé, tout animé chez nous; souvent même il a tout redressé, tout guéri. Il n'est pas seulement notre grande tradition. Il transcende toute notre vie. C'est pourquoi je n'aime guère inscrire, parmi nos traditions, ce qui en est plutôt l'âme même. J'entends, du reste, me placer sur le terrain strictement humain et national. Et je dis que notre première constante, c'est notre vocation paysanne. Nous sommes nés et nous avons grandi en paysannerie. Tous nos fondateurs, depuis Champlain, tous nos gouverneurs, nos intendants, les rois, Richelieu, Colbert, ont conçu la Nouvelle-France sous l'aspect agricole, paysan d'abord. Ils ont voulu autre chose, je le sais. Mais ce qu'ils ont voulu avant toute chose, ce fut un solide pied-à-terre, un enracinement au sol dans la vallée laurentienne. Et quand Richelieu, écho de Champlain et des missionnaires, fixait à l'entreprise des Cent-Associés des fins apostoliques, le grand ministre imposait du même coup à l'évangélisation indienne le point d'appui d'une colonie de peuplement, d'une paysannerie catholique et française.

Impossible d'ailleurs de se représenter l'établissement de ce pays, sinon sous l'aspect d'une marche, d'une avance de défricheurs à travers la forêt; un cheminement de fermes par boutures, un provignement de clochers, un champ qui largit? En même temps, dans l'âme de ces paysans ou de ces fils de paysans de la Normandie, du Perche, de l'Anjou, du Poitou, de la Saintonge, de la Picardie, de la Champagne, je vous prie de noter l'étonnant dédoublement: faiseurs de terre, créateurs de pastorales, ils entendent mener de front l'élaboration d'un grand poème héroïque. De leurs fils, ils donneront une moitié à la culture du sol et l'autre moitié à l'aventure. Fondée pour l'évangélisation, la colonie, de par sa vocation apostolique, se sentait poussée en dehors de la vallée laurentienne, vers les disséminements indiens de l'Ouest, du Sud, du Sud-Ouest et du Nord. La géographie du pays, le commerce des fourrures, vont aussi conjuguer leurs puissantes impulsions. Commencée avec Champlain, les missionnaires, les engagés, les interprètes des compagnies, lancée de l'avant, régularisée officiellement par Talon, Frontenac, l'expansion française à travers le continent va prendre l'ampleur que vous savez. Elle s'arrêterait au Golfe du Mexique, à la mer d'Hudson, aux contreforts des Rocheuses, au versant occidental des Alléghannys. Quand s'est achevée l'épopée Française, jamais peut-être plus infime poignée d'hommes n'avait mis sous ses pieds autant d'espace. Jamais, en tout cas, en pareille espace, si petit peuple n'avait semé autant d'énergie, autant de civilisation, autant de foi. Si en ce temps-là, la métropole eût compris cet effort et l'eût voulu seconder, les Français eussent facilement conquis, civilisé les deux tiers de l'Amérique du Nord, fait une réussite comme peut-être il n'en existe point dans toute l'histoire coloniale.

La constante, le dessin de notre première histoire, vous apparaît donc en pleine lumière: une forte position paysanne, dans un domaine limité, mais, tout à l'entour de ce domaine, et pour satisfaire un extraordinaire besoin d'action, de conquête d'apostolat, une aire sans borne où jouer l'aventure, créer de l'héroïsme, de la grandeur. Tout à l'entour de la pastorale, une marge immense d'épopée. "Qu'on le veuille ou non, nous sommes racés", ai-je lu dans un ouvrage récent d'une jeune Canadienne française. Racés, oui fortement racés par toute cette histoire, par les hérédités que nous tenons d'elle. Et quand je vois qu'avec ces Français, entraînés hier à la conquête d'un empire, l'on voudrait faire aujourd'hui un peuple de domestiques et de manoeuvres, pas même maître de sa réserve québécoise, je comprends que la jeunesse s'insurge contre ce destin et qu'elle jure, sur la tête de nos pères, de ne jamais l'accepter.

Il y eût 1760. Nous perdons l'empire. Mais nous gardons nos positions paysannes. Repliés sur la terre laurentienne, nous allons nous cambrer les reins pour une oeuvre aussi audacieuse, aussi émouvante que la conquête de l'Amérique: Notre survivance française. Au lendemain du traité de Paris, nos pères s'étant comptés n'eurent pas de peine à se reconnaître pour le peuple le plus intime de la terre et apparamment le plus inorganique. Mais leur foi catholique les avait vertébrés; elle les avait habitués à ne pas attribuer aux choses matérielles une valeur absolue, à vivre pour un idéal de dépassement. Leur culture, celle de la France dix-septième siècle, leur avait fait une âme de force et d'équilibre. Leur propre histoire sur leur propre terre, leur avait laissé dans l'esprit, une image grandiose, s'exaltant de l'effet. Hier, appuyés sur leur paysannerie, ils étaient partis de là pour la conquête d'un continent; retranchés aujourd'hui derrière les mêmes positions, quelle ambition ne pas concevoir ce peuple minuscule? Dans un empire étranger à sa foi, à ses lois, à sa langue, devenue par surcroît à la faveur de la guerre de sept ans, la première puissance de l'Europe, un groupe de 65,-000 gueux va former ce propos: Rester soi-même, vivre sa vie, porter son flambeau à soi. Ce sera une lutte de paysan: lutte de l'athlète trapu, patient, qui ne connaît ni l'usure physique, ni l'usure morale, et qui sait que: les pieds bien plantés sur sa terre, il aura raison de l'adversaire. Suivez-le bien: la ligne maîtresse de son histoire est encore facile à découvrir. Pour formule inspiratrice de sa vie, de sa politique, il n'en veut qu'une: se dégager de l'étreinte du conquérant, se dégager un peu plus chaque jour, accroître d'étape en étape son autonomie, tendre de toute la tension de son âme vers la fierté d'un destin français. Cette formule je vous prie encore de le noter, embrasse assurément la défense des lois, la défense des moeurs, la défense de l'école, surtout la défense de la langue. Mais elle embrasse bien davantage; elle vise encore plus haut. Elle vise presque au gouvernement, presqu'à la plénitude de puissance politique par quoi un peuple peut sauvegarder ses attributs ou ses caractères nationaux, mais avant toute chose s'assurer une vie organique, un plein épanouissement matériel et spirituel.

D'admirables arrangements providentiels vont aider l'effort du petit groupe audacieux. 1774, lui valait la liberté civile et religieuse; 1791 lui apportait un commencement de liberté politique et théoriquement, l'érection de sa province en Etat français; suivent alors 50 années de lutte pour l'amélioration de la liberté politique; puis, en ce drame, deux péripéties tragiques; l'insurrection de 1837, l'annexion de notre province au Canada en 1841. Un an à peine nous suffit à parer le dernier coup; nous transportons l'Etat unitaire en Etat Fédératif; en 1848, nous partageons, dans un cabinet de coalition, l'exercice de la puissance politique, suite de l'autonomie coloniale; enfin en 1867, nous faisons sauter les dernières lisières de 1841; le Bas-Canada ressaisit son individualité politique et nationale. Cette année - là, notre programme de 1760; nous dégager pour nous réaliser, pour le profit et pour la joie d'un destin à nous, eût donc pu connaître un nouveau et solennel triomphe. A cette étape de notre vie, que nous a-t-il manqué? Plus que jamais nous avions besoin de ne pas perdre de vue nos lignes de force. Pourquoi le magistère de l'Histoire s'est-il tû chez nous? A cette croisée des chemins, pourquoi n'avons-nous pas mérité de la Providence des guides au lieu de borgnes, des chefs au lieu de sous-ordre, de simples réalistes, à tout le moins, qui eussent aperçu que le seul sens de notre avenir, le seul autorisé par notre passé et ses constantes? Depuis soixante-dix ans, il y aurait, en cette province que nous avions alors demandé et obtenu: un Etat français, avec une politique française. Et aujourd'hui, en cette fin de juin 1937, vous le savez bien, nous ne serions pas ici pour nous interroger avec angoisse sur notre sort, enregistrer surtout des reculs et des défaites mais, tout au plus, pour consolider nos positions, et repartir vers l'étape d'une autre victoire.

— III —

Apprenons maintenant ce qu'il en peut coûter à un peuple de quitter les lignes directives de sa vie. Mais ayez pitié du pauvre historien obligé de brosser le tableau peu réjouissant.

Nous y avons d'abord perdu notre position paysanne. Je le sais; nous avons gardé notre ancien domaine agricole. Nous l'avons même agrandi sur plusieurs points. Mais nous ne sommes plus un peuple en majorité agricole ou paysan. Et nous subissons vers le prolétariat un glissement que nous ne savons comment freiner. Désordre d'indicible imprévoyance! Car le mal n'est pas léger; dans l'ordre économique et social, c'est, pour un peuple, l'un des plus graves qui se puissent produire. C'est l'avilissement de notre classe moyenne, celle-là même que tous les peuples regardent comme leur plus solide armature. Le mal ne s'est pas fait non plus en un jour, à la suite d'événements catastrophiques. Il a cheminé, dans notre organisme, à la façon d'un cancer. Préparation lente et sourde; éclosion voyante, hideuse, qui nous ronge depuis près d'un siècle. L'immigration des nôtres aux Etats-Unis fut-elle autre chose, en effet, qu'une hémorragie, provoquée par le même mal? Avant 1848 quand l'administration de nos terres dépendait d'un petit comité de Londres; avant 1867, quand nous ne possédions sur notre politique qu'un demi pouvoir, nous pouvions rejeter sur d'autres la responsabilité de nos malheurs. Maîtres de notre gouvernement, non seulement nous n'avons pas réussi, à enrayer le mal, nous avons même réussi à l'aggraver. Jadis nos gens se déracinaient par nécessité; aujourd'hui souvent ils se déracinent par fantaisie. Cependant ces campagnards peuvent voir, dans les villes et les forêts, le régime de parias fait souvent aux leurs; à la solde d'employeurs et d'une finance sans entrailles; ils sentent, comme tout le monde, la dure servitude économique qui s'appesantit sur cette province. Ces spectacles, leur passé, leur secret instinct les devraient avertir qu'une puissance leur reste qui les pourrait encore garder libres ou les refaire libres: la terre, hélas, voilà bien où apparaît la responsabilité d'en haut, les terriens n'ont plus que le goût de déserter.

La position stratégique de la terre perdue en compromise, avons-nous gardé les autres? Qu'est devenue la mystique de notre destin français; nous dégager pour nous réaliser? Je l'ai dit tantôt: 1867 aurait pu et aurait dû nous servir de tremplin pour un nouvel élan vers l'autonomie, vers un épanouissement toujours plus complet de notre réalité française. Pour étrange et défectueuse que soit la constitution fédérative, et si confuse qu'ait été l'idéologie nationale des "Pères de la Confédération, il reste que 1867 consacrait de nouveau, en notre faveur, deux principes vitaux: celui du provincialisme et celui de la nationalité. Ici, dans le Québec, des institutions politiques incomplètes mal définies, je le veux bien, étaient mises entre nos mains. Mais je persiste à croire qu'une race d'hommes virils, douée d'adresse et surtout d'énergie, eût pu tirer de ces institutions à peu près ce qu'elle eût voulu. J'en connais, en cette province même, que les textes constitutionnels n'eussent pas embarrassés. Sans doute, fallait-il ne pas négliger une condition essentielle: garder bien en vue nos constantes d'histoire, garder un programme de vie nationale. Cette élémentaire clairvoyance et ce minimum de sens politique, sont-ils entrés en notre jeu? Des institutions de 1867. Quel parti avons-nous tiré? J'accorde qu'il fallait harmoniser, coordonner fédéralisme et provincialisme. Mais harmoniser n'est pas, que je sache, toujours courber l'un devant l'autre, sacrifier l'un à l'autre. Au lieu de nous solidement établir dans un provincialisme loyalement ouvert, prêt à toutes les collaborations, si l'on veut, mais intransigeant sur ses positions constitutionnelles, notre tendance la plus habituelle n'a-t-elle pas été plutôt de traiter le provincialisme comme quelque chose d'étroit et de mesquin; de regarder vers Ottawa plus que vers Québec, comme si, là-bas plutôt qu'ici, nous avions à jouer notre partie maîtresse? Et notre réalité française? Nous nous plaignons de compter pour peu dans notre pays, d'être souvent même profondément méprisés comme race? Mais quel cas nous-mêmes avons-nous fait de notre qualité de Canadiens français? Il n'y a pas qu'en certains salons de bourgeois anglomanes que le titre est assez mal porté. Pour la plupart de nos doctrinaires politiques, le type de Canadien français le plus chic, le plus orthodoxe, n'est-le point le Canadien français passé à la lime, le Canadien français passe-partout ou encore le Canadien français raccourci au lit du Procuste, ce qui nous permet de dire si élégamment: le "Canadien tout court? Avouez-le, en toute franchise: notre trop ordinaire souci, n'a pas été de nous affirmer plus que jamais, d'apporter à notre pays surtout une collaboration française, mais d'estomper, d'atténuer les reliefs de notre être original.

Notre nouvelle formule de vie nationale n'a plus été de nous dégager le plus possible, mais de nous engager chaque jour plus avant, sans lesue, sans retour en arrière possible. En résumé, notre suprême tremblement, depuis 1867, n'a pas été de n'être pas assez Canadien français, mais de l'être trop, quand nous ne sommes pas allés jusqu'à demander pardon de l'être. Aujourd'hui, après quatre-vingt ans de cette application à nous effacer, à nous faire oublier, nous constatons notre éviction progressive dans tous les services fédéraux; nous nous alarmons, et non sans raison, des prétentions envahissantes de l'Etat central; nous proclamons le provincialisme, surtout le nôtre en péril. Mais l'histoire dira que nous, Canadiens français, avons été plus que personne les fourrières de l'union législative.

Notre erreur a-t-elle été moindre sur le terrain proprement provincial? Sur la route de notre émancipation française, 1867 a-t-il vraiment marqué une nouvelle et glorieuse étape? Qui oserait prétendre, sans cruauté, que nous sommes maîtres en cette province? Qui oserait même dire que nous prenons tous les moyens de l'être? Le refoulement de notre petit peuple hors de la plupart de ses positions stratégiques et, plus que tout le reste, peut-être, le désarroi de son esprit, son anarchie intérieure sur la question nationale, témoignent où nous en sommes. Je plains quiconque voudrait tenter de définir notre doctrine nationale. Patrie, patriotisme, nation, autant de mots dont nous cherchons encore le sens dans le dictionnaire. S'il nous arrive de croire à l'existence d'une patrie, nous ne savons où la localiser sur la carte. Et quant à savoir si nous sommes ou ne sommes pas une nation, il ne serait pas prudent de plébisciter la question. De l'inconsistance ou de l'incohérence de notre patriotisme, voulez-vous un signe entre quelques autres? Voyez le barriolage d'oriflamme ou de bannières prétendues nationales que nous arborons en des jours comme ceux-ci. Il n'y a point de peuple au monde qui ait plus de drapeaux que les Canadiens français et qui, pour cela même, il n'y a pas de peuple qui en ait moins. Que dis-je? Un peuple, nous? Une nation? Allons donc.... Un assemblage de confréries.

Avons-nous au moins gardé quelques-uns des stimulants qui, autrefois, ont soutenu nos pères, qui, dans leurs épreuves et leur pauvreté, leur ont permis de rester fiers? Et, par exemple, de notre grand passé, de la chanson de geste des conquérants de l'Amérique, quel souvenir, quelle image subsiste en nos mémoires? La vérité crue, c'est que notre petit peuple qui aurait tant besoin d'être stimulé par le prestige de ses grandeurs historiques n'en sait à peu près rien Lui, héritier de cette histoire, demandez-lui de nommer un seul des conquérants fameux du continent américain. En vain chercheriez-vous, dans toutes les écoles du Canada français, dans tous les couvents, dans tous les collèges, une carte de l'ancienne Amérique française. Et si vous étiez tentés de demander au Canadien français moyen la définition des constantes de notre histoire, des lois directrices de notre vie depuis 1760; si vous osiez demander la même chose à la plupart de nos professionnels, à bon nombre de nos politiques, je vous supplierais par pitié de n'en rien faire. Cependant les mentors dédaigneux ne manquent point qui nous reprochent de trop agiter le passé; à les entendre, il faudrait laisser les morts ensevelir les morts, ne pas imiter ce personnage de la fable qui stupidement épris de sa figure, se laissa mourir à la contempler dans le miroir d'une fontaine. Hélas, si j'écoute les échos et les doléances de ce Congrès, c'est d'une autre forme de suicide que nous sommes menacés.

J'ai peine, vous l'entendez bien, à me rendre jusqu'au bout de cette analyse. Ayant perdu jusqu'au souvenir de notre passé; perdu aussi la ligne de nos aspirations nationales, l'âme vidée de tout stimulant, de toute image de grandeur, nous devions subir comme une fatalité, le prestige qui s'était à côté de nous: l'éblouissante fortune anglo-saxonne. Nous l'avons subie, non comme un peuple adulte et robuste, à la façon d'un enrichissement spirituel, mais comme un sortilège, un envoûtement servile. Et, non seulement dans nos classes ouvrières ou moyennes; mais depuis le bas jusqu'au haut, elle nous a fait une âme de vaincus résignés et de mornes plagiaires. Confirmation de ce dilemme tragique ou, selon Gonzague de Reynold, sont enfermés les petites nations et les petits pays: "Il n'y a que deux solutions pour eux", a écrit le grand écrivain suisse: "ou vivre selon l'originalité que leur ont conférée la nature et l'histoire, ou devenir forcément la réduction servile et terne, les satellites d'Etats plus grands "Réduction servile et terne" que de symptômes dénoncent cette funèbre métamorphose Un esprit avert et courageux comme M. Victor Barbeau a pu nous monter, avec preuve à l'appui, la langue française déjà descendue chez nous au rang de langue inférieure. Cette capitulation, notre pays nous la jette d'ailleurs à la figure. Ainsi que des enfants dénaturés s'amuseraient à barbouiller le portrait de leur mère, nous avons maculé le visage auguste de la Nouvelle-France. Le Québec fait de son mieux pour effacer son caractère de terre française. Cependant nous countisons le tourisme, surtout le tourisme américain. A défaut de fierté ou de sens national, l'intérêt nous commanderait d'accuser le plus possible le caractère original de cette province. Nous n'avons plus même cette intelligence. Notre déficience psychologique se révèle à cet autre symptôme, qu'à l'inverse de tous les peuples doués d'un minimum de personnalité nationale, nous sommes impuissants à faire la synthèse des cultures composites qui nous entourent; nous avons perdu l'instinct du choix, l'aptitude au discernement, à l'assimilation. Nous ne savons plus choisir dans les moeurs, les modes qui passent à notre portée. Avec une passive réceptivité, nous prenons tout, nous copions tout, arts, moeurs, engouements et de préférence, ce qui répugne le plus à notre fond catholique et au bon sens français.

Vous faut-il un autre signe pour mesurer notre dénuement? Qu'est devenu le passionné besoin des ancêtres, d'agir, de rayonner au loin, la volonté d'expansion qui est le propre des peuples forts moralement, surabondants de vie? Cette sorte de grandeur, ce besoin de rayonnement ne sont pas totalement éteints, il en subsiste encore quelque chose. Je les retrouve dans l'extraordinaire poussée de notre jeunesse vers les missions lointaines: acte de foi, sans doute que cet élan apostolique; mais, ce me semble, aussi, protestation contre la médiocrité trop générale de notre vie. Preuve, en tout cas, qu'il eut été possible d'utiliser, même sur le terrain national, le vieil instinct des ancêtres. Le malheur une fois consommé de l'émigration des nôtres aux Etats-Unis et par tout le Canada, un champ magnifique s'offrait à notre activité. Ces frères que nous n'avions pas su garder, nous pouvions les suivre au loin, leur porter, dans leur exil, le réconfort du souvenir et de la fraternité. Un Etat fort ou simplement conscient se fut acquitté de cette mission spontanément. Soyons justes: notre clergé, nos communautés religieuses, quelques patriotes et quelques sociétés nationales ont noblement compris leur devoir. En dehors de là, avouons-le, notre conduite envers nos frères dispersés a été simplement lamentable. Impuissants à pratiquer la solidarité, même entre nous, dans cette province, comment l'aurions-nous pratiquée envers ceux qui étaient partis? En leurs grandes heures de péril, quand ils avaient crié au secours vingt fois, il est arrivé que nous avons fini par les entendre. En dehors de ces heures, nous leur avons surtout offert des mauvais exemples. Eviter ici-même au foyer de la race, ce qui aurait pu les scandaliser, cacher aux exilés nos mollesses, nos divisions, nos abdications; garder ici la foi pour qu'au loin on la garde; créer, au coeur de la Nouvelle-France, un foyer de vie intense, un foyer de civilisation pour rayonner au milieu d'eux; d'un mot garder le souci d'un haut devoir à l'égard de la famille française d'Amérique, la franchise nous oblige de confesser que tout cela a été, pour la masse de notre peuple et pour la plupart de ses dirigeants, du moins jusqu'à ces derniers temps, le cadet de nos soucis. Et qu'à l'heure où je vous parle, de grands garçons et de grandes filles de la Saskatchewan et de l'Alberta, enfants de race française, puissent demander à leurs parents: Qu'est-ce que la province de Québec?" de l'air d'enfants qui demanderaient: "Qu'est-ce que le Groenland, ou qu'est-ce que la Cochinchine?"

Cela seul en dit long sur la nullité de notre rayonnement. Partout ce que l'école le peuple qui oublie son passé, qui s'écarte de ses lignes de force; l'incohérence, la désintégration, l'impuissance à vivre collectivement, la servitude, l'abandon à la médiocrité, le désordre et le triomphe de tous les individualismes. Bref, tous les signes les nations qui s'en vont au vertige final. Pourtant non. Dans cette misère, un sens collectif, une solidarité demeure: la solidarité du parti politique, le plus destructeur de tous les individualismes, car en un temps où l'on dénonce, avec véhémence, et non sans raison, le fléau marxiste des luttes de classes, j'aurai le courage de dire que les luttes de parti avec ce qu'elles fomentent, au Canada français, de divisions, de haines stupides, de déformation des consciences, de folie collective, sont aussi funestes à un peuple que les luttes de classes. En tout cas, pour un petit peuple comme le nôtre, acculé de toutes parts aux solutions tragiques, le parti au lieu de la nation, la mystique du parti au lieu de la mystique nationale ce n'est pas assez pour vivre.

* * *

On me posera ici deux questions: toute notre histoire nous inclinait vers la fierté et vers la fidélité. D'où vient le rebroussement? Qui sont les responsables? Les responsables? A quoi bon les nommer, quand chacun les montre du doigt. J'aime mieux répondre à la deuxième question. Car je suis de ceux qui croient à la guérison de notre petit peuple. Et nous ne sommes pas ici réunis pour chanter un "libera," mais pour préparer un "Alleluia."

Les remèdes sont simples à trouver. Nous avons perdu notre base économique et sociale, et notre base historique. L'effort urgent est de les retrouver toutes deux. Retrouver la première sera reconstituer et maintenir notre paysannerie. La vocation

(Suite à la page 14)

"Vous êtes la dernière génération des morts"

Le discours de M. l'abbé Groulx est un de ceux qu'il faut lire, relire et méditer.

UNE FIERE REPONSE DE M. L'ABBE LIONEL GROULX AUX BON-ENTENTISTES ET AUX DEFAITISTES

EN SASKATCHEWAN

(Suite de la page 11)

de la Mission quelques groupements de colons blancs que les missionnaires ne pouvaient négliger complètement.

"Un des postes que je dessers, écrit le P. Decorby, appelé la montagne aux Cyprès, est devenu de rendez-vous de toutes les tribus indiennes, non seulement des territoires soumis à la domination anglaise, mais aussi des Etats-Unis".

"L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri comptait, en ce lieu, près de quinze cents loges; les Nez-Percés en comptaient trente-six; ajoutez deux ou trois cents loges de Sauteux, de Cris, d'Assiniboines, de Sioux, etc.... L'espoir de trouver des vivres par la chasse au buffalo avait attiré tout ce monde, mélange inimaginable et plus que bizarre de diverses races et de diverses croances".

Cette union de races jadis animées d'une haine féroce les unes contre les autres n'indiquait-elle pas que la Providence avait des vues miséricordieuses sur elles? N'était-ce pas Dieu, qui veut le salut des âmes, qui avait permis que, pressés par le besoin, ces hommes fussent assemblés de tant de régions diverses et lointaines pour être plus à la portée du zèle des missionnaires?

Mais, lorsque le travail d'évangélisation des Indiens fut commencé, il fallut le maintenir et le développer. La Mission de Qu'Appelle devenant un foyer au rayonnement intense, il fallait qu'elle eût un personnel suffisant pour faire face à la tâche.

C'est pourquoi, en 1874, on adjoignit aux Pères Decorby et Lestanc le Père Hugonard, O.-M.I., celui peut-être qui a fait le plus de travail apostolique dans la vallée de Qu'Appelle.

Pour comprendre son oeuvre, il faut faire le tour des réservcs indicnnes qu'il a successivement visitées, entrer dans chacun des foyers indiens, et, infailliblement, nous retrouvons, à la place d'honneur, la photographie de ce vaillant missionnaire. C'est un hommage qui lui serait peut-être plus sensible encorc que la vue de son monument, s'il revenait visiter ces endroits où il a dépensé sans compter le meilleur de lui-même.

Il fut missionnaire des Indiens pendant dix ans, de 1874-1884, date à laquelle il fut nommé Principal de la première écolc industricllc indienne de Qu'Appelle. Nous l'y retrouverons dans les articles subséquents, et nous aurons occasion de revenir sur scs mérites, aussi bicn que sur scs travaux apostoliques.

Contentons-nous donc, pour terminer le présent article, de donner une vue d'ensemble de l'oeuvre apostolique des missionnaires de Qu'Appelle.

Autour de la Mission de Qu'Appelle, dans un rayon de 150 milles en toutes directions, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, vivait une population de quatre millc Indiens, disséminés en une trentaine de centres, très éloignés les uns des autres. Chacun de ces centres, point minuscule dans cet espace immense, n'avait que de 150 à 200 habitants, ou quelquefois, mais rarement, 300.

Dans le voisinage plus immédiat de Qu'Appelle, quoique à des distances variant de 15 à 75 milles, se trouvaient: Paskwa, Standing Buffalo, Piapot, Blackwood, Indian Head, Broadview, Whitewood, etc....

Cinq autres postes se rencontraient dans ce qu'on appelait la montagne de la Lime (File Hill), située au nord-est; six autres encore, à une distance de 100 milles, au nord-ouest, dans ce qu'on appelait la montagne de Tondre (Touchwood Hill).

Plus loin, mais toujours dans la direction nord-ouest, Yellow Quill, Quill Lake, à 150 milles; et White Cap, à Moose Woods, à 325 milles.

Un peu moins éloigné, vers l'ouest, à 125 milles, Moose Jaw, ou Mâchoire d'Orignal.

Mais bien plus loin, dans la direction sud-ouest, à 200 milles la montagne des Bois (Wood Mountain), et Willow Bunch (bouquet de Saules). Plus loin encore, toujours vers le sud-ouest, Foremost Man, à Maple Creek, près de la montagne des Cyprès (Cypress Hill).

Notons, à cent milles à l'est de Qu'Appelle, un poste pour les Hongrois, Kaposvar; puis, plus loin encore, la Mission Saint-Lazare, au confluent de la rivière Qu'Appelle et de l'Assiniboine; et, un peu au nord de celle-ci, Russell, sur la frontière du Manitoba; le fort Pelly, au nord de l'Assiniboine, etc.

Enfin, au sud-est, à une distance d'une centaine de milles, dans le Moose Mountain (montagne de l'Orignal), Ocean Man, Pheasant Rump, et White Bear.

Qu'Appelle était donc un centre très important d'évangélisation chrétienne et de civilisation. Mais il fallait y faire usage de sept langues différentes: le français, l'anglais, le sauteux, le cris, le sioux, l'assiniboine, et même le hongrois....

La Mission de Qu'Appelle allait aussi devenir un centre important pour l'éducation des Indiens, par l'érection de la première école indienne, dont nous parlerons dans le prochain article.

LA PRESSE AU JAPON

(Suite de la page 11)

journaux et de revues en mission, c'est certainement la pénurie des livres et des revues. L'on reçoit bien de temps en temps quelques revues pieuses ou quelques volumes plus ou moins étoffés; mais comment se servir de cela pour aborder les grands problèmes de l'heure pour diriger l'opinion d'un peuple cultivé et aussi renseigné que le peuple japonais, pour combattre les erreurs d'une presse souvent hostile à la religion, pour rectifier les renseignements plus ou moins erronés que l'on donne sur tel mouvement religieux ou politique, sur telle guerre civile, etc? Il nous faudrait absolument recevoir les principales revues et les principaux livres publiés en Europe et en Amérique. Cela nous permettrait de nous tenir "à la page" et de donner à nos lecteurs une nourriture substantielle et solide pour leur esprit aussi bien que pour leur âme. Si nous avions des fonds, nous pourrions évidemmet nous abonner à ces revues et acheter au fur et à mesure les ouvrages publiés en Europe et en Amérique; mais c'est préeisément eela qui nous manque; nous n'avons pas d'argent.

C'est pourquoi, nous osons faire aujourd'hui cet appel quasi désespéré. Déjà l'année dernière, nous avons fait une pareille demande à notre dévoué confrère de Paris, le R. P. Guerin, directeur des "Missions Dominicaines." Il a été non seulement assez bon pour publier notre lettre dans sa jolie revue mensuelle, mais depuis il nous a lui-même fait le service gratuit de sa revue et il nous a fait parvenir plusieurs ouvrages dont nous avons pu nous servir avec beaucoup de bonheur. Notre appel a été aussi entendu par "L'Ami du Clergé," que nous avons régulièrement reçu depuis janvier 1936; puis, par une dame de Belgique qui nous a fait parvenir plusieurs revues et journaux auxquels elle est elle-même abonnée. Nous devons mentionner aussi le Monastère des Dominicaines de Dinant, d'où nous recevons une revue fort intéressante "Orientations Religieuses et Intellectuelles," puis le Couvent de Sainte-Sabine, qui par l'entremise de son zélé prieur, nous a fait parvenir de précieux ouvrages philosophiques et théologiques, et, enfin, les Dominicains d'Allemagne et d'Angleterre qui nous envoient leurs revues missionnaires.

C'est à peu près tout ce que nous avons reçu! Vraiment, ce n'est pas très encourageant. Est-il possible que nous ne puissions trouver en Europe et en Amérique qu'une dizaine de personnes qui veuillent réellement collaborer à notre oeuvre de Presse! Non, certes, elles sont beaucoup plus nombreuses les âmes qui veulent vraiment nous aider; aussi, sommes-nous assurés de recevoir en réponse à cete lettre des témoignages sincères et tangibles de la sympathie dont nos frères et amis d'Europe et d'Amérique entoureront notre oeuvre de Presse. Nous les supplions donc de nous envoyer en grand nombre des revues, des journaux et des livres de toutes sortes; qu'ils nous envoient aussi des illustrations, des images d'art, des albums, des photos récentes de personnages illustres dans le monde religieux et politiques des photos de monuments célèbres, d'églises anciennes et récentes, d'événements catholiques, etc..... tout cela nous est indispensable pour l'illustration de notre revue; nous voulons faire de 'Taimatsu' une revue artistique qui non seulement soit intéressante pour les catholiques, mais qui s'impose à l'attention des païens eux-mêmes. Si nous pouvions en arriver là, ce scrait un grand pas de fait pour la propagande religieuse, Notre influence catholique y gagnerait prodigieusement. A tous ceux qui nous enverront quelque chose, nous promettons une réponse immédiate avec l'envoi gratuit d'un numéro de notre revue illustrée ou même de toutę une année si le cadeau est de quelqu'importance.

C'est donc en toute confiance que nous recommandons notre Bureau de Presse de Sendai à la bienveillance et à la générosité de nos bienfaiteurs et amis d'Europe et d'Amérique, assurés que notre appel trouvera un écho dans leur coeur. Qu'ils daignent agréer à l'avance l'expression de notrc plus profondc gratitude.

Fr. Vincent-Marie Pouliot, O.P.
Directeur du Bureau de Presse de Sendai.

On peut adresser les envois directement au R. P. Vincent-Marie Pouliot, O.P., Directeur du Bureau de Presse,
Tenshudo Moto-Tera-Koji,
Sendi-Shi (Miyagi-ken) Japon
ou au R. P. Directeur des Missions Dominicaines, St-Hyacinthe, P.Q.

LETTRE DE S.E. MGR. BREYNAT

A ses missionnaires

LETTRE CIRCULAIRE AUX MISSIONNAIRES DU VICARIAT DU MACKENZIE

xxx

(Suite de la page 11)

re Pie XI pour sa messe de ce matin, Fête du Corpus Christi.

(signé): C. Confalonieri,
C. S. P. de S. S.

Je me rappelle la parole que le St-Père me disait, il y a peu de temps; "Je tiens à vous dire que, si chaque jour, comme je le dois, je prie à ma messe pour toutes les missions et pour tous les missionnaires, chaque jour, au saint autel, j'ai un souvenir tout spécial pour vous et pour les missionnaires du Mackenzie".

Est-il téméraire de penser, mes bien chers Frères, que, en cette fête du Corpus Christi, le souvenir du St-Père pour nous a été plus intime, que sa prière a été plus pressante et qu'il a demandé au Christ - Roi de nous bénir tout spécialement, nous, ses Oblats du Mackenzie, lorsqu'il a élevé ce calice plein du sang du Sauveur qu'il venait d'y appeler, avec l'intention que nos missionnaires continuent et prolongent son sacrifice en l'offrant après lui, dans le même calice, et en son nom "usque ad extremum terrae", pour l'extension du Règne du Christ-Roi aux âmes les plus déshéritées de la terre?

xxx

A nous de nous rendre dignes de de Jésus-Christ; de redoubler de zèle et de renoncement pour faire honneur à une si grande confiance; de redoubler aussi de ferveur dans nos prières de chaque jour pour le grand Pape des Missions qui nous aime tout spécialement et que nous devons entourer de l'affection filiale la plus tendre, la plus soumise et la plus dévouée en N. S. et M. I.

Gabriël BREYNAT, O.M.I.,
Evêque d'Adramyte,
Vic. Ap. du Mackenzie.

DISCOURS DU REV. PERE JOSEPH HEBERT, O.M.I.

(Suite de la page 9)

est-il fait? Comment se distingue-t-il des autres esprits: de l'esprit anglais, germanique, slave ou oriental? Qu'ajoute-t-il à l'esprit humain tout court? L'esprit particulier d'un groupe racial ou national — puisque le terme français indique une relation d'origine ou d'appartenance raciale et nationale — se distingue d'abord par un corps de doctrines, de principes, de goûts et de coutumes reçus dans un peuple plus communément qu'ailleurs. Un peuple protcstant n'accepte pas les mêmes principes qu'une nation catholique; un groupement oriental n'a pas les mêmes conceptions économiques, sociales et politiques qu'une nation européenne ou américaine; les Japonais n'ont pas les mêmes goûts artistiques que les Germains ou les Latins.

Trouve-t-on chez les groupes épars de race française un corps de principes et de doctrines qui les marque d'un sceau original et personnel, qui les distingue des autres familles d'hommes sur la carte de l'univers? Avec toutes les nations occidentales, la race française hérita de l'Eglise un immense trésor doctrinal d'ordre dogmatique, moral et social, qu'elle conserve mieux que d'autres — même si elle s'en éloigne d'une façon alarmante depuis un siècle et demi, — et qu'on retrouve dans tous les coins du monde où ses fils ont dressé leurs tentes. D'autres, je l'ai dit, ont reçu le même dépôt, mais ils ont rejeté les valeurs dont il est la source et sacrifié eans réflexion les richesses qu'il révèle depuis plus de quatre cents ans.

Formée à l'école de l'Eglise et de la scolastique, la race française a continué de croire, malgré des défections répétées, à la fécondité et à la puissance des doctrines, à la valeur des principes.

Tout cela cependant, ce patrimoinc doctrinal partagé en commun par tous les rejetons de la race française, trouve son explication dans une vertu sous-jacente, dans une cause plus profonde que j'ai indiquée tout à l'heure: une éducation fondamentalement identique donnant naissance aux mêmes habitudes de pensée et aux mêmes plis volontaires. Ce qui, en cet ordre, caractérise l'esprit français, c'est la rigueur logique de la raison cultivée depuis des siècles dans les écoles; c'est un sens pénétrant de l'art et du beau inculqué par les maîtres aux disciples, c'est une rectitude de l'estimative puisée chez les grands penseurs des âges chrétiens, c'est un sentiment instinctif de la noblesse, de la fierté et de la dignité humaine hérité du catholicisme. L'esprit français, est cet héritage inappréciable qui a été entretenu avec amour, conservé et défendu avec une passion ardente et réfléchie, un avoir qu'il faut protéger contre la maladministration, la dissipation et le brigandage.

La survivance de cet esprit n'impose pas la rupture des contacts légitimes et nécessaires avec les éléments voisins ou étrangers; elle exige plutôt un culte fervent mais positif et constructeur, à l'égard des immenses richesses spirituelles que nous a léguées la vieille et noble France à l'époque de sa splendeur et de scs gloires les plus pures.

Comment cet esprit français fidèlement gardé, constitue-t-il un préservatif pour la langue française, une digue contre les défections, une garantie de survie pour notre idiome? Je ne veux pas d'autre explication que celle fournie par la vieille scolastique qui a formé nos maîtres.

Qu'est-ce qu'une langue et quelles relations peut-elle avoir avec l'esprit que je considère ici, non seulement comme un corps de principes, mais aussi comme une faculté de concevoir et d'intelliger?

La langue n'est que l'ensemble ou la combinaison variée et nuancée des termes qui servent à extérioriser la pensée; elle est un faisceau de signes par lesquels on communique avec ses interlocuteurs transmettant les concepts de son intellect, insaisissables dans la demeure secrète d'une âme spirituelle par une autre intelligence? Ces signes, comme tous les signes d'ailleurs, sont des instruments. Ils produisent un effet supérieur à leur virtualité propre et se dépassent en quelque sorte eux-mêmes sous une impulsion venue de plus haut, mais ils doivent néanmoins être adaptés et proportionnés à l'action qu'on entend leur faire exercer et à l'Oeuvre qu'on veut effectuer. On ne prend pas une faucille pour écrire, ni un vertre optique pour peindre, ni un verre optique pour mesurer: on se procure une plume, un pinceau ou une règle. Les instruments auxquel on a recours doivent être d'autant plus perfectionnés et mieux ajustés qu'il s'agit d'exécuter un travail plus délicat et plus achevé. Le statuaire ne se contente pas du rude ciseau du maçon, ni le peintre du grossier instrument du badigeonneur; il faut au premier tout un outillage de lames et de burins pour détacher sur le marbre les traits de l'exemplaire, il faut à l'autre toute une trousse de pinceaux pour brosser un paysage ou dessiner un portrait.

Le principe de la proportion ou de l'adaptabilité de l'instrument à l'effet s'applique rigoureusement à cet outil subtil, infiniment varié et nuancé qu'est le langage. Les métiers, les arts et les sciences ont le leur. Le physicien ou le chimiste se voit souvent obligé de créer des mots pour exprimer avec la clarté et la précision qui s'imposent, ses théorèmes ou ses découvertes. Le philosophe a besoin d'un vocabulaire technique pour traduire les subtilités raffinées et souvent presque imperceptibles des systèmes qu'il préconise ou qu'il enseigne. Le missionnaire, qui s'aventure chez les peuplades incultes, inhabitué à parler la langue abstraite des mystères surnaturels, doit fournir un travail long et ardu pour arriver à créer des termes neufs et des locutions appropriées capables de faire pénétrer dans l'intelligence de scs néophytes les vérités sublimes dont il est porteur.

Il faut également pour traduire une psychologie spéciale un instrument convenable fabriqué à cet effet par les artisans ou les héritiers de cette mentalité elle-même, il faut pour communiquer un esprit national ou racial une langue particulière née avec les grands ancêtres et développée, au cours des siècles, par le labeur ininterrompu des générations successives. Et, avec le progrès des ans, cet instrument finit par se synchroniser si parfaitement à la fin qui l'a fait naître, cette langue devient si exactement ajustée aux habitudes de pensée et au son intellectuel du peuple où elle s'est épanouie, qu'on ne pourra presque plus s'en départir quand on voudra exprimer tout le contenu du verbe spirituel avec les infinies nuances qu'il comporte, avec toute l'originalité et toute la vigueur qu'il contient.

Qu'on ne se méprenne pas toutefois; je ne veux point exagérer une théorie qui n'a rien de l'absolu métaphysique ou mathématique. Je sais que l'intelligence n'a pas de patrie et que la pensée, comme la foi d'ailleurs, n'a pas de langue. Elles sont toutes deux de tous les pays, de tous les climats spirituels, de toutes les familles humaines, et elles peuvent formuler leurs secrets dans tous les idiomes. Mais, à un moment donné de l'histoire, tel tour de pensée, telle façon originale et particularisée d'exposer le vrai peuvent s'accommoder si bien d'un verbe déterminé, que celui-ci devient d'une utilité souveraine, j'allais dire moralement nécessaire, car il faudrait de trop longs efforts pour en créer un autre.

Voilà comment, mesdames, messieurs, le maintien et la conservation d'un esprit peut devenir un moyen puissant pour la conservation d'une langue, cet esprit postulant en quelque sorte le langage qu'il s'est fabriqué et se voyant obligé d'y recourir comme à un instrument quasi indispensable pour communiquer les concepts et les grands desseins qui jaillissent d'une intelligence toujours en fermentation.

Voilà comment la survivance de l'esprit français, de son trésor, le principe et la doctrine, de la lucidité et de la logique dont il est pétri, des plis qu'il s'est donnés depuis des siècles, appelle et garantit la survivance de la langue française à nulle autre pareille pour la sobriété, la clarté, la précision et la lumière.

DISCOURS DE M. L. BERTRAND

(Suite de la page 14)

Tout a été dit sur la propriété et la précision de notre langue, qui, en raison de ces qualités, est devenue la langue des contrats et de la diplomatie. Peut-être faut-il insister davantage sur cette tendance congénitale de notre esprit qui nous porte à mettre de l'ordre et de l'harmonie dans nos idées, en d'autres termes, à composer. La composition est une qualité éminemment française. En général, nos livres sont bien composés. Evidemment, cette tendance peut être facilement critiquable et cette qualité se tourner en défaut. Il y a une composition factice, et il y a un ordre qui ne recouvre que le vide. Mais loyalement appliquée, la composition n'est qu'un effort pour accorder, sur un point donné, tous les éléments de notre connaissance et, par conséquent, pour augmenter, avec nos clartés, la somme de nos certitudes. La composition nous sort du maquis et de la ténèbre des contradictions et elle fait de nos connaissances un système bien lié. Cela suppose, avec de l'expérience et du jugement, une réelle vigueur d'esprit, une application et un labeur dont beaucoup ne sont point capables.

Il existe chez nous même, des esprits distingués ou originaux, qui ne sauront ou ne voudront jamais composer, qui se bornent à de brèves et rapides intuitions condensées dans une formule, ou dans une simple phrase, souvent sibyllines. Leurs pensées sont des scintillations qu'on a pu comparer à des éclairs dans la nuit. Ils leur arrive souvent de toucher juste. Mais cette brève illumination de tout un aspect de l'inconnu, pour nous rejeter ensuite dans les ténèbres, nous laisse une impression décevante. Et cette affirmation sommaire nous laisse aussi plus perplexes devant le pullullement des contradictions. D'autre part, les systématiques, qui se piquent de tout accorder et de tout éclairer, risquent fort de mutiler le réel sous prétexte de le rendre explicable et d'en réduire presque absolument les régions d'ombre. Il n'en est pas moins vrai que leur effort, même en partie manqué, dénote plus de vigueur et d'étendue d'esprit et qu'il est plus utile que le dilettantisme des intuitifs. Quoi qu'il en soit, cet effort de composition et de liaison, pour plus de clarté, de vérité, d'utilité, est une des caractéristiques essentielles de notre esprit national, et personne n'y a réussi jusqu'ici comme nos écrivains et nos penseurs.

Ce don d'exposer les idées s'accompagne enfin chez nous d'un sens inné de la mesure, lequel ne se rencontre pas toujours chez nos voisins. D'ordinaire, nous n'aimons pas l'outrance ni la violence, parce qu'elles nous paraissent à côté de la vérité. Cela n'empêche pas que nous avons nos outranciers, même chez nos classiques. Nos romantiques ont fait de l'outrance la marque même du grand écrivain. Flaubert, dans sa jeunesse, allait jusqu'à soutenir que le génie, c'est l'exagération. Et les étrangers ont pu nous reprocher d'avoir peur de la force, de la libre expansion du sentiment et de l'imagination. D'autre part, les classiques de chez nous considèrent ces mouvements désordonnés de l'esprit comme tout ce qu'il y a de plus contraire à l'art et ces effusions imaginatives ou sentimentales comme de vaines fioritures ou de creuses déclamations. Il est certain qu'on peut être fort avec mesure et que même la contrainte augmente la force. L'outrance et la démesure sont des accrocs donnés au réel. L'essentiel est d'être vrai et probe. Et, s'il en est ainsi, le vieux débat entre classiques et romantiques pourrait s'apaiser et se régler d'un commun accord sur ces deux principes de vérité et de probité. Pour ma part, je me rallie entièrement à l'heureuse définition que mon illustre prédécesseur à l'Académie, Maurice Barrès, donnait du classicisme, à quoi il finissait par ramener le romantisme lui-même dans ce qu'il a de plus sain: "Devenir classique, messieurs, disait Barrès devant la tombe de Jean Moréas, c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre à une délicatesse d'âme, qui, rejetant les mensonges, si aimables qu'ils soient, ne peut goûter que le vrai. C'est, en un mot, devenir plus honnête".

J'ajouterai que c'est aussi devenir plus français, parce que ce souci de ne fausser ni la vérité, ni les sentiments par l'exagération, rejoint ce souci de la mesure qui est peut-être la qualité française par excellence.

La clarté de la pensée et de l'esprit français

Comme je vous le rappelais en commençant, ces qualités d'esprit tiennent profondément à des qualités d'âme. Il est impossible de séparer les unes des autres. Et, dussé-je encourir le reproche de nous louer nous-mêmes indiscrètement, il faut bien que j'insiste sur ce qu'il y a de meilleur en nous, sur ce qui explique nos supériorités intellectuelles et notre oeuvre civilisatrice. L'Etranger insiste trop souvent sur nos défauts pour que le manque cette occasion de leur opposer les avantages ou les vertus qui les rachètent.

La clarté réclamée par notre raison n'est que le reflet de la clarté de nos âmes. Victor Hugo, dans un de ses plus beaux poèmes, disait du vieillard Booz:

Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin.
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge . . .

Nous autres, nous n'avons pas de ténèbres dans nos âmes: il y fait clair comme dans notre pensée. Le nom même de notre nation est devenu synonyme de franchise. Nous avons horreur de la ruse, du mensonge, de la perfidie. Nous croyons à la parole donnée. En un monde qui retourne à toutes les traîtrises, à toutes les violences, à toutes les cruautés de la barbarie, nous entendons respecter la foi des traités. Nous sommes les Francs, c'est-à-dire des hommes de vérité, de sincérité, de fidélité. Et nous sommes aussi des hommes de liberté. A travers les pires tyrannies, le Français a toujours été un homme libre. Il le restera, malgré les doctrines rétrogrades et antihumaines qui le menacent comme elles menacent le monde entier, ces doctrines d'asservissement et d'a-

(Suite à la page 12)

Voilà comment l'attachement à l'esprit français et à la tradition qu'il représente, la culture et le développement des valeurs qu'il renferme demeureront pour nous le gage le plus sûr de la survivance de notre langue, la digue la plus puissante contre le flot envahisseur, le motif incorcible de l'aimer et de la servir.

●

Mesdames, messieurs, ces considérations éveillent spontanément des sentiments de gratitude envers la Providence qui répand gratuitement ses dons les meilleurs là où elle veut, et qui a daigné pétrir nos âmes de l'esprit français, mettre sur nos lèvres le verbe de France, deux trésors inappréciables de grandeur et de spiritualisme. Notre esprit français, notre langue française, sont-ils assez beaux, assez nobles, assez porteurs de culture et de civilisation, de virtualités surnaturelles et immortelles? Sont-ils assez sacrés pour qu'en des assises comme celles de ce Deuxième Congrès de la Langue française, nous renouvelions le serment de les garder, l'un et l'autre, purs et intacts, "sans rouille et sans souillure"?

L'esprit d'une nation s'incarne dans les énergies spirituelles de ses fils et tient plus fermement à l'âme que nos vocables vénérés ne tiennent au coeur de nos mères; il porte en lui-même une vertu immanente de survie pour la langue qui lui sert de trûchement, cet outil modeste qui renferme la vigueur intellectuelle de cinquante générations d'hommes.

Afin de continuer notre mission civilisatrice sur ce continent neuf, conservons notre esprit français, l'un des plus riches qu'ait produit l'humanité, et nous assurerons ainsi la survivance et la pérennité à notre langue française, que des étrangers à notre race ont bien voulu proclamer "le plus bel organe pour l'expression des idées que le monde moderne ait connu" (Bodley) "la plus précieuse des possessions humaines". (Butler)

RESSAISIE DE NOTRE RACE

(Suite de la page 9)

des légendes canadiennes, dans l'après-midi, sur le vaste terrain de l'Exposition. Le mercredi soir c'était le tour des organisations catholiques de jeunesse, dans le calme d'une belle belle soirée d'été.

Les jeunes Albertains pas pour leur part la faveur insigne que leur a obtenu Mgr. Guy, d'être reçus privement par Son Eminence dans le grand salon rouge du palais cardinalice quelques instants avant la réception des nombreux écoliers franco-américains dans la cour du palais, auxquels ils se joignirent.

La paternelle allocution que leur adressa alors Son Eminence — allocution que l'on trouvera reproduite ailleurs — était bien l'une des choses les plus émouvantes de ce Congrès.

Par la main de Son Eminence le Cardinal Villeneuve dont les ancêtres depuis plus de deux siècles reposent à l'ombre du clocher de Charlesbourg, c'était Mgr. de Laval qui nous bénissait, c'était tout le passé relié au présent, et c'était l'âme de toute la race française du Canada et de l'Amérique tendue vers l'avenir pour la conservation de l'héritage catholique et français.

A. F. AUCLAIR, O.M.I.